image
not
available

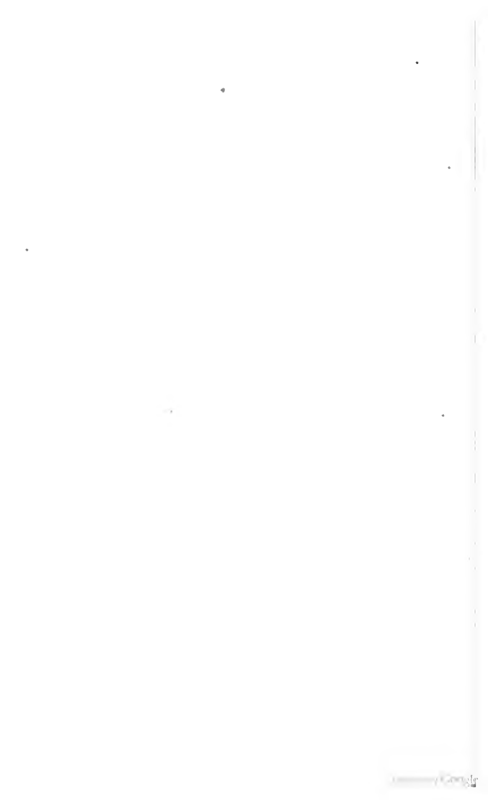

PALLI


PALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala D.S.
26 - VIII - 3





LE CURÉ

DE

CAMPAGNE

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, boulevard de Waterloo, 42.

LE CURÉ

DE

CAMPAGNE

PAR

L'ABBÉ ***

Auteur du *Maudit*, de la *Religieuse*, etc.

NOUVELLE ÉDITION

—

TOME PREMIER

—





PARIS
A LA LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

—

1869



PRÉFACE

Si je parcours la surface du monde civilisé par le christianisme, je rencontre une suite innombrable de familles religieuses groupées sous le nom d'églises. Elles ont un chef qui en est le pasteur. Chez les communions séparées de Rome, il s'appelle ministre ; dans le reste de la catholicité, il s'appelle curé.

Dix-huit siècles séparent le curé, notre contemporain, de cet apôtre nomade qui prêcha l'évangile à la Grèce brillante et à Rome dominatrice du monde. Et cependant ces deux hommes se touchent. Le curé est un autre saint Paul, non plus errant à travers l'ancien monde, mais devenu l'apôtre sédentaire. Les scolastiques ont eu beau embrouiller cette question, comme toutes les

autres, elle est de soi d'une simplicité extrême. Comme ils sont forcés de reconnaître qu'il n'y a qu'un seul sacerdoce, qui se confère par l'imposition des mains, il s'ensuit que le curé du plus pauvre village est l'égal, en sa qualité de prêtre, du pontife qui siége au Vatican. Le curé est l'évêque de la bourgade, et l'évêque est le curé d'une cité. Pendant des siècles, les papes se sont donné uniquement à eux-mêmes le titre de « prêtre de l'Église romaine, *Ecclesiæ romanæ presbyter* ». Ils ne signaient pas autrement : cela se lit dans leurs plus anciens décrets. Le titre de « Souverain-Pontife » est récent. Il est emprunté au paganisme : *Pontifex maximus*. César a été souverain pontife. En se faisant césars, les papes quittèrent logiquement leur titre de gloire, celui de prêtre, pour prendre celui d'une fonction païenne attachée au césarisme. Ce n'est pas là, on le voit, le beau côté de l'histoire des successeurs de l'illustre Pierre.

Jean-Jacques Rousseau, le grand penseur, tout protestant et tout philosophe qu'il était, a dit ce mot : « Je ne trouve rien de plus beau que d'être curé ». C'est en effet la plus belle, la plus douce, la plus grande des magistratures. C'est une royauté pacifique exercée sur un petit royaume spirituel, laquelle ne s'impose en rien, que tous

vénèrent, dans les bras de laquelle tous se jettent, ne serait-ce qu'à cette heure suprême où le monde va cesser d'être pour l'homme et où s'entr'ouvre le rideau de l'éternité. Les empereurs, les rois, les chefs élus des républiques ont une grandeur terrestre qui place de droit leur nom dans les annales des peuples; mais ils sont inférieurs en dignité au curé. Ils sont pasteurs temporels; ils n'ont pas, comme le curé, charge d'âmes.

En étudiant le plus ancien document de l'Église chrétienne, celui dont l'authenticité a pu être le moins contestée par la critique historique, les *Actes des Apôtres*, je trouve la fonction de curé instituée immédiatement. Elle fut longtemps confondue avec l'épiscopat lui-même, par cette raison très-simple que le monde antique ayant été divisé en petites villes, toute ville avait son évêque, et toute bourgade était une ville. Ce n'est donc pas à l'épiscopat considéré hiérarchiquement qu'a été adressée la parole si connue de saint Pau : « Vous êtes établis surveillants de l'Église de Dieu, *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei* », car il parlait aux anciens, aux prêtres d'Éphèse. Et Éphèse certainement n'avait ni deux ni plusieurs évêques. Régir l'église est donc une fonction inhérente au sacerdoce : de là ce nom de « recteur » donné encore au curé dans certaines provinces.



La théologie, qui vit de textes, ne s'est pas aperçue qu'elle prêterait à rire, en appliquant exclusivement aux évêques la grande parole adressée à des anciens d'Éphèse, à des prêtres, par conséquent. Elle a prouvé tout bonnement son ignorance en matière d'histoire, puisque d'après les conciles, interprètes les plus sûrs de la tradition, nul ne devait être ordonné prêtre que pour un troupeau de fidèles, élu ou accepté par eux, d'après cette maxime de droit de l'ancienne Église « que celui-là devait être élu par tous, à qui tous devaient obéir ».

Il ne fallait pas tant de subtilités pour établir la supériorité hiérarchique de l'épiscopat. Par là même que l'évêque fait l'ordination, il est un supérieur. En lui se trouve la plénitude du sacerdoce, le pouvoir de le communiquer. Or, nul document dans l'Église ne nous apprend que jamais le curé ait pu faire l'ordination; on trouve quelquefois le simple prêtre conférant la confirmation. Le droit d'ordination établit donc la démarcation hiérarchique entre l'évêque et le curé. A ce pouvoir d'ordination est logiquement attaché le droit de surveillance, l'évêque étant un inspecteur de toute la cité, si dans la cité se trouvent des églises inférieures, que nous appelons maintenant paroisses. C'est là certainement une

organisation très-rationnelle et d'une grande simplicité. Un cardinal, homme d'esprit, a écrit un énorme volume sur les devoirs des évêques et des curés. Ou il n'avait pas vu dans l'histoire le peu que je viens de dire, ou il a voulu systématiquement abaisser le clergé du second ordre : il n'a pas établi clairement, comme je viens de le faire, la dignité primordiale des curés. Préoccupé, comme tous les évêques, de la crainte du presbytérianisme, c'est-à-dire de la théorie qui, mettant le prêtre au niveau de l'évêque, supprime l'épiscopat, comme l'a fait une secte fort connue dans le sein de l'anglicanisme, il n'a pas compris assez largement la grande institution de l'épiscopat rural, qui nous est connue sous le nom de cures. Cette théorie du presbytérianisme n'a pas un adepte dans notre clergé de France. Le pauvre prêtre y est mis trop bas, dans la pratique, pour que la chimère lui vienne à l'esprit de se croire l'égal de l'évêque de la cité, tout chamarré d'or, qui l'appelle pourtant, dans ses pancartes officielles, son cher frère et son cher coopérateur : style de mandement, aurait dit frère des Entomeures.

On comprend, par ce que je viens de dire, que je veuille relever cette utile et sainte magistrature religieuse, si rabaissée aujourd'hui et par les

dédains du vulgaire et par l'autocratie épiscopale. En redonnant, d'après saint Paul, au prêtre ayant charge d'âmes son véritable titre, celui d'évêque rural, je n'ai pas la pensée de faire une stupide flatterie, pas plus qu'en attaquant les prétentions vaniteuses de certains hommes de l'aristocratie cléricale, je n'ai l'idée odieuse de rabaisser cette aristocratie à laquelle j'appartiens moi-même bien plus qu'à la plèbe sacerdotale. Je ne viens pas attaquer l'une pour exalter l'autre; j'entends très-bien qu'elles gardent leurs droits hiérarchiques. Mais quand l'ignorance ou l'orgueil mettent trop bas cette plèbe dont j'ai fait partie autrefois, il est de toute justice que je me fasse le défenseur de ces modestes apôtres des champs, en leur rappelant leur propre grandeur.

Je n'ai pas eu d'autre pensée dans cet écrit. Je me croirais trop coupable de chercher à enlever à l'évêque un prestige dont il a tant de besoin pour sa grande et difficile mission; comme aussi je me croirais un lâche de ne représenter les hommes du sacerdoce inférieur que comme de pauvres soldats soumis au régime absolu de la discipline militaire, machines à remuer le goupillon et à chanter le *Dominus vobiscum*, comme les autres portent le sac et le fusil et font la manœuvre. Je me suis, toute ma vie, insurgé contre cette théorie qui fait

des curés d'un diocèse un régiment, et de l'épiscopat et des hommes qui l'entourent un brillant état-major. La profonde décadence où est tombé le catholicisme a pu nous amener là, comme elle nous menace de nous conduire plus loin encore. Mais au moins, en plein dix-neuvième siècle, une voix énergique se sera élevée pour flétrir cette odieuse assimilation, et cette voix sera la mienne.

On ne s'étonnera pas que, parmi les moyens de rendre à l'épiscopat rural son influence et son éclat primitifs, je place en première ligne la liberté pour le prêtre d'avoir une épouse, à l'exemple du clergé des premiers siècles. Le célibat, dans la civilisation nouvelle, ne peut être qu'un danger pour l'homme, qu'une occasion de suspicion de la part des peuples, comme il amène une éclosion périodique de scandales, quand a lieu quelqu'une de ces tristes aventures qui affichent, sur les journaux judiciaires, la faiblesse d'un pauvre prêtre.

Cette question, qui soulève encore des répugnances, en raison des habitudes et des idées de l'Occident sur la continence d'un homme montant à l'autel, est pourtant capitale. Je ne la traite que forcé par la logique impérieuse des besoins pressants de l'Église. Je ne plaide pas une ques-

tion personnelle, puisque l'Église, soit dans des conciles, soit par une décision de Rome, venant à prendre, dans l'avenir, des prêtres parmi les hommes mariés, le prêtre qui trace ces lignes, comme tous mes collègues déjà ordonnés, ne pourrait pas profiter du bénéfice de la nouvelle discipline, à moins de renoncer à l'exercice du sacerdoce. C'est une règle invariable de l'Église d'appeler au sacerdoce des hommes déjà mariés, mais de n'accorder jamais le mariage à des hommes consacrés par le sacerdoce. Je dois dire ceci pour ceux qui, lisant mes livres, pourraient croire qu'il s'agit de donner des épouses aux prêtres actuellement engagés par le vœu de continence. Il serait sage qu'ils pussent légitimement contracter mariage, si le célibat leur était trop pénible, mais à la condition rigoureuse de ne plus monter à l'autel.

Il y a à peine vingt ans, dans une pétition rendue publique, des prêtres catholiques de l'Autriche demandaient à l'Église « de ne plus être mis en dehors de l'humanité par le vœu obligatoire du célibat ». Cette expression a tout résumé: et il n'y aura, pour l'Occident, que sagesse à reprendre cette antique discipline, qui, du reste, a toujours subsisté en Orient, et qui est conservée même dans les églises unies à Rome, par laquelle

on n'ordonne le prêtre qu'après qu'il s'est choisi une épouse et qu'il l'a amenée aux pieds de l'autel. Les puritains du catholicisme, qui ont fait tant de bruit de ce que j'ai dit dans mes livres, au sujet du célibat ecclésiastique, auraient dû être moins acerbes, s'ils avaient réfléchi que Rome elle-même accepte cette discipline dans les églises de l'Orient qui sont unies à elle, particulièrement dans le Liban, où les mœurs sont si pures. J'ai dû braver sur ce point leurs préjugés et leurs colères, parce qu'à mes yeux ce changement de discipline en Occident est une condition vitale d'un renouvellement du sacerdoce dans la considération des peuples.

Je dois ajouter un autre moyen puissant d'indépendance pour le prêtre, celui du travail destiné à assurer le pain du presbytère, si les ressources fournies par les fidèles devenaient insuffisantes. Il pourrait arriver, par la logique fatale des choses, que le mouvement des idées économiques de notre temps amenât des changements dans la rétribution matérielle du culte. Il ne faudrait pas que le prêtre fût pris au dépourvu. Saint Paul se fait un titre de gloire que ses mains lui suffisent, qu'il n'est à charge à personne, qu'il gagne sa vie comme ouvrier, non-seulement sa vie, mais encore la vie de ceux qui l'accompagnent. Nous verrons

longtemps cet exemple suivi dans l'Église : des évêques étaient laboureurs. Cela paraît étrange aujourd'hui (1). Mais c'était une force de l'Église dans les beaux siècles de sa liberté et de sa dignité, les deux choses qu'on ne paye jamais trop cher.

Le Curé de campagne termine la première série de mes livres : *le Maudit, la Religieuse, le Jésuite, le Moine, le Confesseur.*

Il est temps que je fasse halte. Je ne voudrais pas être une fatigue pour ces amis innombrables qui ont bien voulu sympathiser avec un inconnu. J'ai besoin de me recueillir un peu longuement. Ils auront, plus tard, *les Théocrates*, œuvre capitale dans ma pensée, que j'ai méditée depuis de longues années, et que je cisèle avec la patience d'un artiste amoureux de son art. Je voudrais que mes *Théocrates* surpassassent encore en intérêt *le Maudit* et ceux de mes autres livres qui ont le plus approché, par les idées et par le style, de ce premier essai d'un écrivain qui s'était cru une

(1) Les notions d'un christianisme sérieux ont été si oubliées par le catholicisme mystique, que certains règlements de séminaires, à l'article *vacances*, portent que le jeune clerc sollicité au travail manuel par ses parents, comme de scier le blé ou de le battre dans l'aire, doit refuser, sous le beau prétexte de garder la dignité de son état. O saint Paul, que vous êtes peu soucieux de la dignité ecclésiastique !



autre vocation que celle de produire de ces poëmes passionnés qui s'appellent romans.

Je ne prends donc pas de date pour la publication de ce nouveau livre. Je ferai cependant en sorte qu'elle ne soit pas trop éloignée. Un long silence laisse tomber de chaudes amitiés; et je tiens trop à conserver celles que je me suis faites, pour ne pas me hâter dans ce grand et vaste travail.

Je le recommande déjà, comme le font, de leurs derniers nés, ces mères tendres qui se doutent bien qu'à un âge déjà avancé, elles ne peuvent pas espérer longtemps les joies maternelles.

Je terminerai, en me plaignant auprès de mes lecteurs des procédés odieux qu'on a mis en œuvre pour tourmenter mes éditeurs. Le parti ultramontain et théocratique, dont j'ai dévoilé les hontes, s'est bien gardé de reconnaître que ces rudes coups d'une discussion hardie, mais loyale, lui venaient d'un homme qui, vivant au sein du clergé, sûr de ses idées acquises et dans toute la maturité de son expérience, portait une main ferme sur les plaies de l'Église et dévoilait beaucoup de misères pour prévenir, s'il était possible, dans un avenir prochain, de grands malheurs. Après avoir essayé plusieurs systèmes pour tromper l'opinion sur le véritable auteur de ces

pages courageuses, après avoir accusé certains membres de la Société des gens de lettres (1), lesquels se sont déclarés étrangers à toute collaboration avec moi, ils se sont arrêtés à cette basse calomnie : que l'auteur de ces livres n'existe pas dans le clergé, que par conséquent mes éditeurs ont eu recours à une fable en présentant ces romans comme l'œuvre d'un homme haut placé dans l'Église, afin de leur donner plus de vogue. On a fatigué mes éditeurs ; on leur a dit : Nommez alors, nommez cet inconnu, et l'on croira que votre publication est réellement l'œuvre d'un prêtre !

Je supplie toutes les âmes honnêtes qui m'ont lu et qui peuvent bien juger si mon langage est celui d'un faussaire ou d'un homme incapable d'une honteuse supercherie, de faire de ces accusations misérables contre MM. Lacroix, Verboeckhoven et Ce, le cas qu'elles méritent. M. A. Lacroix,

(1) M. de Villemessant, rédacteur en chef de *l'Événement* et du *Figaro* a été victime d'une singulière mystification en acceptant, comme ayant quelque valeur, une prétendue biographie de l'auteur du *Maudit*. L'auteur de cet article, injurieux pour M. Erdan, correspondant du journal *le Temps* à Naples, prétendait avoir lu, il y a dix ans, des pages entières du *Maudit*, écrites de la main de M. Erdan. Celui-ci, pour lequel je regrette vivement d'avoir été une occasion involontaire d'ennui, a déclaré formellement n'avoir connu *le Maudit* que six mois après sa publication et sur une indication de M. Alexandre Dumas.

en acceptant la publication de mes livres, s'est engagé sur l'honneur à ne jamais dévoiler mon nom. J'ai compté sur cet honneur; j'y compte encore. Je ne dissimule pas que, sans le voile de l'anonyme, mes livres eussent été écrits avec moins de vigueur, et encore quels déboires ne m'eussent-ils pas suscités! Je reconnais que l'anonyme a été pour moi une palissade sûre, derrière laquelle mes coups contre l'ultramontanisme, le mysticisme et toutes les folies de la grande secte qui perd l'Église, ont été plus assurés; que j'ai été plus incisif; que j'ai tourné le fer dans la plaie avec une main plus brutale. Mais aussi mon œuvre a été plus complète, ma trouée à travers le système dominant, plus profonde. J'ai démasqué plus hardiment; et je puis maintenant accepter la gloire d'avoir jeté une forte lumière sur la question religieuse du dix-neuvième siècle. Je dois donc remercier M. A. Lacroix de sa fidélité à me tenir parole. Il la tiendra dans l'avenir comme dans le passé; et je dors paisible, sans craindre une lâcheté ou une faiblesse.

Je supplie aussi les hommes qui me liraient avec des préventions antérieures et sous l'influence de cette idée que mes romans sont écrits contre la religion, de vouloir bien réfléchir que mes thèses se renferment toujours dans des discussions libres

au sein de la donnée orthodoxe. Si j'attaquais la religion, il ne m'en coûterait rien de le dire hautement. J'attaque des théories que j'appelle folles et dangereuses; je puis me tromper; mais il est absurde de dire que mon but soit hostile. Je prépare des transformations dans la *manifestation du christianisme*, dans le côté *extérieur* de l'Église. Je défie un homme sérieux et de bonne foi de dire qu'en cela j'attaque la religion et l'Église. Je renvoie donc de toute la hauteur du dédain d'une conscience outragée, comme une calomnie et une injustice, l'accusation que mes livres soient écrits contre la religion. Qu'un tel langage soit la tactique de la secte que j'attaque, pour se parer de mes coups, cela s'explique très-bien. Mais ils seraient trop naïfs les honnêtes gens qui tomberaient dans ce piége; et je ne me l'expliquerais pas, si ce n'est par notre malheureuse habitude de ne voir les choses qu'à la surface, et d'écouter peut-être des intérêts de parti, là où il faudrait ne voir que les droits sévères de la vérité. Mais alors tant pis pour les esprits superficiels et honte aux injustes!

PREMIÈRE PARTIE

UN ENFANT DE L'AUVERGNE

I

LA RACE DES *Arverni*

Je suis né au village de Royat, en pleine Auvergne, le 5 mai 1812. J'appartiens donc à cette antique et robuste race des Arvernes que César a immortalisée, qu'ont vantée Strabon, Sidoine Apollinaire et tous les historiens, et qui eut la gloire de produire ces intraitables défenseurs de la nationalité gauloise, amenés par Vercingétorix sur le plateau d'Alésia, pour sauver la Gaule, dans une lutte suprême, ou mourir avec la liberté de leur patrie.

Notre éducation classique est si singulière, en France, que des milliers d'hommes lettrés savent la destinée historique des anciennes peuplades de la Grèce, nommeraient aisément toutes les Cy-

clades, les montagnes fameuses de l'Attique et du Péloponèse, jusqu'aux ruisseaux du Pénée, de l'Eurotas et de l'Illissus, et ne pourraient dire, de la glorieuse France de nos aïeux, appelée la Gaule aux braies, *Gallia bracata*, que les noms des départements qui en occupent le sol dans la France nouvelle. Serait-il moins beau pour nous de savoir la vieille histoire de nos pères, de connaître colline par colline, vallon par vallon, le pays où vécurent, pendant des âges inconnus, les générations vigoureuses dont les essaims allaient périodiquement ou faire trembler les Romains réfugiés au Capitole, ou fonder une Gaule nouvelle, *Galatia*, dans les plaines fertiles de l'Asie occidentale?

C'est presque annoncer la découverte d'un nouveau monde, en plein dix-neuvième siècle, que de raconter qu'il existe, au centre de la France, sur une étendue de plusieurs départements, un vaste plateau de roches cristallines, sillonné de cent bouches de volcans éteints, formant une ligne majestueuse de montagnes coniques et isolées appelés dômes, qui sont les uns des sommas de volcans, comme le Puy-de-Dôme et le Pariou, les autres de prodigieuses nappes de basalte ou de domite s'extravasant à travers le plateau et prenant toutes les formes, depuis la coupole arron-

die, telle que celle du Sarcoui, jusqu'aux pitons aigus du mont Dore.

Depuis les longues vicissitudes de ma carrière sacerdotale, que j'ai à raconter ici comme une révélation des douleurs du pauvre prolétaire de l'Église, nul des souvenirs qui me consolent maintenant ne m'est plus doux que celui du pays où je suis né.

Chaque fois que j'ai pu mettre de côté, franc par franc, pendant deux ou trois années, de quoi payer mes frais de route, pour aller passer quelques jours sous la cabane d'André Berthomieux, mon aïeul, qui s'élève, toute noire, à dix pas de la source bruyante de Fontanat, j'ai trouvé cela le suprême bonheur sur la terre, la volupté à laquelle ne se compare aucune volupté. Elle est donc bien forte cette attraction qui appelle l'homme à un taudis hideux, qui lui dore une muraille mal crépie, qui le fait marcher sur un solage de maison, en terre battue, avec plus de joie que sur les parquets recouverts de tapis des riches hôtels, et lui fait préférer aux habitations les plus somptueuses, aux plus beaux pays, les prairies qui virent ses premiers jeux et où il cueillit les premières fleurs.

C'est donc une véritable joie pour mon cœur de commencer ces mémoires par les souvenirs de

mon enfance, au sein de la noble contrée qui fut le cœur vaillant de la France autochtone. Parcourir de nouveau toute une existence, c'est se donner le plaisir de la prolonger de tout le temps que la plume mettra à en raconter les douloureuses étapes.

J'ai déjà nommé mon aïeul, André Berthomieux, de Fontanat. C'était l'un de ces patriarches de l'ancien temps, qui semblent devoir s'éterniser auprès du vieil âtre, et que les fils déjà âgés, les petits-fils contemplent avec vénération et écoutent avec toutes les marques d'un profond respect. Le vieil André représentait, au village de Fontanat, la race des Berthomieux, qui se perdait dans la nuit des temps et dont les nombreuses branches s'étendaient à Royat, à Chamalières et à Orcines. Dans mon Auvergne, il y a ainsi une succession de familles attachées au même sol, à la même cabane rebâtie des mêmes pierres tous les deux siècles, et dont les défunts ont la tombe toute marquée aux flancs de la vieille église du village, espèce de noblesse qui donne une longue généalogie aux plus obscurs des hommes, et qui trace à chacun d'eux l'obligation de ne rien faire d'indigne de ces humbles aïeux.

Pourquoi ne dirais-je pas, quand je me compare à d'autres hommes qui semblent traiter avec mé-

pris le pauvre prêtre, que je me sens au cœur un peu de bon orgueil à me dire que je suis un Berthomieux, que j'ai en moi du sang des vieux Arvernes, dont la race conquise resta pure, dans ses montagnes, du sang des conquérants fuyant dans les plaines les longs hivers de notre rude plateau, que je les représente de traits, de taille, d'énergie indomptable, de vieille raison obstinée et limpide, et, par-dessus tout, de ce sentiment qui fait les âmes fières, l'honneur, sans lequel l'homme ne s'estime pas.

Encore aujourd'hui, dans la contrée, on ne parle pas sans respect des Berthomieux. Leur parole donnée est une signature; aux grandes foires de Clermont, on traite largement affaires avec eux, parce qu'ils ont conservé leur probité antique et qu'ils ont la noble vanité de ne tromper jamais.

Mon père, Jacques Berthomieux, était le cadet de la famille. Selon nos mœurs, l'aîné garde la maison et le domaine : peu à peu, il fait une petite dot à deux ou à trois de ses frères et sœurs qui se marient. Le reste demeure oncle et tante, car nos familles sont fort nombreuses, et s'attache à la prospérité de la maison, berce et aime les enfants de l'aîné, va faire pacager les grandes vaches dans la montagne, coupe les bois, soigne les étables. C'est la grande vie pastorale et agricole avec

le régime patriarcal. Cela tombe tous les jours. Dans cinquante ans, ce sera de l'histoire d'ancien régime, je le sais. Je me tourmente peu de ce qui succédera à ces vieilles routines de la vie gauloise; seulement je raconte ce que j'ai vu encore dans mon enfance.

Mon père aimait une grande et magnifique jeune fille de seize ans qui s'appelait Jeanne Soret et qui a été ma mère. La mère de Jeanne était pauvre, très-pauvre. Ce que mon oncle Berthomieux l'aîné aurait pu donner pour dot à mon père, huit à neuf cents francs, somme considérable encore pour le pays, n'aurait pas mené loin le jeune couple. On eût associé jeunesse, amour et misère. Mon père recula devant ce triste avenir.

Il avait échappé à la conscription; mais esprit aventureux plutôt que solide, ses fréquentes visites à Clermont, un goût prononcé pour ce vin de Limagne qui contient à boire et à manger, exercèrent sur lui une influence dangereuse. Au lieu de garder la froide réserve de ses frères et de confiner comme eux toutes ses espérances dans la vie pacifique du village, il voulut voyager, et ne trouva rien de mieux pour cela que de se faire soldat. Il s'engagea, malgré les larmes de Jeanne. Au moment de partir, Jacques Berthomieux sentit faiblir son courage; mais l'engagement était pris.

Jeanne et lui se firent serment d'être l'un à l'autre, si le jeune soldat revenait jamais dans ses foyers.

Un jour, en effet, dans le courant de 1811, un pauvre diable, à la vieille casaque tout usée, coiffé d'un bonnet plat à galon rouge, porteur d'un sabre et ayant le sac sur le dos, arriva vers le soir à Clermont. Il entra dans une petite auberge de la place de Jaude. Il demanda la soupe et une chopine. Après avoir sorti sa bourse de cuir, où se trouvaient quelques pièces blanches, il paya ; puis, regardant le soleil qui allait disparaître derrière les dômes, quoique bien fatigué, il prit le chemin de Royat. La nuit tombait tout à fait, quand il se présenta à la porte de mère Soret. La vieille femme était à l'âtre, préparant le repas du soir pour Jeanne et pour elle. Le militaire entr'ouvrit la porte.

Jeanne poussa un cri.

— Mère, c'est Jacques !

Et elle s'évanouit.

Revenue à elle, elle prodigua les questions et les caresses au fidèle héros qui lui arrivait avec une blessure, et, ce qui était plus rare pour l'époque, avec quelques pièces de cinq francs qu'il avait gagnées au service d'un général, et qu'il avait eu la sagesse d'économiser.

La fin du roman de ma mère fut très-simple. Le même soir, au souper qu'il partagea avec Jeanne et sa mère, le soldat demanda la main de Jeanne, qui lui fut accordée.

Un beau clair de lune vint à se lever. L'intrépide homme se traîna comme il put jusqu'à Fontanat, où tout dormait dans la maison de mon grand-père. Les gros chiens firent un vacarme étrange quand le militaire frappa. Un de mes oncles se leva.

— Qui frappe ?

— C'est moi.

— Qui toi?

— Moi, Jacques.

On remue la braise sous le foyer. Un tison fumant encore sert à allumer la vieille lampe au coin de la large cheminée. Jacques se précipite vers le lit de son père qui étouffe de sanglots. Les hommes, les femmes, les oncles, les tantes, tout le monde se lève. Les enfants, ébahis, regardent le soldat et se cachent. Chacun à son tour étreint dans ses bras le pauvre frère que, dix fois, l'on avait cru mort, à l'une de ces effrayantes batailles qui imprimaient tant de terreur dans toute l'Europe.

Le voilà, cette fois! Incapable de continuer le service, en raison de sa blessure, la patrie l'a

renvoyé au foyer de la famille. Qu'il soit le bien venu! Tous l'aideront, tous l'aimeront.

Trois semaines après, dès que fut faite la publication des bans à l'église de Royat, une noce champêtre se célébrait avec les vieilles coutumes du pays. Les décharges nombreuses des fusils des jeunes montagnards, les danses nationales, et parmi elles la bourée gauloise, les chansons en vieux dialecte auvergnat, par-dessus tout le banquet homérique où fut tué un veau de la grande étable des Berthomieux, marquèrent cette noce joyeuse, où les souvenirs d'un soldat de retour au pays après avoir servi glorieusement la France se mêlaient au bonheur d'un amour fidèle récompensé.

Neuf mois après, j'étais porté, enfant nouveau-né, dans cette même église où s'était célébrée la noce de mon père. Mon oncle, l'aîné de la famille, était mon parrain et me donnait le nom de Léonard. Ma marraine était ma grand-mère Soret, brave femme que son curé protégeait beaucoup et dont il avait fait le *cicerone* de la crypte de Royat, monument curieux visité par tous les voyageurs.

I

L'ENFANCE DU PRÊTRE

Tout est douceur dans les souvenirs de mon enfance, passée tour à tour à Fontanat et à Royat. Ces deux villages sont espacés à la distance de cinq kilomètres, le dernier au centre de la vallée abrupte et pittoresque de Royat, si connue des peintres, l'autre à sa naissance. Les belles eaux qui parcourent avec le bruit du tonnerre le fond de la vallée, et qui se précipitent par cascades, sortent de terre à Fontanat même. Un large chemin, qui fut l'ancienne voie gauloise, dont tous les savants ont voulu faire une voie romaine, passait par Fontanat, suivait sur les hauteurs la rive gauche du torrent, et, venant à se bifurquer, descendait d'un côté à Clermont par les vignes de

Villars, où prend fin la grande coulée volcanique du Pariou, et de l'autre à Royat, à travers les vieux châtaigniers et les belles prairies.

Que de fois je l'ai parcourue cette voie antique, me berçant du murmure des eaux retentissantes au fond de leur gouffre! Que j'aimais ce chant mâle de l'élément fougueux variant ses notes à mon oreille, selon la rapidité du courant d'air qui m'en apportait les ondulations! Je l'ai comparé, bien des fois depuis, aux longues notes basses de nos orgues de cathédrale se traînant au fond des petites chapelles et venant y mourir, pour recommencer bientôt leurs murmures lents et plaintifs. Mais l'orgue de Dieu, parlant, la nuit et le jour, sous les roches suspendues, au milieu de ces massifs d'arbres d'une sombre verdure, et disposant de mille échos pour rendre le fracas des cascades, et les murmures plus doux des rigoles disposées par la main ingénieuse de nos pères afin d'arroser les prairies qui s'étagent aux flancs de l'abîme, allait bien mieux à mes instincts de jeune montagnard : c'était plus plein, plus vigoureux, plus varié d'intonations, plus brusque de ces surprises que cherchent, avec l'habileté du génie, les maîtres de l'art. Le chant impétueux et éternel de la nature l'emportait sur les imitations musicales. Mon oreille s'est formée à cette école; et plus tard,

quand il m'a été donné, dans ma vie, d'entendre de la grande musique, je l'ai jugée et je l'ai comprise, moi pauvre enfant de la montagne, sur cet idéal dont mon enfance avait mille fois, par instinct, deviné la grandeur.

Mon père était venu naturellement s'établir à Royat, auprès de maman Soret; mais, toujours attaché d'instinct et de cœur à la maison paternelle, il lui consacrait son temps pendant la saison des grands travaux agricoles. On lui réservait sa petite part, pour sa femme et pour son fils, des revenus des champs. Il n'avait pas d'ambition. Le métier de *cicerone* donnait quelques sous à ma grand'mère. Puis la bonne vieille avait, de longue main, garni sa petite escarcelle. Avec cela nous vivions. C'était toujours la pauvreté, mais sans ses angoisses. Nous savions d'ailleurs qu'il y avait du pain chez les Berthomieux; la provision de bois se faisait abondante, sur le domaine, pour les longs hivers; la laine des troupeaux fournissait ces étoffes grises, épaisses, qui sont si chaudes et si durables. Mon père, selon les usages de nos anciens, allait régulièrement, le dimanche, boire le verre de vin et trinquer, avec les amis, au cabaret.

C'est la tradition gauloise : il y a orgueil pour ce peuple à laisser toujours un peu de sa raison au

fond du verre. Et mon père était foncièrement gaulois.

Nous, ma grand-mère, ma *petite mère* Jeanne, que j'appelais « Netta », par ce singulier instinct d'abréviation qui est dans toutes les bouches enfantines, nous ne buvions pas de vin. Les eaux de source à Royat sont exquises : nous buvions de l'eau. Seulement, aux jours des grandes fêtes, quand j'eus cinq à six ans, mon père nous menait, ma grand'mère, ma mère et moi, à Clermont. Nous allions à la grand'messe, chantée par l'évêque, au son de l'orgue. Puis, mon père se rendait avec nous à sa petite auberge de la place de Jaude, où nous mangions le pain blanc et tendre de la ville, et où nous buvions du vin.

— Trinquons, mon Lioune! me disait-il; car, selon l'usage du pays, on avait aussi abrégé mon nom. C'est bon, vois-tu, le vin! Quand tu seras homme, tu apprendras à boire aussi. On connaît à cela les hommes.

— Vous donnez, Berthomieux, de belles leçons à votre enfant, reprenait ma mère, qui, en sa qualité de femme, n'avait pas toutes les vanités gauloises des Berthomieux.

— Femme, c'est la leçon de nos anciens. Allons, Lioune! tu seras homme; trinquons!

Il se plaisait alors à nous raconter, avec détails,

son séjour à l'armée, les mille dangers auxquels il avait miraculeusement échappé, sa petite industrie, au régiment, pour avoir un service particulier auprès d'un des chefs, ce qui lui avait rendu plus douce la vie militaire et lui avait permis d'économiser quelques écus. Il ajoutait :

— Ton souvenir, Jeanne, me soutenait toujours, et bien des fois, dans des moments difficiles, j'aurais moins veillé sur moi-même. Mais je me disais : Jacques, eh bien ! est-ce ainsi que tu tiens ta parole à celle qui t'aime ? Et j'avoue que tu faisais de moi un brave.

J'écoutais ces récits avec une ardeur d'enthousiasme que mes souvenirs ne me rendent plus. Je demandais, cent fois chaque hiver, que mon père me les répétât. Et, à dix ans, toute l'odyssée de ce soldat d'Auvergne m'était si présente, que j'aurais pu l'écrire sans en oublier un détail. C'eût été une page curieuse des commentaires des guerres de la République et de l'Empire.

Voici ce que j'étais à dix ans, en 1822. Un grand et fort garçon, sorti d'un sang vigoureux et pur. Ma mère était remarquablement belle, véritable type de la montagnarde, aux yeux bleus, aux cheveux fins, à la peau blanche, à la taille un peu forte, mais élancée. Ce qui dominait en elle, c'était une grande raison, une prudence consom-

mée. Le voisinage de la ville, la fréquentation des étrangers qui commençaient à venir visiter Royat, la merveille des vallées du Puy-de-Dôme, avaient développé son intelligence. Vers cette époque de 1822, c'était la femme arrivée à son âge mûr. Elle m'avait donné une sœur qui avait quatre ans de moins que moi et que nous perdîmes quelques années plus tard. Nous étions ses uniques enfants. Elle commença alors à se préoccuper de notre avenir.

— L'on n'est rien sans instruction, disait-elle souvent. J'ai le malheur de ne savoir pas même lire. Il n'en sera pas ainsi de mes enfants.

Père Berthomieux comprenait cela autant que ma mère. On m'envoya chez un petit maître d'école, qui tenait sa classe à côté de la maison de M. le curé.

Il y a là une grande place, au milieu de laquelle est une belle croix de pierre sculptée. Cette place sert de parvis à l'église, l'une des plus anciennes et des plus curieuses de l'Auvergne.

Mes jeux d'enfance se sont passés sur cette place, dans le chemin contourné et rapide qui descend à la splendide grotte de Royat, de là au torrent limpide et aux beaux moulins qui s'étagent sur le parcours du torrent. J'étais le plus grand de mes camarades d'école. A l'âge de

douze ans, on m'eût donné quinze ans, tant mes membres vigoureux s'étaient formés avec rapidité. Aussi j'étais toujours le chef, le guide des jeux, l'instigateur des courses aux flancs abruptes de la vallée de Royat. Mes petits camarades étaient fiers de moi, parce que, si j'étais un peu dictateur pour cette marmaille qui m'était inférieure en force, j'étais, par nature, d'une impartialité brutale. J'avais la main large et forte. Elle tombait comme une massue sur la tête du mauvais drôle que je surprenais à faire du mal aux plus faibles. J'ai remarqué, dès cette époque, la puissance de ce qui est juste, comme j'ai ressenti la volupté du fort qui se met au service de celui que l'on écrase.

— Je le dirai au Lioune, était le grand mot de mes plus petits camarades, quand je n'étais pas présent à leurs disputes.

Mais si j'avais reçu, du sang vigoureux d'un père et d'une mère montagnards, une constitution physique splendide, je n'avais pas été moins bien partagé du côté des facultés intellectuelles. J'avais une mémoire prodigieuse et une grande aptitude à toutes les connaissances positives. Mon maître d'école pouvait m'apprendre peu de choses. Seulement, il était assez bon calligraphe; et sous sa direction, quelques mois à peine après mon entrée

chez lui, j'avais une écriture arrondie, nette, régulière, qui rendait ma nature ouverte, positiviste. Le bonhomme savait assez d'arithmétique pour nous enseigner le mécanisme des quatre règles. Elles furent un jeu pour moi. Je m'amusais à me proposer tous les problèmes que soulèvent les combinaisons des nombres. J'en trouvais la solution avec une facilité merveilleuse.

C'était là probablement ma faculté dominante. Si elle eût été cultivée, il y avait en moi l'étoffe d'un mathématicien ; et, sur cette science qui m'allait si bien, absorbé par d'autres soins, plus tard par d'autres études, je n'ai jamais dépassé les modestes éléments que m'avait enseignés le maître d'école de Royat. Cependant, cet instinct de tout ramener à une solution précise, rigoureuse, a été la source du progrès que j'ai fait plus tard dans les autres sciences qu'il m'a été possible d'aborder. Malheureusement aussi, elle contribua à me donner ce caractère intraitable, cet esprit de logique rigoureuse, que nul à-peu-près ne saurait satisfaire, cette volonté trop cassante qui ne s'accommode jamais de ces mille moyens termes dont se composent, dans la pratique, les affaires de la vie.

J'ai dû à cette disposition, que rien ne vint tempérer dans l'âge où l'âme humaine prend sa forme morale définitive, comme le corps prend la sienne,

les vicissitudes et les longs tourments de ma carrière sacerdotale. Quand on est né avec ce génie d'implacable raison, ce n'est pas au sein d'un monde qui vit de traditions et d'enthousiasme mystique qu'il faut aller dresser sa tente. Euclide n'a jamais songé à écrire une Iliade.

Des influences douces, le vœu d'une mère, les impressions premières de la vie, les idées dominantes du pays, où, dans les familles pauvres, le seul état auquel on puisse penser, en dehors des professions manuelles, est celui de prêtre, me déterminèrent, lentement et à mon insu, à ne pas suivre mes aptitudes et me jetèrent dans le clergé.

A douze ans, avec mon intelligence et ma taille, je devais naturellement attirer l'attention du curé de Royat, qui aimait beaucoup ma mère. Il songea à me joindre à ses autres enfants de chœur. Les belles voix sont très-communes dans la montagne.

La mienne était d'une puissance à remplir dix fois l'église de la paroisse. Le curé m'eut bientôt appris ce qu'il fallait de chant pour répondre aux offices. Peut-être sans cette aube blanche et cette ceinture rouge qui allaient si bien au Lioune et dont ma mère, le dimanche, était si fière, il n'eût pas été question pour moi de la carrière sacerdotale, tellement tout s'enchaîne dans l'exis-

tence, tellement sont puissantes quelquefois de petites causes!

Je dois placer ici la première douleur poignante de ma vie. Né très-aimant, malgré des formes rudes et des instincts un peu sauvages, je m'étais attaché à ma grand'mère, au point quelquefois, elle m'en a fait l'aveu depuis, de rendre jalouse ma maman Netta. Et cette chère grand'mère, qui avait toujours pour moi les friandises habituelles du pays, le miel, les pommes, les noisettes mises bien soigneusement de côté pour le Lioune, vint à tomber dangereusement malade, et elle mourut. Cette affreuse chose, la mort, j'en ai gardé l'impression terrible, se montra alors pour la première fois à ma pensée avec ses terreurs. J'avais vu probablement porter à l'église les corps des défunts; mais ce n'était pas ceux des miens; et quand rien ne lui parle au cœur, par là même qu'elle est légère, l'enfance est indifférente.

J'ai aussi présente qu'au moment même l'impression douloureuse que je sentis au cœur, lorsque ce pauvre corps, entouré de quatre planches, franchit le seuil de notre maison. J'avais été tant de fois porté dans les bras de la digne femme, elle avait dépensé sur moi tant d'amour, qu'il me sembla que mon cerveau se brisait sous le poids de l'amertume qui me montait du cœur, et qui se dé-

gagea enfin en cris et en sanglots. Il fallut que mon père m'éloignât de cette scène, dont on n'avait pas prévu l'effet terrible sur moi. Mon oncle Berthomieux me traîna, plutôt qu'il ne me conduisit, dans la maison de mon grand-père, où je passai quelques jours. Les caresses de mes tantes, leurs bons soins, la distraction dans ce cher village où je me plaisais tant, me rendirent bientôt à mon calme naturel. Mais j'avais subi une crise profonde, et l'on remarqua que, de ce jour, mon caractère, déjà réfléchi, devint plus froid et plus concentré.

III

LA BARAQUE DE BERTHOMIEUX

La mort de ma grand'mère Soret changea complétement notre existence. Mon père, que nous avons vu d'un caractère un peu aventureux, se mit en tête un projet bizarre. Il lui était resté, de sa blessure au bras droit, des douleurs qui revenaient souvent et lui rendaient très-pénibles les grands travaux des champs. Les petites économies de ma grand'mère, conservées dans son coffre, en belles pièces blanches, selon l'usage des populations primitives qui thésaurisent au lieu de faire produire l'argent, parurent à mon père une richesse qu'il n'épuiserait pas. Il bâtit sur ces quelques centaines de francs, tout un édifice de pros-

périté pour son avenir. Nous allions voir l'or des Anglais et des voyageurs nous arriver à flots.

Voici ce qu'il imagina.

Le Puy-de-Dôme et les dômes environnants sont un objet de curiosité pour les étrangers qui vont aux eaux du Mont-Dore ou de Royat, et qui traversent Clermont. Mais ces splendides montagnes, couvertes d'un si riche gazon qu'elles semblent des prairies d'une éternelle verdure, manquent absolument de sources. Les eaux qui y tombent dans la longue saison des pluies, les neiges qui y séjournent pendant six mois de l'année après avoir imbibé la surface végétale, n'y forment nulle part ces infiltrations d'eau qui, venant à trouver ou des couches sablonneuses ou des roches à lits horizontaux, sourdissent ensuite dans le creux des vallons.

Les deux seuls points, mais fort éloignés des dômes, où se trouve un peu d'eau, sont deux petits villages situés sur la route de Clermont à Limoges, appelés la Baraque et la Fontaine-du-Berger. Là seulement, on peut se procurer des aliments et cette eau si nécessaire pour les excursions dans la montagne.

Plusieurs fois mon père, dont la figure ouverte et intelligente prévenait en sa faveur, avait été rencontré, sur l'ancienne voie de Fontanat, par

des touristes qui lui avaient dit : « Voudriez-vous nous servir de guide au Puy-de-Dôme? » Mon père avait accepté. Piéton infatigable, connaissant dès son enfance toute la montagne, où il avait été gardien des vaches, avant de partir pour l'armée, c'était en effet un bon guide. Quelques-uns de ces touristes, enchantés des précieux renseignements que leur avait fournis mon père, avaient été généreux pour lui : ceci l'avait alléché.

Un beau matin, après avoir longtemps calculé sa petite affaire, il vint dire à ma mère, à peu près sur le même ton d'enthousiasme que Perrette portant à la ville son pot au lait :

— Femme, nous sommes sauvés; nous allons devenir riches.

— Riches, mon Dieu! Ah! puissions-nous vivre honnêtement, mon pauvre Berthomieux; je ne demande que cela.

— Je vous dis que nous allons devenir riches. Puisque de votre côté vous gardez la place de votre mère, comme guide dans la crypte de Royat, et cela par la bonté de M. le curé, j'ai aussi imaginé un moyen de gagner de l'argent, c'est de me faire guide au pays.

— Cela vous donnera bien peu dans l'année. Il faut beaucoup de pièces de cinq francs pour représenter tout ce que nous vaut votre travail chez

votre père. Les voyageurs viennent l'un après l'autre. Cela dure deux mois.

— Oh! ce n'est pas tout. J'ai calculé que ces courses sont très-fatigantes, que les dômes sont sans eau, que le village de la Baraque est très-loin. J'ai entendu souvent des voyageurs, épuisés de chaud, me dire : « Je donnerais un louis d'or pour un verre d'eau. » Et je n'avais pas ce verre d'eau à leur donner. Je vais construire une cabane au pied même du Puy-de-Dôme. En creusant, j'espère trouver de l'eau. Je tiendrai là des vivres frais, du vin, de la limonade, ce bon fromage de Giat que les voyageurs aiment tant. Les voitures des dames qui viennent visiter le Puy s'arrêteront devant chez moi. J'aurai une petite écurie pour les chevaux. Je tiendrai de l'avoine; les cochers aiment à boire, ils dépenseront. Lioune commence à être grand; il est robuste : il m'aidera. Tour à tour, nous garderons la maison. Il sait mieux calculer que moi, et on ne le trompera pas pour les comptes de la dépense. Vous le verrez, femme, nous gagnerons de l'argent!

Tout cela fut dit du ton d'un homme résolu; et mon père était d'une obstination peu commune. Il vérifiait le proverbe : « Entêté comme un mulet d'Auvergne. » Ma mère, à qui ce projet souriait peu, baissa la tête et se contenta de dire :

— J'avais rêvé pour notre fils un état meilleur que celui de gardien d'un cabaret.

Mon père entendit à peine cette parole. L'ancien soldat ne trouvait rien de plus méritoire, aux yeux de l'humanité, que de construire une cantine au service des visiteurs du Puy-de-Dôme. Du reste, il avait l'argent; son frère aîné avait promis de lui payer sa dot. Puis, il entendait ne pas bâtir un Louvre.

Ce rude homme, une fois son plan combiné, se mit à l'œuvre.

Mais, sur ce sol si riche en belles laves, qu'on en construirait des villes somptueuses pendant des milliers de siècles, sans jamais en épuiser les épais courants, il n'était pas facile, à moins d'ouvrir une carrière coûteuse, de se procurer des matériaux de construction. Les carriers qui exploitent la coulée du Pariou mettaient à haut prix leurs précieux moellons. Force fut à mon père, s'il ne voulait pas s'endetter et dépasser sa première mise de fonds, de construire en planches sa maisonnette, sur laquelle il mit lui-même, en grosses lettres, l'inscription orgueilleuse : *Restaurant Berthomieux.*

Ma mère, en femme prudente, ne pouvant pas empêcher ce projet, eut du moins l'habileté de prêcher si à propos l'économie pour cette con-

struction, qu'on ne dépassa pas trop les limites du devis. Tous les parents de mon père se prêtèrent de bonne grâce à le servir, pour mener les matériaux de la cabane. Pendant tout le mois de mai 1824, les grands chars de bois de Fontanat, d'Orcine, roulèrent les planches, les solives, la tuile.

Je pris, comme un enfant que j'étais, un plaisir infini à cette construction. Je m'attendais naturellement à voir sortir un palais de tant de matériaux. Souvent, je montais sur les chars revenant à vide aux villages. Je trouvais très-ingénieuse cette sorte de chars à quatre roues, qui remontent à la plus haute antiquité. Timon, essieux, avant-train, tout en est fait de bois. Ils sont d'une légèreté admirable et rendent les plus grands services pour le transport des bois et de tous les matériaux par les chemins rapides des montagnes. Leur frein, pour arrêter le mouvement dans les descentes, est très-simple; c'est un fort baliveau flexible de chêne ou de hêtre, saisissant la roue à l'extérieur et la retenant, dans son mouvement sur un plan incliné, par un frottement continu. Rien de plus primitif que ces chars gaulois, qui rendent, quand ils sont mal graissés, des sons criards qu'on entend de loin au fond des étroites charrières et qui avertissent, par leur musique monotone et stridente, d'autres conducteurs de chars de se garer.

Le 1er juin 1824, les couvreurs suspendirent au toit un énorme bouquet de fleurs; les serrures furent posées aux portes; l'unique fenêtre fut vitrée. Les provisions arrivèrent de Clermont, et l'inscription tracée par mon père indiqua qu'il y aurait là dorénavant à boire et à manger.

On inaugura ce monument en planches par une petite fête, où furent invités tous les membres de notre nombreuse famille, les ouvriers qui avaient fait la bicoque et quelques amis de mon père de Fontanat et de Royat. En attendant que les touristes payassent le bon vin que mon père avait fait venir spécialement de Chanturgue, le vin le plus estimé de la Limagne, parents et amis lui donnèrent joyeusement l'étrenne. On trinqua vingt fois à la prospérité de l'établissement. On chanta les vieilles chansons auvergnates, et mon père improvisa, pour l'occasion, tous les hommes de la montagne sont poëtes, une chanson dont je me rappelle encore les deux premiers vers :

Djacque et la Djeanno
Ont bâti lur cabanno.

Maman Netta, qui aimait mon père, prit en apparence sa part de la joie commune. Elle s'était prêtée de bonne grâce à la fête. Mais le soir, en se retirant à Royat et en me laissant seul avec mon

père dans notre baraque de planches, je vis tomber de ses yeux une larme.

— Le pauvre homme, me dit-elle, que Dieu le bénisse! Mais je serai bien trompée s'il réussit.

— Peut-être, ma Netta! lui dis-je.

— Oui, mon Lioune, peut-être!

Et elle partit, après m'avoir donné un chaud baiser maternel.

Mon père était rayonnant de joie. Quand le soir fut venu et que les convives eurent regagné leurs villages, il se plaça avec moi sur le devant de la cabane.

— Eh bien! Lioune, mon enfant, nous voilà rois de la montagne! Moi, je ne suis qu'un ignorant, je ne fais que connaître mes lettres et lire quelques mots; mais, toi, tu as gagné à l'école. Tu es intelligent; tu seras honnête. C'est la première qualité d'un guide. Et nous avons là notre pain pour toute notre vie. Oh! mon fils, tu verras là des gens instruits, des messieurs qui parleront devant toi, qui te diront de belles choses sur nos dômes. Tu les écouteras, et tu apprendras. Je suis trop vieux, moi. Mais je serais fier un jour si j'entendais dire : Léonard Berthomieux est un homme instruit et un honnête homme.

Ces paroles m'exaltèrent. Je les aimais déjà ces dômes prodigieux qui s'étendaient à perte de vue

à droite et à gauche de notre humble réduit. Pas une seule habitation humaine ne se montrait là, sinon la nôtre. Père Berthomieux avait raison : nous étions les rois de la montagne.

IV

LE PLATEAU CENTRAL AVANT L'HOMME

Quand on porte, même rapidement, le regard sur une carte de la France, on aperçoit, au versant occidental, la ligne de deux longs fleuves qui vont se jeter dans l'Atlantique. Le fleuve du nord s'appelle la Loire; l'autre, au midi, la Garonne.

Ces deux cours d'eau occupent le fond de deux larges bassins, et sont séparés par un massif colossal de terrain qui, partant du lit de chacun de ces fleuves, va s'élevant par degrés, souvent insensibles, et finit en un plateau longitudinal que surmontent maintenant des montagnes coniques fort nombreuses, dont les plus hautes ont mille, douze cents et dix-huit cents mètres de hauteur au-dessus

du niveau de la mer. C'est ce qu'on appelle, en orographie, le Plateau central.

Les deux bassins dont je viens de parler ont été, à plusieurs reprises, des mers qui, desséchées successivement par l'exhaussement de leur fond, ont laissé ces vastes terrains calcaires si fertiles aujourd'hui et les plus riches du globe par la production de leurs vignes. Mais les immenses dépôts calcaires n'ont jamais atteint la hauteur du plateau central. Leurs couches, d'une incroyable profondeur, sont venues se superposer aux parties basses du plateau, comme au milieu d'une plaine boueuse, le limon qui s'est desséché se trouve environner par son lit horizontal un massif de rocher qui en occuperait le centre.

Au point de jonction des roches calcaires avec le plateau que les eaux des mers n'ont jamais atteint, se trouvent des roches désignées sous le nom de roches granitiques. Elles forment le noyau du plateau central. Elles en sont la charpente osseuse.

Cette masse granitique, vierge de tout séjour des mers tranquilles, est l'un des premiers gonflements que la croûte terrestre ait subis, lorsque les feux que notre globe renferme, comprimés dans la première écorce refroidie sur laquelle pesa, de tout son poids, l'océan universel formé des vapeurs

condensées, cherchèrent, comme une bombe qui va éclater, à briser leur enveloppe.

L'émergement des masses granitiques se fit-il brusquement, tel qu'on voit le petit monticule de la taupe s'élever sur la surface unie d'un champ, où se produisit-il avec lenteur comme le gonflement de la pâte qui fermente, il est difficile à la science de le dire. Toujours est-il qu'au grand étonnement de l'observateur, sur l'immense étendue du plateau, l'œil ne voit qu'une masse confuse de roches granitiques, aux formations multiples selon les éléments qui les composent, et qu'il n'y trouve jamais un vestige de matières organiques soit animales, soit végétales, qui se soient mêlées à ces formations. La science a appelé plutoniques de telles roches, parce qu'elles ont incontestablement tous les caractères de roches ignées.

Nous voilà donc, avant l'homme, sur une île émergée au-dessus des flots, incapable de végétation et présentant l'aspect désolé du chaos, *rudis indigestaque moles*. Nul être vivant ne se montre là. De quoi y vivrait-il? Pas un végétal n'a pu plonger ses radicelles sur cette masse vitrifiée et non poreuse. Les vapeurs des mers environnantes s'y porteront, viendront s'y condenser et la parcourir en pluies diluviennes. Exposées à des agents puissants de désorganisation, les surfaces grani-

tiques ne tarderont pas à être attaquées. Le fond des dépressions de terrain se chargera des parcelles désagrégées et formera les premiers détritus. Vienne maintenant la main créatrice qui jettera les germes des végétaux, et naîtront les premières plantes. Quand elles auront paru et formé ces premières oasis de verdure, l'être vivant pourra s'y établir, en faire son domaine; il y trouvera une pâture et des abris.

Telle est la première période sur le sol émergé. J'ai voulu conduire mon lecteur dans ce premier monde succédant au chaos. Vanité de provincial si l'on veut, mais je suis fier de montrer mon pays natal, comme le berceau des êtres vivants dans notre France. Qui se serait douté que, pour notre Occident, le premier paradis terrestre ait été cette masse inerte et stérile formée d'un effort du feu central pour briser sa lourde enveloppe, et sur laquelle, plus tard, s'échelonnèrent ces splendides dômes qui ont si longtemps donné au monde anté-humain le spectacle effrayant de leurs éruptions?

Une des choses qui m'a le plus étonné dans mon cours de théologie, c'est l'obstination des hommes de l'Église, sous prétexte de décerner à Dieu un nouveau titre de gloire, celui de faire quelque chose de rien, à regarder comme une énorme hé-

résie que la matière soit éternelle. Il me semblait, au contraire, que Dieu étant donné comme une intelligence infinie en activité et en puissance, accepter comme un dogme qu'il y eut un moment où Dieu créa, c'est-à-dire mit des êtres là où était le néant absolu, c'est faire de lui un Dieu inactif, endormi dans son sommeil éternel, par conséquent c'est détruire la première notion que nous nous faisons de la toute-puissance, d'être toujours en exercice. Les prêtres se sont obstinés sur cela. Il n'y avait pas assez de mystères dans leur enseignement, ils ont ajouté celui-ci, et l'on a entendu, il y a deux ou trois ans, le jésuite conférencier de Notre-Dame soutenir, en pleine chaire, cette absurdité prêtée à Dieu, qu'il a été, pendant cette part d'éternité qui a précédé le monde visible dont nous faisons partie, comme un ouvrier paresseux qui remet au lendemain à produire son travail.

Il m'a toujours semblé, et saint Clément d'Alexandrie a pensé comme moi, qu'il eût été plus rationnel d'enseigner la doctrine contraire, que Dieu a créé éternellement, parce que étant éternellement actif, lui prêter un repos, évidemment éternel, c'est nier son attribut le plus essentiel, la vie infiniment active. La matière éternellement créée serait un dogme catholique très-rationnel. Dieu,

exerçant éternellement sa toute-puissance, dépensant en quelque sorte son génie infini, pour parler notre langage, aux combinaisons infinies que comporte une création incessante, serait autrement grand, dans une conception dogmatique, que le Dieu fait à notre image, qui s'avise un jour de changer son mode d'existence, qui se fatigue de son inaction éternelle et se met au splendide labeur d'une création d'un monde ne devant dater que de six mille ans. Mes chers théologiens, souffrez que je vous le dise, vous vous prenez dans des toiles d'araignée pour m'expliquer un mot de la Bible, qui se dit de Noé fabricant son arche, comme de Dieu fabricant le ciel et la terre, vous venez imposer à la raison humaine une croyance absurde : un Dieu dans un éternel repos, jusqu'à un moment donné. Rentrez dans le vrai, mes amis. Commencez à croire que, lorsque la raison humaine s'insurge avec force contre quelqu'un de vos enseignements, c'est que vous avez donné à gauche, et qu'il serait prudent à vous, si vous n'aviez pas un suprême bonheur à régenter le monde et à vous poser en infaillibles, d'écouter un peu cette raison vulgaire, qui vient de Dieu autant que la vôtre, mais qui n'a aucun intérêt de domination ou de vanité à s'imposer au monde.

On le voit déjà, par cette parenthèse ouverte

ici à propos de mon Auvergne, je n'ai pas toujours été de l'avis des théologiens. Mal m'en a pris, car cette espèce n'est pas tolérante.

Mais revenons à notre massif granitique, dont nous avons à achever l'histoire.

Combien de millions de siècles s'écoulèrent entre l'émergement de ce premier sol terrestre et le jour où, le règne végétal s'étant établi sur sa surface désagrégée, il fut donné aux animaux d'y trouver la vie? Cela est écrit dans ces annales éternelles de Dieu que la science n'a pas lues encore. Seulement, elle sait très-bien une chose, c'est que latéralement au sol cristallin qui forma le noyau central, il vint se déposer, sous des mers tranquilles peuplées de nombreuses familles d'êtres vivants dont les pareils n'existent plus, des masses prodigieuses de calcaire, devant son origine à ces mêmes crustacés enfouis dans leurs détritus et s'entassant ainsi pendant des périodes d'une durée incalculable. Le fond de mers tranquilles soulevé à son tour, et cette fois dans un mouvement d'une extrême lenteur, une nouvelle terre apparut, bien plus favorable à la végétation et aux conditions de la vie organique que les masses cristallines désagrégées.

Les êtres vivants furent créés alors et peuplèrent non-seulement ces bassins calcaires émergés, mais

encore le plateau granitique qui leur était contigu.

Mais quelle fut la faune du plateau central aux premiers jours de l'apparition des êtres vivants? La science, avec ses recherches patientes, est parvenue à nous le dire. Elle a découvert des cavernes à ossements où ce monde anté-humain s'est révélé à elle. Grâce à l'anatomie comparée, science nouvelle, que le génie de Cuvier a élevée si haut, elle est parvenue à nous décrire minutieusement la création singulière qui précéda les êtres vivants au sein desquels l'homme parut le dernier, création qui a en partie disparu.

On a trouvé, sous des coulées volcaniques descendues dans les plaines, des lits de gravier à ossements de mammifères éteints. Là furent ensevelis, dans les cendres ou à travers les lits de sable, des quadrupèdes des genre mastodonte, rhinocéros et autres, qui durent leur conservation à l'épanchement de la lave dont ils furent recouverts. Il résulte donc de ces témoins irrécusables que des espèces perdues d'éléphants (*primogenius*), d'hippopotames, de rhinocéros (*tichorhinus*), de cerfs, de rennes, de daims, de bœufs, d'antilopes, de tapirs, de chats, de chiens, d'ours, d'hyènes, et de divers animaux de proie, dont les débris se retrouvent dans ces lits à gravier, ont vécu sur le plateau central et autour de ses lacs d'eau douce

On les évalue à plus de quarante espèces éteintes. Plus tard survint une autre période de mammifères, lesquels disparurent à leur tour et furent remplacés par les espèces actuelles, au milieu desquelles se trouve l'homme.

Telle a été la série des phénomènes de la vie organique sur le plateau central. L'existence des animaux précéda-t-elle les éruptions volcaniques dont nous allons parler, ou bien leur fut-elle contemporaine, c'est ce qu'il est difficile de préciser. Toujours est-il qu'il est arrivé, pour cette région curieuse de notre France, une seconde période où le plateau s'est entr'ouvert à sa partie soulevée la plus faible, c'est-à-dire à son axe de soulèvement, qu'une faille horrible s'est produite, et qu'en vertu de la force d'expansion des gaz que renferme le centre de la terre, des roches laviques en fusion ont été élevées au-dessus des roches granitiques et s'y sont superposées par une série de près de cent cônes volcaniques. Les savants qui ont parcouru les régions du globe les plus tourmentées par les révolutions géologiques, ont avoué que nulle part comme en Auvergne « on ne trouvait des preuves évidentes d'événements d'une grandeur et d'une magnificence extraordinaire, qui ont profondément modifié la forme et les traits primitifs de la contrée, sans cependant les effacer assez complète-

ment pour que l'imagination ne puisse les rétablir ». Ce sont les termes mêmes d'un géologue anglais dont le nom m'est cher, puisque je l'ai vu en France, lors de ses premières explorations.

Mon lecteur, après ces paroles, ne s'étonnera donc pas de l'importance que j'attache à faire connaître mes chères montagnes.

Pendant la première période qui précéda les révolutions volcaniques, des lacs spacieux s'étendaient aux pieds des montagnes, qui n'avaient pas la majesté qu'elles retirent aujourd'hui des beaux dômes dont elles sont sillonnées. Les cours d'eau fournissaient leurs alluvions, il se déposait des couches épaisses de marne et de sable, des eaux de sources minérales sortaient des roches calcaires et siliceuses. Des coquilles terrestres et des insectes, des débris de crocodiles, de tortues, des œufs et des ossements d'oiseaux aquatiques, des squelettes de quadrupèdes furent ensevelis sous ces couches de terrain.

Mais à la seconde période, sur une longue ligne du plateau traversant l'Auvergne, le Cantal, le Velay, surgissent de nombreux volcans.

Les éruptions eurent une très-longue durée, si on en juge par les diverses émissions basaltiques et trachytiques qu'ils ont laissées au-dessus des masses de granit, avant de s'éteindre. Ce fut la

grande ère géologique du plateau central. Qu'on se figure une centaine de cheminées volcaniques sur l'étendue de quatre ou cinq de nos départements, tour à tour ou simultanèment en état d'incandescence, l'émission réitérée de leurs laves, les cendres lancées à une grande hauteur, les détonations terribles, le tremblement du sol, l'incendie en permanence éclairant ce monde étrange où vivaient des races qui ont totalement disparu et dont quelques-unes étaient monstrueuses, et on aura une idée de cette période tourmentée, où la nature, irritée contre les êtres vivants, les ensevelissait sous les cendres ou les entraînait dans ces torrents boueux qui souvent s'échappent des cônes volcaniques. Les lacs furent mis à sec, les scories déposées sur le sol, les *lapilli*, les cendres répandues sur le granit stérile préparèrent pour l'avenir une riche couche végétale. Des vallées profondes se creusèrent et furent parcourues par des torrents impétueux, comme celle de Royat et du mont Dore. Des rivières barrées quelquefois par des coulées laviques formèrent de nouveaux lacs.

Probablement alors les volcans s'arrêtèrent. A la création de quadrupèdes, d'oiseaux et de plantes de la période tourmentée, succédèrent une faune et une flore nouvelles.

Après tout cela, l'homme vint. Rien en effet, si

l'on en juge par l'étude minutieuse que l'on a faite du plateau, depuis son émergement et les révolutions qui ont précédé et suivi les soulèvements volcaniques, ne rappelle la présence de l'homme à ces époques où la terre inhospitalière voyait à sa surface, par suite des révolutions géologiques, périr toute une création des êtres organisés. Dans aucune grotte ossifère, dans aucun lit de gravier à ossements fossiles, ne s'est rencontré une vertèbre humaine, une dent, un fragment osseux quelconque.

V

COMMENT L'ON MANGE A CLERMONT LES MÊMES CERISES QU'A NAPLES.

Tel était le nouveau domaine que me donnait à parcourir une idée capricieuse de mon père.

Dès ce même été de 1824, les dômes furent en effet visités par beaucoup de touristes. Les eaux du Mont-Dore avaient déjà de la vogue, et il n'était pas rare de voir les chaises de poste passer, avec grand bruit de grelots, au pied majestueux du Puy-de-Dôme. Mon père se mit avec ardeur à son nouveau métier. Il s'exprimait facilement : il avait gardé quelque chose de la désinvolture du soldat, et, avec sa connaissance parfaite des lieux, il était difficile qu'il ne fût pas un guide précieux pour les voyageurs, particulièrement pour les savants.



Je n'avais pas eu besoin que mon père me recommandât d'écouter, quand je faisais les ascensions du Puy-de-Dôme, du Puy-de-Parion, et que je les conduisais à ces larges bouches incendiées, encore béantes, qui se trouvent aux pieds des cônes. Je recueillais les moindres mots avec avidité. Les minéralogistes qui vinrent butiner cette année-là furent mes premiers maîtres sans le savoir. J'avais une mémoire sûre, un regard d'une grande pénétration. Il ne me fallait entendre nommer une roche qu'une seule fois, pour que son nom restât gravé dans ma mémoire. Aussi nous n'étions encore qu'au milieu de l'été, et déjà j'avais formé et étiqueté moi-même les principales roches de la partie si riche en minéralogie sur laquelle nous faisions nos courses de chaque jour.

Mes nombreux échantillons de chaque espèce de roche étaient cassés au marteau avec beaucoup d'habileté, et il était rare qu'une semaine se passât sans que je vendisse, pour quelques francs, de ces petites collections où se trouvaient les différents granits, les syénites, les basaltes, les porphyres, la domite, les trachytes divers, les brêches volcaniques, les laves, des calcédoines, du cristal de roche et des cristaux de stilbite et d'arrogonite. Le dimanche, je montrais fièrement à ma mère ma

petite bourse. Elle souriait et semblait me dire: Cela ne mène pas loin.

Mon père, lui, était aux anges. J'étais à ses yeux un savant en herbe, et avant peu, je devais être un guide modèle. Le brave homme n'avait pas d'autre idéal.

Un jour, une brillante calèche, attelée de deux chevaux, s'arrêta devant notre porte. Deux laquais descendirent. Une dame, une belle enfant et trois messieurs mirent pied à terre. Les messieurs prièrent mon père de leur servir de guide pour une course au Puy-de-Dôme.

— Félicie et moi nous ne vous suivrons pas, dit la dame; Félicie se fatiguerait trop, et je ne suis pas marcheuse. J'admirerai d'ici cette belle montagne. Je vous suivrai des yeux avec ma lunette d'approche. Puis nous causerons avec cet enfant.

Et elle jeta sur moi un regard d'une bienveillance extrême.

— Bon voyage, messieurs les savants!

Et nous demeurâmes seuls.

C'était une de ces journées splendides de juin où la montagne est dans tout son éclat. Un ciel aussi pur, un azur aussi foncé que celui qui encadre le Vésuve, au fond de la baie de Naples, enveloppait nos dômes. Le Puy se détachait de sa large base où s'étend une petite forêt, dont notre

cabane n'était qu'à cent mètres, et où j'allais souvent ramasser le bois mort et cueillir de si belles fleurs.

L'herbe exubérante montait, avec ses tiges en boutons ou fleuries, sous cette chaude température, qu'adoucissait en ce moment un vent frais venu des plaines vertes du plateau. Un grand troupeau de vaches blanches et de vaches rouges se montrait à l'extrême horizon au-dessus de nos têtes, au point où du petit Puy-de-Dôme l'on commence à gravir le grand Puy. Plus près de nous, sur la pente orientale du Puy-de-Dôme, paissaient des groupes nombreux de ces petites brebis de montagne, dont les longs poils soyeux sont bouclés à l'extrémité, comme si chacun d'eux était destiné à accompagner dans les processions quelque petit saint Jean. Les tintements des clochettes des moutons chefs du troupeau arrivaient jusqu'à nous, et des hommes d'Orcine, qui coupaient de hautes herbes de l'autre côté du col du petit Puy-de-Dôme, nous renvoyaient ces éclats de voix terminales qui prolongent longtemps les sons, dans les chants gaulois conservés chez les montagnards.

Au loin, à l'horizon, s'étendait à perte de vue le vaste bassin de la Limagne, l'un des plus beaux et des plus fertiles de l'Europe, que nous apercevions bordé, d'un côté, par la chaîne des Puys et, de

l'autre, par la petite chaîne du Forez, aux courbes molles et déprimées.

L'air était chaud, mais doux : les plantes aromatiques de la montagne l'embaumaient ; et moi-même, dans la matinée, butineur impitoyable, j'étais allé cueillir des masses de grandes gentianes aux tyrses luisants, aux feuilles cannelées, de superbes arnicas à la large fleur jaune radiée, de petites branches de myrtile. Avec deux cercles de barrique, j'avais tressé deux couronnes énormes, telles que les marchands de vins de Clermont ont coutume d'en suspendre comme enseigne au-dessus de leur porte, en souvenir de Bacchus. J'avais entremêlé mes belles fleurs de petites masses de ce gnaphalium odorant, qu'on appelle vulgairement « pied-de-chat », et qui fournit dans toute la montagne un thé autrement parfumé que celui qui nous vient de la Chine. Mes plantes étaient à ce moment où, commençant à s'incliner et à perdre de la fraîcheur, elles exhalaient, des deux côtés de notre porte, suspendues à la paroi du plancher, une délicieuse odeur.

— Oh! mon enfant, me dit la dame, les deux belles couronnes! et quels parfums! Puis c'est tressé avec art. C'est votre sœur peut-être qui a agencé cela avec tant de grâce?

— Pardon, madame, je suis seul avec mon père.

— C'est donc vous qui avez fait ces couronnes?

— Oui, madame.

— Quelles sont ces fleurs? Mais nous n'en avons pas de si belles dans nos parterres?

— Je le crois bien, madame, dis-je naïvement et avec un sentiment d'orgueil pour mes montagnes auxquelles une si grande dame rendait cet hommage. Elles sentent bon, allez!

Et rentrant dans la cabane, j'allai prendre une brassée odorante d'arnicas entremêlés de gnaphaliums, que je présentai à la dame et à sa petite fille.

— Mais c'est divin, ces fleurs! Merci, mon enfant.

Et sortant une pièce d'argent, elle me la présenta.

— Jamais, madame, lui dis-je, je n'accepterai d'argent pour mes fleurs. Ces fleurs-là se donnent, madame; on ne les vend pas.

Puis, me ravisant avec mon instinct d'Auvergnat.

— J'ai, madame, de petites collections de minéraux...

Je n'osai pas ajouter: — que je vends. — Je me sentais un peu intimidé.

Mon son de voix frais et sonore, mon enthousiasme pour ma montagne et pour mes fleurs, le

refus de son argent pour ces divines fleurs, qui s'obstinent à ne vouloir jamais s'acclimater dans les plaines, la pudeur que j'avais mise à lui offrir mes minéraux, sans oser lui dire que j'acceptais de l'argent pour eux, parce qu'ils m'avaient coûté du travail, tout cela excita l'intérêt de la dame.

Un fin sourire, qui me faisait comprendre qu'elle me devinait, erra sur ses lèvres.

— Mais j'adore les minéraux. Voyons, mon enfant. Je serai heureuse de faire ici emplette. J'ai déjà de très-jolis coquillages que j'ai rapportés, l'an dernier, des bains de mer. Cela ira très-bien ensemble. Voyons ces belles choses.

Et allant chercher une grande corbeille à anses que j'avais tressée moi-même en noisetier, j'étalai devant elle mes trésors.

— Vous savez les noms de ces pierres?

— Certainement, madame.

Et, comme un maître possédant sa matière, je lui nommai, avec une grande précision, chacun des minéraux.

— Oui, me dit-elle; mais je ne suis pas savante comme vous, et je vais oublier tous ces beaux noms. De tout ce que vous venez de me nommer, moi, pauvre ignorante, qui ne connais que la pierre ponce, parce qu'on s'en sert pour polir le cuivre, le cristal de roche, parce qu'on l'a imité

avec le verre et le mica, dont nous foulons les petites parcelles argentées chaque fois que nous voyageons dans le haut pays.

— Qu'à cela ne tienne, madame, j'ai des étiquettes.

Et j'allai chercher de petits papiers blancs, sur lesquels étaient écrits de ma belle écriture les noms des minéraux.

— Faites-moi une collection bien complète, entendez-vous? la plus riche que vous pourrez.

Je me mis à l'œuvre. Pendant mon travail, la mère et la fille observaient l'ordre avec lequel je plaçais les échantillons, la sûreté de mon coup d'œil à appliquer chaque étiquette.

— Et vous êtes sûr de ne pas vous tromper?

— Oh! très-sûr, madame.

— Mais ces étiquettes sont délicieusement écrites. Elles sont de votre main?

— Oui, madame.

— C'est merveilleux! Vous avez été longtemps à l'école? Vous devez avoir quinze ans?

— Non, madame, je suis né le 5 mai 1812. Je n'ai que douze ans. Et il n'y a qu'un an que ma mère m'a mis à l'école.

— Voilà qui tient du prodige!

— Nullement, madame. Nous sommes pauvres; j'ai pensé à ma mère et j'ai travaillé avec ardeur.

Je m'étais un peu enhardi. Puis cette dame me paraissait si bonne! C'était une grande personne de quarante ans environ, aux yeux doux et limpides, au teint très-blanc, aux joues légèrement colorées. Elle portait, selon la mode du temps, un grand chapeau surmonté de plumes très-riches.

Quand j'eus parlé de ma mère, son visage s'épanouit.

— Vous l'aimez bien, votre mère?

— Oh! madame, que dites-vous là! si je l'aime?

Et probablement une pantomime expressive acheva de lui faire comprendre mon amour pour ma mère.

— Comme ces natures qui ne se sont jamais mêlées à la civilisation sont spontanées et belles! Cet enfant n'est pas joli, et cependant il a quelque chose qui attire!

Ces paroles, que je me suis rappelées bien des fois depuis, furent dites comme si elle eût parlé à de grandes personnes, plus capables que sa fille de comprendre la portée de cette réflexion.

— Vous appelez votre mère?

— Netta.

— Nom poétique.

— Je l'ai défiguré, en balbutiant dans mon enfance, madame. Son vrai nom est Jeanne Soret.

— Je comprends. L'enfance a partout les mêmes instincts. Et vous vous appelez?

— Léonard Berthomieux.

Faisant signe alors à l'un de ses laquais, qui se tenait, avec le cocher auprès de la voiture :

— Louis, portez avec soin ces minéraux dans le coffre de la calèche.

Puis, tirant une pièce de sa bourse et l'enveloppant, sans que je pusse la voir, d'un morceau de papier :

— Voilà pour les minéraux, mon enfant. Mais vous ne regarderez dans le papier qu'au retour de votre père et quand nous serons partis. Vous me le promettez?

— Oui, madame.

Et je mis le petit papier dans ma poche, un peu contrarié, je l'avoue, de ne pouvoir pas, tout de suite, satisfaire ma curiosité sur ce qu'il devait contenir.

La chaleur cependant augmentait.

— Vous avez des rafraîchissements?

— Oui, madame, du vin, de très-bon vin; mon père est allé l'acheter à Chanturgue; de la bière, de la limonade.

— Je ne bois pas de vin; je déteste la bière. Votre limonade est probablement bien détestable.

Je me choquai presque contre la dame que j'avais trouvée si aimable jusque-là.

— Détestable! oh! non pas! Mon père est trop honnête homme.

Elle vit, au ton de ma réponse, qu'elle m'avait blessé. D'une voix très-douce, elle me dit :

— Veuillez, je vous prie, porter trois bouteilles de bière à mes domestiques.

J'obéis. Lorsque je fus de retour, elle me demanda si je n'avais pas de cerises.

— Pardon, madame, lui dis-je.

Et, apportant une petite table sur le côté de la cabane où il y avait de l'ombre, après avoir mis une nappe bien blanche, je servis une corbeille pleine de cerises achetées, la veille, au marché de Clermont, et d'une fraîcheur délicieuse.

— Dieu! les belles cerises! Oh! si elles pouvaient arriver fraîches à Paris, les Parisiens en seraient fous. Il n'y a que deux pays au monde où les cerises soient si belles et si bonnes, Clermont et Naples.

— Je me l'explique très-bien, madame. Je n'ai jamais mangé de cerises de Naples, mais elles viennent à Clermont sur le même terrain. Elles doivent avoir le même goût. Les arbres sont plantés ici et là dans la cendre volcanique, dans la pouzzolane. Voilà pourquoi tous les fruits, l'abri-

cot en particulier, comme la cerise, sont chez nous si parfaits.

— Bien, voilà une explication. Jamais personne ne m'avait dit cela. Je sais maintenant pourquoi nous mangeons à Clermont les cerises de Naples. Mais qui vous a appris cela, mon enfant?

— Personne, madame. Seulement les voyageurs m'ont parlé souvent du Vésuve, de sa ressemblance avec plusieurs de nos puys. Le sol de Naples, qui donne, dites-vous, de si bonnes cerises, est volcanique; le nôtre est volcanique aussi et donne les bonnes cerises. Je n'ai eu qu'à conclure.

— Mon petit logicien, ce n'est pas trop mal.

L'enfant, en dévorant ses cerises, m'écoutait et ouvrait de grands yeux.

Quand elles se furent rassasiées, elles se levèrent; et madame de Lazerat, prenant une lunette d'approche, se mit à regarder si elle ne verrait pas les voyageurs au sommet du Puy-de-Dôme.

— Ils n'y seront pas d'une grande demi-heure encore, lui dis-je.

— En ce cas promenons-nous. Venez, mon en fant, nous causerons.

Donnant une ombrelle à sa fille, et prenant une

autre ombrelle pour elle-même, elle se mit à gravir avec moi, mais d'un pas très-lent, la pente douce qui conduit au pied du cône. A mesure que nous montions, seulement de quelques mètres, l'horizon s'agrandissait à l'orient et le vaste bassin de la Limagne, splendidement éclairé, se montrait à nous, avec ses immenses plaines verdoyantes et ses villes nombreuses, qui paraissaient de petites taches blanches dans le tableau.

— Dieu! que c'est beau! mes enfants, que c'est beau!

Et, comme se reprenant :

— Ma Félicie, vois donc!

Fier de cette parole, qui me semblait une adoption d'une si grande dame :

— Oui, madame, lui dis-je, cela est bien beau; et il fut un temps que ce pays, entre les deux chaînes de montagnes, était un immense lac de plusieurs centaines de mètres de profondeur.

— Vous m'étonnez, mon enfant. Et comment ce lac a-t-il pu se dessécher?

— Très-facilement, madame, comme tous les lacs dont le fond s'élève chaque année par les atterrissements, par les dépôts calcaires. De plus, la chaussée qui retenait les eaux a fini par être rongée, et le lac s'est changé en marais d'abord, puis en plaine, que la culture a fini par dessécher. Un

savant m'a expliqué cela l'autre jour, et je l'ai bien compris. Nous voyons de la sorte, dans nos campagnes, des mares d'eau se combler peu à peu et se dessécher ensuite. Ce phénomène, c'est le mot de ce savant, s'est produit en grand dans le dessèchement de la Limagne, comme il se remarque dans de petits amas d'eau.

— Mon enfant, je crois que je deviendrais savante avec vous. Mais vous allez être content. L'un de ces jeunes gens qui est avec mon mari se propose de revenir, durant plusieurs jours, afin d'étudier vos montagnes. C'est un jeune savant d'Angleterre qui nous était recommandé. Il revient de la Sicile et de l'Italie, où il a vu l'Etna et le Vésuve. Il se destine aux sciences géologiques. Vous aurez beaucoup à apprendre avec lui.

Pendant cet entretien avec madame de Lazerat, la jeune enfant ne m'avait pas quitté du regard. Tantôt, immobile près de nous, elle se montrait pensive et comme sous l'impression forte d'une idée; tantôt, se penchant sur le bras de sa mère, elle s'identifiait avec elle et partageait sa surprise des paroles qui sortaient de la bouche du jeune paysan naturaliste.

Oh! que j'ai bien gardé le souvenir de cette scène toute faite de simplicité et de grandeur! Après tant d'années, je suis encore involontairement sous le

charme de ce regard à la fois si naïf et si plein de feu. Pauvre enfant, que faisait-elle? Elle cédait à ces doux instincts qui font si bonnes et si compatissantes les jeunes âmes. Rien que cela. Et cette sympathie décida de ma vie tout entière.

Il y eut un moment où, madame de Lazerat s'étant un peu détournée, je vis l'enfant, dans un mouvement de grâce infinie, se jeter au cou de sa mère, et lui dire, d'une voix basse mais trop impressionnée pour que le murmure n'en arrivât pas à mon oreille :

— O mère, quel dommage qu'on ne fasse pas étudier ce jeune garçon!

Elle me parut alors plus grande et plus belle. Jamais je n'ai eu devant les yeux un pareil idéal du génie ardent et investigateur de l'enfance. Pourquoi un grand peintre n'était-il pas là pour saisir cette nature se dévoilant tout à coup par l'une de ces aspirations qui partent seules des belles âmes et des nobles caractères?

Un éclair illumina le front de la grande dame, et un sourire indicible de joie maternelle sembla répondre à l'enfant : Je te devine.

Quand Félicie se retourna avec une certaine rougeur, parce qu'elle sentait qu'elle avait été hardie, et qu'elle continua à me regarder avec cette adorable candeur que l'âme féminine ne saurait

retrouver en avançant dans l'adolescence, aussi spontané de cœur qu'elle-même, je sentis que toute mon âme m'échappa par un regard et alla jusqu'à la sienne.

Pourquoi Dieu avait-il placé cette apparition radieuse du grand et du beau, en face de moi, à cette heure où un caprice de mon père m'imposait en quelque sorte la vocation obscure et misérable de guide dans la montagne? Mais que dis-je là? Cette belle enfant n'était-elle pas, dans le jeu libre des volontés humaines dont Dieu dispose sans leur faire violence, l'instrument même de ses desseins sur moi?

Sans cette bizarre et inconcevable idée, éclose dans un moment d'admiration naïve et de réflexion peu ordinaire à l'âge de cette enfant, la mère eût-elle gardé le souvenir du petit paysan de Royat?

Nous aperçûmes enfin les trois voyageurs qui agitaient des mouchoirs blancs sur le sommet du Puy. Tout le temps se passa ensuite à les suivre du regard, lorsqu'ils se déterminèrent à descendre.

Bientôt ils apparurent sur le premier col, d'où le Puy de Dôme détache son cône immense. De ce point la descente est moins rapide. Nous nous dirigeâmes vers eux; et, quand ils furent venus à nous, j'eus à écouter les paroles d'admiration du

jeune Anglais sur nos volcans éteints, qui étaient un spectacle tout nouveau pour lui.

Après le départ de madame de Lazerat, je m'empressai d'ouvrir le papier. Il renfermait une pièce d'or. Ce fut la première que toucha ma main.

VI

JE FAIS LA LEÇON A UN SAVANT ET LE SAVANT ME DONNE DES LEÇONS.

Mon lecteur me pardonnera d'avoir donné quelque importance à ces détails sur cette époque de ma vie. C'est qu'ils ont décidé de mon avenir. Sans l'entretien que j'eus avec la grande dame de Clermont, à propos de minéraux et de cerises, à l'heure où sur de misérables morceaux de papier et le plus souvent au crayon, et à une place que je n'ose nommer, je dépose les souvenirs d'une vie sacerdotale troublée si douloureusement, je serais très-probablement un honnête père de famille, vivant paisible dans une petite maisonnette de Royat. Mal m'en prit donc de paraître un petit savant, aux yeux de la dame, et d'exciter vivement son intérêt.

Le surlendemain, dès le soleil levé, le jeune Anglais parut à la porte de notre cabane. Mon père se présenta.

— Oh! non, dit-il, ce n'est pas vous que je veux, père Berthomieux, c'est le petit Léonard. Mais il paraît que vous avez là un enfant prodige. Madame de Lazerat en est dans l'admiration. Elle en parle à tout Clermont. Bientôt on viendra visiter le Puy-de-Dôme pour voir Léonard Berthomieux le jeune naturaliste.

Mon garçon, si les dames françaises s'en mêlent, vous ferez joliment votre chemin. Oh! elles vous enlèveront à votre cabane, n'ayez pas peur. Il y aurait assez de madame de Lazerat. Dieu doit vouloir ce que femme française veut.

Mon père comprit très-bien sir Charles L..., car c'est le nom du jeune visiteur des puys dans l'été de 1824, et il est à l'heure présente l'un des géologues les plus distingués de l'Angleterre. Je le compris moins pour le moment. Ma pensée se reporta sur la pièce d'or que m'avait laissée la grande dame, et tout ce que disait sir Charles L... me parut se rapporter au succès de la nouvelle entreprise de mon père.

— Il faut prendre des provisions pour toute la journée, mon jeune homme, me dit-il; je ne viens pas ici pour faire comme les braves messieurs de

Clermont, monter sur le Puy-de-Dôme, regarder la Limagne, compter les villes que l'on a sous les pieds dans la plaine et les dômes qui s'alignent au regard à droite et à gauche ; je viens pour étudier. Donc, nous en avons pour aujourd'hui jusqu'au coucher du soleil, où la voiture de M. le maire de Clermont viendra me prendre.

Vraiment, continua-t-il en s'adressant à mon père, cette famille des Lazerat est excellente. Elle m'a comblé de politesses. Le caractère français est bien aimable; mais je n'avais trouvé nulle part autant de bonne cordialité.

— Oh! reprit mon père, M. le maire de Clermont est un homme qui a la vénération de tout le pays, et madame de Lazerat est adorée. C'est la providence des pauvres de Clermont.

— Je vous réponds qu'elle fera tout pour votre fils.

Sir Charles commanda les provisions : une petite bouteille d'eau-de-vie, de l'eau dans une bouteille de grès, du pain, du fromage. Tout ceci fut mis dans le havre-sac de mon père dont je chargeai mon épaule, et nous partîmes.

Quand nous fûmes en chemin, à quelques centaines de pas de la cabane, sir Charles me dit :

— Mon enfant, il faut quitter cet état misérable. Il paraît que vous avez de l'intelligence, une pé-

nétration d'esprit, une netteté d'idées supérieures à votre âge. Les vrais talents ne surgissent pas partout. Il faut les cultiver où ils se trouvent.

Je ne puis vous dire qu'une chose ce matin, c'est que vous avez, dès maintenant, une puissante protectrice dans milady Lazerat.

— Je remercie bien cette excellente madame.

Ce fut là toute ma réponse. J'étais, je l'avoue, un peu ébahi de ces brillantes promesses, sans trop comprendre à quoi elles pouvaient aboutir un jour.

J'ai gardé un bien doux souvenir de ces journées passées avec le jeune savant. Il voulut tout voir, se rendre raison de tout. Il prenait un plaisir infini à me faire part de ses découvertes. Il avait déjà constaté que les dômes s'élevaient sur une ligne parallèle dans la direction du nord au midi, au point culminant du plateau granitique, et correspondaient par conséquent à la grande faille souterraine qui avait marqué le soulèvement. Je me souviens très-bien d'avoir recueilli de sa bouche cette importante remarque qu'il oublia sans doute de mettre dans ses notes de voyage, car je ne l'ai pas trouvée mentionnée dans ses nombreux ouvrages de géologie.

Nous visitâmes de la sorte avec une attention

minutieuse le Puy-Chopine, qui offre cette bizarrerie singulière qu'on pourrait le diviser perpendiculairement en deux massifs de roches entièrement différentes, la domite occupant seulement un côté du cône; c'est le seul de nos dômes qui, en raison de sa grande déclivité, soit dépouillé en partie de sa couche d'humus et montre çà et là sa charpente rocheuse; le Sarcoui et le Grand-Chierzon, qui sont des coupoles de domite; le Puy-de-Pariou, le plus curieux de tous nos volcans éteints, parce que son cratère n'a pas souffert la plus petite dégradation, qu'il est intact comme au jour où il entra dans son repos, et que son cône, revêtu d'une belle verdure, peut être appelé un véritable bijou de volcan, que l'on dirait conservé par la nature comme un spécimen de ces révolutions du globe.

Il m'apprit que ce gracieux volcan avait une somma, c'est-à-dire un volcan antérieur beaucoup plus vaste, au côté duquel il s'était élevé lui-même postérieurement à une éruption monstrueuse qui avait entraîné toute la partie orientale de la somma et produit une coulée de lave d'une immense épaisseur, qu'on exploite aujourd'hui comme une carrière. Nous retrouvâmes tout cet orifice par lequel s'était effondrée la somma sous la pression de la masse lavique.

Nous eûmes même à remarquer, sur le sommet du Puy-de-Dôme, une espèce de somma, puisque, au-dessous du cône le plus élevé, se voit une dépression peu profonde ayant dû former cratère et entourée de cinq à six petits cônes, restes de l'orifice de la somma primitive.

Ce fut sur le Puy-de-Dôme que, dominant toute la chaîne et se rendant compte de l'ensemble des phénomènes de cette curieuse contrée, je le vis hésiter sur une question intéressante, la nature et la destination de tous nos dômes.

— Si, d'après vous, lui dis-je, tout cône volcanique est une cheminée destinée à l'éruption des gaz, des laves ou des cendres, tous nos dômes ne sont pas des volcans. Remarquez le Sarcoui, il forme une coupole parfaite, il n'a autour de sa masse aucun débris d'éruption volcanique. C'est une demi-sphère de domite, et pas autre chose. Je comprends très-bien que la domite en fusion se soit extravasée en ce point et ait formé cette taupinière gigantesque, ce champignon de domite; c'est un fait accessoire aux éruptions volcaniques, mais qui ne peut en faire partie. Nous avons donc des dômes vrais volcans à éruptions, et des dômes sans éruptions qui ne sont pas des volcans.

Je ne rendis pas probablement alors ma pensée

avec la précision que je puis lui donner à cette heure; mais quand sir Charles L... m'eut bien écouté, sortant de son flegme britannique, il me serra fortement la main.

— Vous avez le diable au corps, me dit-il. Mais la voilà la solution! Euréka! mon enfant. C'est trouvé cette fois. Oh! comme, à l'œil nu, ils se distinguent maintenant! C'est le Sarcoui qui vous a fait tout comprendre, mon petit sorcier. Y aurait-il même, à peu de distance de la base, des bouches, ces bouches isolées seraient les volcans, et les dômes resteraient, comme dans toutes les roches trappéennes, des champignons de domite, de basalte, selon leur nature. Ce mot de champignon est vulgaire, mais il doit rester dans la science; il rend très-bien les extravasements des matières brûlantes se solidifiant au dehors de l'écorce terrestre.

Ce fut mon dernier voyage, comme jeune guide, à ces montagnes que je n'ai pu parcourir depuis, regarder même, en suivant l'une des deux grandes routes qui passent au milieu d'elles, sans un pénible serrement de cœur.

VII

MON JOUR FATIDIQUE

Les anciens croyaient à la destinée, au *Fatum*. Nous croyons à la Providence, à une direction d'une sagesse infinie qui fait concourir toutes les causes partielles au résultat d'une grande action collective que nous appelons la vie de l'humanité. La pensée humaine a fait sur cela un pas immense; et je ne crois pas que, sans la forte trituration qu'elle a subie pendant les dix-huit siècles de son éducation par l'Évangile, elle fût parvenue jamais à se soustraire à l'idée qui tue tout avenir, autre que celui de l'existence routinière, et qui immobilise encore à l'heure présente toutes les civilisations orientales. S'obstinant à repousser le christianisme, celles-ci se plongent dans l'idée du

Fatum; elles s'y complaisent; elles s'y endorment. Dans notre occident, l'idée que les hommes font leur destinée au milieu des causes libres auxquelles ils se mêlent n'a pas achevé de pénétrer les masses, quoique ce soit une doctrine découlant logiquement de la théorie chrétienne; et, au fond de nos provinces, surtout dans nos montagnes demeurées, jusqu'au temps de ma jeunesse, à l'ombre des vieilles idées et dans le sommeil prolongé de ce moyen âge qui a eu la triste gloire de paganiser le catholicisme, il n'y a pas de théorie qui soit plus dominante encore que celle de la fatalité. Tous mes compatriotes du plateau croient au sort. Là où il faudrait aimer et comprendre, en acceptant la part de douleur qui incombe à toute individualité pour composer la résultante de bien-être qui revient à tous, nous courbons stupidement la tête sous le coup de massue du Dieu aveugle appelé le sort, nous tendons les mains pour qu'il nous garrotte, nous acceptons, comme les forçats de l'humanité, le boulet qu'il rive à nos pieds.

Telles sont nos influences de première éducation, qu'émancipés plus tard par une raison plus développée, qu'éclairés par le livre, ce flambeau divin qui va devant tout homme pouvant reconnaître des syllabes et appelé à vivre dans un milieu intelligent, la vieille religion du *Fatum* nous

reprend par tout notre être et vient nous rendre païens de nouveau, comme ces voleurs qui se signent dans une église d'Italie ou d'Espagne, en emportant des vases d'or et d'argent qu'ils vont fondre en lingots.

Je fais ces réflexions aujourd'hui, dans la plénitude de mon âge mûr, quand je n'ai plus pour me tromper ni le mirage où s'égare si longtemps la jeunesse prolongée du prêtre, ni ces routines d'idées qui nous emportent si longuement dans la vie. Aujourd'hui encore, je me surprends à écrire en titre de cette page de mon histoire le mot barbare *Fatum*, comme si j'eusse été le prédestiné à toutes les tortures et à toutes les misères de la vie sacerdotale, dans la plèbe de l'Église, telles que les amène la discipline écrasante du dix-neuvième siècle.

Il arriva un jour dans ma vie, jusque-là inscien te et enfantine, où quelque chose de grave pesa pour la première fois sur mon âme, où l'instinct intime qui nous murmure ses avertissements me di : Voilà un chemin nouveau où tes pieds se poseron t; prends garde! Ce jour-là, j'ai honte de le dire, mais je le dis, comme si j'étais un païen de l'an mil avant le Christ, ou quelque pauvre attaché à la glèbe du dixième siècle, mon sort fut décidé.

C'était un bien beau dimanche, celui qui vint à

suivre mes excursions avec le jeune sir Charles L..., devenu plus tard un savant illustre; j'étais descendu triomphant de notre cabane du Puy-de-Dôme, et je venais joyeusement montrer à ma Netta chérie, non-seulement une pièce d'or, celle de la bonne madame de Lazerat, mais trois pièces d'or, sir Charles L... m'en ayant donné deux au moment de nous dire adieu le dernier jour.

J'avais suivi, avec tous les enivrements d'un cœur très-sensible aux beautés de la nature, le splendide vallon de Royat; le soleil levant me dorait ce merveilleux coin de terre qui avait été jusque-là mon paradis. Des vapeurs molles s'étendaient, comme une mer immense, sur l'ancien lac d'eau douce devenu la Limagne; les prés, les arbres, les rochers même de la partie abrupte de la vallée en face de moi, tout était dans la plénitude de cette végétation qui suit l'épanouissement tendre de mai et prépare l'époque féconde de la germination estivale. Les noix se montraient aux sommités des branches des noyers; les énormes cupules des châtaigniers étalaient leurs bouquets arrondis au-dessus du feuillage, si doux au regard, de ces arbres qui se plaisent tant sur les détritus volcaniques et y atteignent une si grande hauteur; le torrent de Royat avait toujours sa grosse voix et semblait, par cette matinée où l'air était si pur,

redoubler ses fracas et ses murmures confondus avec le gazouillement d'un petit filet d'eau qui suivait le bord de mon chemin. J'étais fier, heureux, plein de ces espérances vagues qui gonflent le cœur des enfants passant à l'adolescence.

Surtout, je pensais à ma mère que je n'avais pas embrassée depuis huit jours et dont l'amour grandissait dans mon cœur, comme une adoration qui monte plus ardente vers Dieu.

Quand j'arrivai à notre maison de Royat, elle m'attendait avec un visage plein d'anxiété.

— Oh! mon fils, me dit-elle en m'embrassant, que tu as bien fait de venir de bonne heure! Il ne m'est pas possible de vivre loin de toi. Ces huit jours de séparation durent huit ans. Vois-tu, c'est cruel pour une mère de ne pas avoir tous les jours son cher enfant sous le regard.

Elle se fit effort pour paraître partager ma joie des trois pièces d'or que j'avais reçues.

— Ton père et toi vous avez trouvé deux personnes généreuses : le reste vous payera à peine votre pain.

Cependant les cloches de la vieille église de Royat vinrent à sonner à toutes volées la messe de la paroisse. Des groupes nombreux descendaient de toutes parts des villages voisins. Les vigoureux garçons se précipitaient vers le clocher; c'était à

qui ébranlerait plus puissamment ces *organes aériens* dont les villes sont si fatiguées et qui plaisent tant à nos campagnards. Ma mère, ma chère petite sœur et moi nous nous rendîmes à l'église. J'allai, à la sacristie, revêtir mes brillants habits d'enfant de chœur.

— O mère, disait tout bas ma sœur, que Lioune est beau avec sa robe blanche et sa grande ceinture!

— Oui, ma fille.

— Et comme il chante bien!

L'office fut en effet chanté avec ces grosses voix vibrantes des hommes de la montagne que dominait mon soprano. Tout était silence dans l'église; et le peuple, qui ne comprend rien d'une religion s'exprimant en une langue morte, se dédommageait de son ennui d'une longue messe en écoutant, bouche béante, le chant rustique dont nous remplissions l'église.

J'étais à peine revenu à la maison que la servante de M. le curé se présenta chez ma mère et lui dit, d'un air mystérieux, que nous étions demandés au presbytère.

— Viens, mon fils, dit ma mère.

Et nous suivîmes cette femme.

Quelle ne fut pas ma surprise, en traversant la place, de voir, arrêté devant le portail de M. le

curé, le même équipage qui avait amené au Puy-de-Dôme madame de Lazerat! Je reçus un coup au cœur, et une voix me dit : Quelque chose se prépare pour toi.

Je n'oublierai de ma vie ce qui se passa alors.

Le visage du vieux curé de Royat, digne homme qui m'avait baptisé et qui était tout fier de la belle voix de son enfant de chœur, s'épanouissait de ce sentiment de vanité satisfaite qu'éprouvent les petites gens quand ils sont honorés par une visite de personnes du grand monde. C'était la première fois qu'une aussi grande dame que la femme de M. le maire de Clermont entrait dans son presbytère. Elle occupait naturellement le grand fauteuil du curé. Félicie était auprès d'elle, rayonnante de joie, comme on l'est, à cet âge, quand on croit avoir gagné la sainte cause des pauvres et des petits.

M. le curé prit la parole.

— Venez, Jeannette, dit-il à ma mère d'une voix paternelle; voilà madame la baronne qui vous veut du bien et à votre enfant.

Maman Netta s'approcha de la dame et lui fit une révérence, selon l'usage du pays. Ma sœur, à qui la leçon avait été faite en traversant la place, devint coquelicot en faisant de son côté sa petite révérence. J'étais si impressionné que je demeurai comme immobile. Seulement je sentis que mon

regard, par une attraction invincible, se porta vers la jeune enfant. Je le ramenai aussitôt sur la mère pour lui dire, au moins d'une manière muette, ma vive reconnaissance. Cette femme, c'était le sphinx me saisissant de sa main puissante et me posant le problème de mon avenir. Son regard cependant était d'une immense douceur; il dévoilait toute une âme passionnée pour le bien, aimant à relever les petits. Le curé, naturellement, après cette espèce de présentation, avait gardé respectueusement le silence. C'était à la grande dame à parler.

— Madame, dit-elle à ma mère, j'ai fait connaissance avec votre fils il y a peu de jours. Je l'ai fait causer. J'ai été enchantée de son intelligence et de sa raison. Je crois que cet enfant a de l'avenir. Il ne faut pas que de tels sujets se perdent dans l'obscurité d'un village. On doit le faire étudier. Il y a dans cet enfant un petit Pascal.

Qu'était-ce que Pascal? Si on se le rappelait à Clermont, on ne le savait pas à Royat. Je ne fus donc pas trop fier de la comparaison, puisque j'étais dans l'impossibilité de la comprendre; mais les yeux du pasteur qui s'agrandissaient, ébahis, me firent penser qu'on me mettait en parallèle avec quelque chose de grand.

— Un Pascal, madame! reprit le curé, cela se

pourrait; j'ai remarqué dans cet enfant la rectitude d'un esprit géométrique.

On parlait hébreu devant moi. Qu'était-ce qu'un esprit géométrique? Les quelques mots de la langue géologique que j'avais, tant bien que mal, retenus ne m'expliquaient pas celui-là.

Ma mère avait écouté madame de Lazerat comme le prisonnier écoute celui qui vient briser ses fers. Elle n'avait vu qu'avec une extrême répugnance l'entreprise du restaurant au Puy-de-Dôme, qui, selon elle, devait à peine nous rapporter le pain. Un horizon nouveau s'ouvrait devant elle.

— Je vous remercie bien pour mon enfant, reprit ma mère dont la voix trahissait la joie secrète. Mais nous sommes pauvres.

C'était là en effet le grand obstacle. Que de mères, au sein du peuple, rêvent pour leurs fils cette émancipation splendide que donne la culture des lettres! Mais on est pauvre.

— Je le sais, dit madame de Lazerat plus doucement encore et avec le sourire d'un esprit positif qui a tout prévu. Mais les obstacles peuvent être levés. Ce n'est pas certainement à Royat que votre cher enfant saurait faire des études. Mais on peut vous établir convenablement à Clermont, votre mari et vous. J'ai pris, comme vous le pensez bien, mes informations avant de vous parler. Je ne fais

pas de telles choses à la légère, et le succès ne répond pas toujours aux meilleures intentions; mais ce n'est pas un motif pour ne pas faire le bien.

— Vous avez raison, madame, dit vivement ma mère, qui avait peur déjà qu'un obstacle imprévu ne vînt arrêter les bons désirs de cette nouvelle protectrice.

— M. le curé vous aime et répond de votre honnêteté et de celle de votre mari. J'ai su que c'était un ancien militaire; il a de la tenue; il ne s'exprime pas mal. Je suis sûre pour lui d'un petit emploi à la cathédrale. Une place de bedeau est vacante : je l'ai demandée à Monseigneur, et elle m'a été accordée.

J'ai donc accouru en toute hâte vous donner cette bonne nouvelle. Il faut que votre mari vienne prendre possession au plus tôt : ces places-là sont très-recherchées. Ce n'est pas grassement rétribué, mais il y a de quoi vivre. Votre enfant suivra, comme externe, les cours du collége. Mon mari, qui est maire de Clermont, m'a promis de le mettre au rang de ceux qui seront exempts des droits de classe et des droits universitaires. Je n'aime point à faire les choses à demi. Vous voyez que j'ai à peu près tout prévu. Vous donnerez un état honnête à votre fille. Dieu aidant, tout marchera.

— Oh! madame, que vous êtes bonne!

Je me croyais dans un rêve.

— Et vous, le petit savant, qui m'avez démontré pourquoi Clermont a les meilleures cerises de la France, vous ne dites rien?

Le courage me revint un peu.

— Je dis comme maman, madame, que vous êtes bonne!

Ma réponse si simple, mais bien sentie, parut lui plaire beaucoup.

— Oui, tout est vrai, spontané dans cet enfant. Il est trop jeune encore pour se choisir déjà une vocation. S'il était appelé au sacerdoce, j'en serais heureuse; sinon, il aura devant lui les carrières libérales. C'est l'affaire de Dieu et du temps.

L'entretien se termina par les paroles les plus affables de notre puissante protectrice.

— Madame la baronne, dit le curé, il faut bien que ce soit à votre demande, et dans l'intérêt d'une famille d'honnêtes gens auxquels je m'intéresse, pour que je vous cède notre Lioune qui fait l'admiration de toute la paroisse.

— Vivez longtemps, monsieur le curé, et il sera un jour votre vicaire.

— Quel bonheur pour sa mère! dit alors ma pauvre maman dont les yeux se remplissaient de larmes.

Madame de Lazerat partit en nous disant :

— Venez me voir, chez moi, dès que vous serez installés à Clermont.

Ma mère le lui promit et la remercia mille fois en l'accompagnant à sa voiture. Penchée sur le devant de la calèche, Félicie me fit l'adieu d'un regard bien limpide et d'un sourire bien doux. Le brillant équipage partit par la route nouvellement tracée de Royat à Clermont. Le sort était jeté.

Mais il y avait un obstacle que madame de Lazerat n'avait pas prévu.

VIII

LE DERNIER MOT DU *Fatum*

— Comment, pauvre femme, vous voulez que je quitte une position assurée pour une autre qui pourra m'être ôtée du jour au lendemain? Mais vous n'y pensez pas! Maintenant, je suis mon maître; je ne dépends de personne, sinon des voyageurs qui ont besoin de moi. Là-bas à Clermont, je serai le domestique de tous. Un bedeau! un chasse-chien! allons donc!

— Il ne faut pas avoir d'orgueil, Berthomieux.

— Sans doute, Jeannette, il ne faut pas avoir d'orgueil; mais il faut savoir prévoir l'avenir. J'ai fait une entreprise qui ne peut que se consolider. Les voyageurs se diront les uns aux autres : Allez au Puy-de-Dôme! vous trouverez là le brave Ber-

thomieux. Mon affaire sera donc sûre. Je n'aurai pas à craindre l'un, à flatter l'autre; à supporter celui-ci, à me garer de celui-là. Malheur à qui a tant de maîtres! J'ai passé par le régiment : je sais les choses mieux que vous, ma pauvre femme. Nous ferions là une sottise.

— Oh! avec de la conduite...

— Bien, avec de la conduite. Voyons, vous pensez bien que je serai honnête homme partout; je n'irai pas rogner la cire, ni faire sauter les troncs. Mais enfin nul homme, avec ce traître de vin de Limagne, ne peut répondre de soi, je puis me rendre à la cathédrale, le soir à vêpres, dans la saison chaude où l'on est allé se rafraîchir avec les chantres, je puis arriver un peu... enfin, vous comprenez! Ah! il n'en faudra pas davantage. A la porte, cet ivrogne de Berthomieux! Ce sera vacarme pour un pauvre verre de vin qui m'aura rendu la langue un peu épaisse! Heureux si, bel et bien, on ne vient pas me dire d'un ton cafard : Mon cher monsieur Berthomieux, vous ne pouvez me convenir.

Vous, ma chère femme, vous n'aurez plus votre église de Royat à montrer, et mère Soret y avait encore fait une assez bonne bourse. Nous serons sans état, sans ressource. Oh! non, femme non, je ne ferai pas cette faute!

— Vous mettez les choses à l'extrême, mon pauvre Berthomieux, reprit ma mère, qui ne s'emportait jamais et savait prendre mon père. On ne ferait rien avec ce calcul. Vous pouvez aussi très-bien échouer avec votre entreprise au Puy-de-Dôme. Et nul alors ne sera pour vous. Si, par malheur, vous veniez à ne plus rester à la cathédrale, croyez-vous que madame de Lazerat nous abandonnerait?

— Peut-être que non. On la dit très-serviable; et elle nous le prouve bien. Mais pourquoi courir après toutes ces incertitudes, m'exposer aux rebuts, me faire le dernier de tous parmi les rats d'église, pendant qu'à ma montagne, je suis libre et fier? Mon fils est là roi avec son père. Nous respirons l'air toujours pur; nous sommes d'un bon appétit. On dort bien, le soir, quand le corps a été fatigué par la marche. On est chez soi, et je ne demande à Dieu, pour mon fils, que cette bonne liberté d'être son maître, n'importe en quoi, pourvu qu'on n'ait pas à dépendre des autres.

— Ah! si vous l'aimiez, cet enfant, vous ne parleriez pas ainsi!

— Que voulez-vous dire, Jeanne? Je l'aime probablement autant que vous. Mais je n'ai pas vos espérances extravagantes de mère. Je le reconnais, c'est vrai. Je veux pour lui le bonheur

commun, le bonheur paisible. Je repousse pour lui, comme je le fais pour moi, l'esclavage des petits au milieu des grands.

— Oh! s'il avait fait ses études, il se tirerait bien d'affaire!

— Pas toujours, femme, pas toujours. S'il avait de la fortune, je vous comprendrais; mais faire des classes et n'avoir pas de quoi se mettre un habit de monsieur sur le dos, c'est triste chose!

— On nous aidera.

— Oui, on nous fera la charité! Mais, c'est bien lourd, alors, ce qu'on porte, quand il a fallu le mendier. Le pauvre enfant, j'aime mieux le savoir libre que traînant là-bas une vie humiliée.

— Mais s'il pouvait être prêtre, il aurait une existence.

— Écoutez, Jeanne. Je sais que c'est votre idée fixe, faire de Lioune un prêtre. S'il le voulait un jour, je ne m'y opposerais pas. Je n'ai rien contre les prêtres. Quand ils sont honnêtes gens, je les respecte comme les autres hommes. Vous voilà bien ma pensée. Mais je ne suis pas venu à mon âge, je n'ai pas couru le monde, sans savoir beaucoup de choses. Et celle de toutes qui est la plus terrible, c'est que pousser son enfant à être prêtre ce n'est pas travailler à le rendre heureux.

— Leur vie est si honorée, si paisible!

— Extérieurement, je ne dis pas non, ma chère Jeanne. Mais, mon Dieu! combien est triste leur intérieur! Combien en ai-je vu souffrir visiblement de la solitude de leur presbytère! Seuls, toujours seuls! avec une femme de service, leur chien et leur chat, sans avoir à prendre part aux joies sérieuses de la famille. Pauvres condamnés qui sont au milieu du monde, et à qui il est dit : vous ne vivrez pas comme les autres! Les autres auront leur femme, leurs enfants, vous ne serez ni époux ni pères! Jeanne, c'est là le bonheur que vous rêvez pour votre fils! Alors, vous ne connaissez pas le cœur des hommes. Ils ont du pain tout gagné, je le reconnais avec vous. Mais, que ce pain finit par être amer, quand il ne peut être mangé qu'au prix du seul grand sacrifice qui se fasse sur la terre, la privation d'une femme qu'on aime!

— On se fait à tout!

— C'est possible pour quelques hommes. Mais cela n'est pas vrai du plus grand nombre. Quel malheur pour moi si, un jour, je surprenais une douleur dans le cœur de mon fils, une larme à ses yeux, en sortant de son église et contemplant avec regret tout un monde vivant de cette vie de famille qui ne serait jamais pour lui! C'est cruel à penser, Jeanne! Et un père qui aime son fils...

— Il pourrait être du nombre des bons prêtres...

— Oh! le pauvre garçon, il a le cœur très-droit, et je ne pense pas que jamais il manque à l'honneur dans quoi que ce soit. Mais cela suffit-il? Et ne nous maudira-t-il pas un jour d'avoir écouté pour lui une ambition qui lui imposera la plus cruelle des souffrances?

— Je ne le crois pas, mon ami. Et nous-mêmes nous serions coupables de ne pas suivre les indications de la Providence qui semble venir au-devant de nous.

Ma mère insista tellement que mon père, de guerre lasse, lui dit enfin :

— Écoutez, Jeanne. Je me débattrais deux heures avec vous, que nous ne nous donnerions pas raison l'un à l'autre. Le meilleur, c'est d'en finir. Je ne veux pas que vous ayez à me reprocher d'avoir, par mon entêtement, empêché mon fils de profiter de cette bonne occasion. Faites! je suis prêt. J'endosserai la longue robe de bedeau, comme j'ai porté la casaque de soldat, cela m'est égal. Mais sachez bien, si cela tourne mal, que vous l'aurez voulu.

— Ne vous inquiétez pas, je prends tout sur moi.

Telle fut la dernière parole de cette discussion

d'intérieur, où mon père, selon l'usage, céda à sa femme. L'expérience est toujours vaincue par le sentiment. Cette fois, le *Fatum* venait de dire son dernier mot.

DEUXIÈME PARTIE

UN MONDE NOUVEAU

I

LE BEDEAU DE CATHÉDRALE

Huit jours après la visite à Royat de la grande dame que la Providence avait placée, d'une manière si brusque, sur mon chemin, à mon entrée dans la vie, nous nous trouvions installés à Clermont. Mon père avait pris un tout petit logement, à quelques pas de la cathédrale, dans une rue appelée, par un singulier hasard, rue de Pascal. Était-ce une raillerie du *Fatum*, ou un bon augure sur le petit guide qui avait fait de la science, et qu'on allait jeter dans les études classiques?

Oh! que je fus fier en me voyant installé dans la grande ville, dans ce Clermont dont on parle avec tant d'admiration d'une extrémité à l'autre de la montagne! Je n'aurais plus à y venir seulement

comme les pauvres pâtres qui en visitent les églises, qui en suivent les promenades; je devenais l'enfant de la cité qui a une histoire si splendide, qui a été pendant des siècles la capitale d'un royaume puissant dont les limites furent longtemps la Loire, la Méditerranée et l'Atlantique.

Clermont, c'est Naples avec son beau soleil et son Vésuve, transportés au pied de la chaîne granitique du plateau central. Au lieu de la baie de Naples, Clermont a son océan de verdure s'étendant en plaine d'une végétation luxuriante. La ville est bâtie autour d'un énorme mamelon complétement isolé à l'extrémité de la Limagne, et séparé par quatre kilomètres à peine des premières roches granitiques et des coulées de basalte et de lave. C'est magnifiquement orienté. De ce côté du plateau, les doux rayonnements du soleil à son lever arrêtés par la gigantesque muraille du soulèvement, des fleurs ainsi abritées et sûres de leur fécondation; de l'autre côté, d'immenses plaines refroidies par les neiges, abandonnées à tous les vents, patrie des bruyères, des chênes, des bouleaux et des hêtres, où souvent le châtaignier lui-même, qui ne dédaigne pas les hautes régions, refuse pourtant de végéter. A l'orient, la merveilleuse Limagne qui représente une île de la Méditerranée; à l'occident, les froides plages du

plateau qui vous transportent dans le nord de l'Écosse, dépouillé et glacial. Jamais transition plus brusque de climat ne s'est produite. On en a encore pour des mois entiers à vivre sous les neiges dans le haut pays, que les amandiers sont en fruit autour de Clermont, et que la vigne voit pousser ses premières feuilles.

Je descendais donc, en réalité, de plusieurs centaines de lieues vers un climat méridional, en quittant la gorge de Royat où s'entassent les neiges; elle n'est cependant qu'à cinq kilomètres de distance. Simple question d'altitude. Le Puy-de-Dôme est enveloppé de massifs d'une saxifrage qui ne naît sur aucun des autres dômes environnants moins élevés que lui. Il faut arriver aux régions alpestres des grandes montagnes pour la retrouver. Comme aussi ce même Puy-de-Dôme est d'une trop faible altitude pour convenir à une autre saxifrage qui couronne le pic du Midi et qui se retrouve dans le Groënland.

Que demain un cône de dix-huit cents mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer vienne à surgir dans la plaine de Montrouge, ses sommets se couvriront de neiges épaisses, et le bandeau de saxifrage qui entoure le Puy-de-Dôme, l'hiver, s'étalera bientôt sur cette nouvelle montagne. Comment la petite plante franchira-t-elle

les quatre cents kilomètres qui sépareront les deux cônes? Oh! n'en ayez nul souci. Ce sera l'affaire de quelques granivores de passage, venant du midi, au printemps, s'étendre sur le nord de la France. Ils auront, les petits affamés, rempli leur gésier des graines si fines de la saxifrage. Mais quelques graines se seront agglutinées soit au bec, soit aux pattes de l'oiseau. Il les laissera tomber, sans qu'il sache qu'il est le semeur de la nature, sur le piton où il se reposera. Dans quelques années, la plante nouvelle aura étalé ses petites feuilles en rosace et aura donné son péricarpe, que le bec de l'oiseau brisera pour en retirer les nombreuses graines. Mais il y a une condition rigoureuse pour la germination de la plante; il faut qu'elle trouve sa zone alpestre. Le même grain tombé dans les plaines de la Beauce, dans une terre bien ameublie et propre au froment, n'y germera pas. Ce sont des lois qui régissent tout ce monde végétal.

Mais si la plaine orientale du plateau granitique est d'une plus douce température, si elle a les plus beaux fruits, les plus riches vignobles, elle n'est pas aussi favorable au développement physique de l'homme. Les natures y sont plus molles, moins bien trempées. C'est l'aigle, fier et puissant dans ses rochers inaccessibles, et se traînant sous les gervis d'un jardin d'acclimatation où on l'élève

avec les gallinacés. Si j'eusse continué, seulement jusqu'à vingt ans à respirer l'air pur de ma sauvage vallée, j'aurais été un autre homme et d'organisme et d'énergie morale. L'homme de Fontanat et le petit citadin de Clermont qui se coudoient, chaque jour de foire, sur les places publiques, ne se ressemblent pas. L'un est un robuste sauvage dont les muscles ont une grande puissance, dont le cerveau s'est largement développé, dont le sang est riche, et qui transmet à ses fils cette richesse de sang. L'autre, l'enfant de la plaine, le civilisé, s'est étiolé dans les travaux sédentaires, a respiré un air plus pesant, a vu s'appauvrir son sang, et à la quatrième génération donnerait des homoncules, si la loi capricieuse de l'amour ne venait pas mêler ces races, et, par l'hybridité, régénérer le sang des hommes de la plaine.

J'allais donc, moi, enfant libre de la montagne, m'enfouir dans une rue étroite et sombre, pompeusement décorée du nom de Pascal. Notre logement, composé de trois chambres, était encore dans la partie la plus resserrée, et le ciel ne nous apparaissait que comme une zone azurée de trois mètres de largeur, *non tres amplius ulnas*.

Mon père s'installa dans ce bouge, avec le frémissement du lion du désert qu'on renferme dans une cage.

— Pauvre enfant, me disait-il, nous voilà enmurés! Oh! chère montagne! Mais ta mère l'a voulu.

Je ne disais rien. Par mes instincts virils, j'étais du parti de mon père. Mais l'âme jeune a d'immenses aspirations : elle se jette avec impétuosité dans l'inconnu. Ma mère caressait en moi cette passion de tout ce qui grandit. En somme, j'étais du côté de ma mère.

Ce fut, pour elle, une grande joie et un vrai triomphe que de regarder son Berthomieux, le dimanche, se promenant en maître dans la cathédrale, pour y faire la police. Je vois encore de là mon pauvre père dans tout l'éclat de sa nouvelle dignité. Il était vêtu d'une grande robe violette que la fabrique de la cathédrale lui avait fait faire toute neuve. Cette robe avait deux larges parements rouges qui lui tombaient du cou jusqu'aux pieds. Les manches étaient à revers rouge; et de plus deux autres larges manches à revers rouge étaient pendantes à ses épaules. Un grand rabat blanc complétait ce bizarre costume, dont ma mère était aussi fière que si c'eût été la robe rouge d'un président de cour. Un gros bâton noir était l'insigne que mon père portait à la main. Il prenait, du reste, son métier au sérieux; son air militaire, sa haute taille, imposaient; et il eût saisi à la

gorge et jeté à l'une des portes, le premier insolent qui eût troublé l'office divin.

Eh bien! telle est la variabilité des instincts de l'âme qu'après quelque temps, mon père finit par adorer sa vieille cathédrale comme il avait adoré son Puy-de-Dôme. La transformation s'était faite, chez lui, insensiblement, heure par heure. Et il n'avait pas compris comment elle s'était faite. Le dôme, c'était l'œuvre colossale de la nature; mais la cathédrale, c'était l'œuvre gigantesque de l'homme. La nature, dans un de ses jours de colère, avait vomi le cône immense; les mains humaines avaient mis un demi-siècle à bâtir, assises par assises, la merveilleuse cathédrale qu'elles n'ont pas pu achever. Le grandiose était des deux côtés. Quand mon père, en face du grand dôme, contemplait ce roi de plus de cent dômes s'étalant comme ses enfants à ses pieds, il s'impressionnait de la puissance de la nature. Mais quand il regardait ces voûtes jetées dans l'espace à une grande hauteur au-dessus du pavé de l'église, le génie humain balançait, dans son jugement, l'œuvre des forces infinies de la nature. Ces forces pouvaient faire mieux et plus grand. Les fourmis humaines n'ont fait, dans les siècles, que trois choses gigantesques : les Pyramides, le Colisée et les cathédrales; mais, après

avoir produit les cathédrales, leur puissance de création exubérante s'est arrêtée. L'homme a fait encore bien plus beau que les cathédrales, puisqu'il a créé le Parthénon; il pourra dans les siècles faire plus beau que le Parthénon et les cathédrales; mais il n'y aura jamais, dans l'humanité, d'époque où la main hardie jette plus haut à Dieu un édifice, comme un cri d'adoration unique, comme une flamme d'encensoir s'élevant en portant des parfums. Nul roi ne se fera faire une pyramide pour tombeau, parce que la religion égyptienne ne reviendra plus. Nul peuple ne fera construire un Colisée, parce que les combats de gladiateurs n'auront pas à recommencer. Nul évêque comme Hugues de la Tour ne trouvera un second maître Jean de Campis pour lui ériger une cathédrale comme celle de Clermont, parce que nul siècle n'aura l'effervescence juvénile du treizième et ses incroyables hardiesses architecturales. Nous pouvons reproduire, et cela se fait tous les jours, la cathédrale, c'est affaire d'argent et d'habileté d'imitation; nous copions la cathédrale, comme des artistes apprentis copient Rembrandt et Rubens. Mais ni le catholicisme ni aucune religion ne refera la cathédrale.

L'homme, dans les créations d'art, est trop fier pour s'abaisser jamais à l'œuvre vulgaire du

copiste. Cela s'abandonne au métier, mais n'entre pas dans les conceptions du génie. Il aime mieux se reposer quelque temps et ne rien faire, ou jouer à des esquisses de monuments comme ceux de l'art gracieux et fantaisiste au temps de la Renaissance, qu'on a appelé l'art français. Encore, dans ses caprices, n'a-t-il copié qu'avec répugnance.

Donc, mes belles cathédrales, vous ne reviendrez plus ! Vivez, oh ! vivez ! Recrépies, salement badigeonnées, tour à tour maculées par les grotesques retables, par les laids tableaux, par les verrières honteuses, par les grilles de fonte peintes et dorées, par tous les pastiches des formes gothiques appliquées à la diable aux orgues, aux stalles, aux trônes d'évêques, aux confessionnaux ; vivez avec toutes ces souillures, qui font ressortir votre beauté première, comme un noir haillon sur des épaules d'une blancheur de marbre ! Vous serez là des témoins vivants et accusateurs qui diront comment le pauvre catholicisme, après vous avoir produites dans un magnifique effort, est tombé à terre, épuisé, ne se sentant plus la force de marcher toujours dans le beau, et se jetant sur un monde assoupi et fait esclave, comme sur une proie facile, sans songer jamais plus à se donner les douloureux enfantements de l'art.

La grande beauté de la cathédrale de Clermont,

c'est qu'elle est d'un jet unique, et de l'époque la plus pure de l'architecture ogivale, de 1248 à 1300. L'architecte, Jean de Campis, sut être hardi et sobre. Quoique la nef ne soit pas achevée, puisque trois travées existent seulement, l'œil qui l'étudie en voit à l'instant la parfaite unité. Quarante-cinq piliers, d'une légèreté extrême, en supportent les voûtes, qui sont admirablement comprises. Ceux qui entourent le chœur sont les plus légers. Ce sont de simples colonnes, d'où se détachent presque entièrement les colonnettes qui vont correspondre aux arcs doubleaux et aux arcs ogives.

Deux splendides roses rayonnantes éclairent le transsept avec trois rangs de quatre-feuilles dans un encadrement carré. C'est du plus beau style et d'un effet merveilleux. On sait que les vitraux de Clermont, moins renommés que ceux de Bourges, sont pourtant très-remarquables. On voit des vitraux blancs au bas de chaque verrière du moyen âge. Quels sont les barbares qui ont enlevé ces magnifiques panneaux? Des huguenots au moins ou des révolutionnaires? Nullement; mais les bons chanoines du siècle dernier, trop amis de la lumière et impatientés de ne pouvoir lire leurs nones, à midi, sans s'éclairer d'un cierge. Notre siècle restaurateur a dû abattre ces verrières qui laissaient

passer le jour, et y substituer de nouveaux panneaux à fond jaune, qui tranchent crûment avec les vitraux supérieurs. Les chanoines prendront doubles lunettes ou se muniront de lanternes en allant à l'office. Qu'importe qu'on ne lise pas à l'église? Un peu de ténèbres ramenées là, dans ce monde ardent du moyen âge, qui cependant aspirait à la lumière avec tant d'ardeur, quelle joie pour une certaine école! C'est sous cette inspiration que les vitraux se replacent.

La cathédrale ainsi restaurée, plus sombre, fait une impression plus religieuse. Il est vrai que, jusqu'à l'humble ouvrière qui sait lire, jusqu'à M. le doyen du chapitre, tous pestent contre l'obscurité des verrières. Mais, croyez-le bien : on ne se rendra pas à leurs remontrances. Est-il nécessaire qu'on lise bien dans la cathédrale? C'est un énorme reliquaire restauré par l'État. L'Église est enchantée que l'État mette à cette fin des millions sur son budget. Jamais époque ne s'était montrée si généreuse pour elle, pas même celle des pieux Bourbons. Puis cela ramène le passé : c'est une heureuse halte dans ce mouvement qui entraîne tout à des destinées nouvelles.

Certes, l'État fait bien. C'est une de ses gloires : il comprend son siècle. Mais quand il restaure, c'est pour l'art et non pas pour vous. Il classe

vos cathédrales comme monuments historiques, au même titre que les cromleks, les thermes de Julien, le théâtre d'Arles, les arênes de Nîmes, l'arc de triomphe d'Orange. Il est un tuteur intelligent de ces mineurs oubliés, que les fabriques, autant que les révolutions, ont menés rudement et souvent abattus sans pitié. Le vice-roi d'Égypte classe aussi les monuments des dynasties égyptiennes, le Serapœum, les splendides hypogées de Sakkarah, le temple de Chefren aux pieds du grand sphinx et les éternelles pyramides. Certes, il n'entend pas ressusciter le culte d'Isis et d'Osiris, ni remettre en honneur le symbolisme du bœuf nourri dans un temple. La Grèce conserve aussi les murs cyclopéens de Tyrinthe, la porte des lions de Mycènes, le trésor des Atrides; elle restaurera le Parthénon. Mais, croyez-vous qu'elle songe à restaurer le culte de la chaste Minerve? L'État fait donc intelligemment de l'art, aux applaudissements de tous. Il est le conservateur des monuments, rien de plus. Une vierge noire toute hideuse, à peine ébauchée par un imagier du onzième siècle, lui est chère comme une œuvre de Germain Pilon ou de Coysevox.

J'avais fini, comme mon père, par m'éprendre tendrement de notre cathédrale. Chacune de ses pierres, comme nous l'apprend une vieille chro-

nique, était venue du Puy-de-Dôme lui-même. La carrière d'où elles furent tirées avait été ouverte dans une coulée de lave sortant du pied de ce dôme tant aimé de nous. L'œuvre de Jean de Campis prit alors pour nous un charme nouveau. C'était notre chère montagne transportée par la main de l'homme et ciselée par lui, s'étalant à l'admiration des siècles.

Que d'heures de ma jeunesse n'ai-je pas passées à me perdre dans le vaste monument!

Quelquefois, j'allais me placer dans le transsept, près de la porte du nord, en face de la curieuse horloge d'Issoire, transportée à Clermont en 1577, durant les guerres de religion. Ce travail du seizième siècle est populaire dans toute l'Auvergne. C'est un édicule en bois peint et doré, surmonté d'une statuette, le tout dans le style de la Renaissance. Le Temps, vieillard ailé, est assis au milieu, sa tête se courbe sous le timbre sonore; il a devant lui le cadran. Deux statues debout, Mars et Faune, sont à droite et à gauche : le peuple les appelle *les Jacquemarts*. Chacune est armée d'un long marteau dont elle frappe alternativement le timbre, quand doivent sonner les heures. Sur la base du petit monument se lisent en lettres d'or, dans des cartouches, les noms des trois divinités, MARS, FAVNVS, TEMPVS. Je n'ai pas oublié l'impression faite sur moi lorsque les statues,

mises en mouvement par des ressorts, donnaient leurs grands coups de marteau. L'enfance, comme le peuple qui reste toujours enfant, aime le bizarre. J'ai revu cela bien des fois depuis, à l'âge mûr. Je l'ai trouvé mesquin et de goût très-médiocre.

Il y avait aussi dans notre cathédrale un objet d'art, du même siècle, et que j'aimais à regarder avec passion. C'est le célèbre tableau de saint Crépin, patron des cordonniers. Il se compose de seize compartiments représentant autant de scènes de la vie de saint Crépin et de saint Crépinien. Seize légendes en deux lignes expliquent chacun de ces petits tableaux. Une légende principale porte ce qui suit : « Honorable Hôme Blaise Filhol Maistre cordonnier De ceste ville De clairmont et Dme Barthelemi sa Feme DE leurz propres Biens ont Fait Faire ce présent Tableau A Lhoneur De la Saincte Trinité et des Glorieus Martirz Saint crespin et Saint crespinian Fait le neufviesme iour Doctobre Lan de Grace Mille cinc cens nonante et Quatre Priez Dieu Pour Eux ».

Quelles délices pour mon esprit investigateur de déchiffrer les autres petites légendes : « — Comme saint Crépin et saint Crépinien étaient venus de Rome en France. — Comme ils sont menés liés et garrottés devant l'empereur *Maximiam*. — Comme on les jette dans la rivière avec meules de moulin

pendues au cou. — Comme ils sont remis dans la chaudière *plaine de graisse huile et poix bouillant.* — Comme ils arrivent à Soissons et de gentilshommes se font cordonniers. — Comme ils travaillent à leur métier de cordonnier. — Comme on les étend sur la roue. — Comme l'ange de Dieu leur révèle qu'ils auront la tête tranchée. — Comme leurs corps jetés aux bêtes sauvages, par divine Providence sont préservés. — Comme l'ange avertit deux vieilles personnes d'ensevelir les corps des saints. — Comme elles prennent les têtes des saints et les baisent. » Cette histoire en peinture m'est restée gravée profondément dans la mémoire.

Du reste, toute la religion, telle qu'elle se comprend maintenant, se montrait là à mes yeux dans sa nudité naïve. Des entassements de chaises au beau milieu des arcades de la nef; une chaire hideuse de bois peint, symbole de l'art oratoire dans le clergé; partout des troncs : tronc pour la réparation de la chapelle de la sainte Vierge, tronc pour l'entretien de la chapelle de saint Arthême, etc. Dans ces derniers temps est venu le tronc *des offrandes pour le Souverain Pontife*; anciens procédés, on le voit, pour battre monnaie. Plus un ignoble badigeon datant de 1816. Rien n'est grotesque comme un splendide monument bâti en

belle lave, recouvert d'une couche de chaux grise, et présentant un jointoiement blanc, tombant à faux sur les tambours des colonnettes, pendant que le véritable jointoiement, avec son excroissance en mortier, paraît au-dessous. C'est tout bonnement de la barbarie, la cathédrale aux mains d'un nouveau vandalisme.

Depuis ma jeunesse, j'ai vu plusieurs autres cathédrales; j'y ai retrouvé les mêmes contrastes de grandeur et de misère; je les ai jugées comme je le faisais à vingt ans : forte impression d'abord, par l'idée de l'exubérance de vie dont elles sont le produit vigoureux; puis, sentiment du beau involontairement froissé. Ces grandes cathédrales, aux voûtes si élevées, s'efflanquent dans leur effort pour se pousser en haut. C'est une végétation si l'on veut, mais végétation sans l'irradiation d'un bon et doux soleil, subissant l'étiolement comme la plante qui croît à l'ombre.

II

L'ALMA PARENS

C'est une bonne mère que notre vieille Université. Elle se trouve avoir compris, par instinct, une loi admirable de l'hygiène au sujet de l'adolescence : que l'enfant a plus besoin de croître en corps qu'en esprit; que le développement intellectuel viendra toujours; et qu'il suffit d'un simple exercice des facultés qui se fatiguent le moins, et la mémoire est de ce nombre, pour remplir l'âge difficile de dix à vingt ans, où se forme l'organisme humain.

Voilà pourquoi, sous le bon prétexte de nous enseigner le français, le latin, un peu de grec et ce qu'elle a appelé les humanités, elle a tout doucement divisé en neuf classes, qui durent neuf

années, ses cours classiques. Oh! qu'il est sage de ne les pas mettre trop tôt au dur labeur de la pensée, ces intelligences si tendres qui succomberaient à cette épreuve! Qu'il est bon de les promener lentement sur des matières faciles, sur les plus simples éléments qui ne demandent presque qu'une attention d'un instant! Pendant que l'organisme se fortifiera, les facultés intellectuelles croîtront aussi en puissance; et le jeune homme de vingt ans sera plus apte aux grandes spéculations de la philosophie, aux inspirations de l'éloquence, aux recherches absorbantes des sciences positives.

Merci donc à cette bonne mère, qu'elle ait bien voulu prolonger longtemps nos bégaiements d'enfance, pour que nous fussions plus forts quand viendrait l'heure des travaux virils! Pour ma part, je lui conserve ma vive reconnaissance. J'étais grand et robuste; mais, jeté tout à coup dans le régime de la vie casanière, je me fusse bientôt épuisé à des études trop abstraites; sous une activité trop forte imprimée à mon cerveau, je fusse devenu un avorton; avec sa méthode en apparence paresseuse, je suis devenu un homme.

Je n'apportais pas de vices de ma montagne; car je ne puis appeler vices une grande obstination dans ce que je croyais vrai, une volonté de

fer dans mes résolutions, quelquefois des emportements terribles, mais qu'un mot de raison ou de ma mère ou d'un maître calmait à l'instant. Ce caractère même, qui tournait à la bizarrerie, me sauva de beaucoup d'écueils. Je n'ai jamais subi d'influences. Aimant à juger par moi-même, cette disposition d'esprit me fit éviter presque toutes les fautes que l'entraînement et la faiblesse font commettre aux adolescents.

Mes études classiques furent une série de triomphes annuels. C'était une grande fête, les jours de distribution de prix, pour ma mère et pour l'excellente madame de Lazerat. J'aurais pu être appelé le grand tapissier de Notre-Dame, si mes couronnes eussent été des drapeaux enlevés à l'ennemi. Ce sont les seules joies bien vives que j'aie données à cette chère Netta, pendant son séjour à Clermont. Quant à madame de Lazerat, j'étais une de ses gloires; et tous les yeux se portaient sur elle, lorsque ces paroles étaient prononcées : « Prix d'excellence. Premier prix : M. Léonard Berthomieux, de Royat. » Il était de toute justice qu'elle me couronnât la première, et la chaleur de son baiser différait bien peu de la chaleur du baiser maternel.

Mais le grand triomphe était pour Félicie. J'étais son œuvre, sa création. Quelques jours avant ma

première entrée au collége comme externe, un trousseau complet, des livres classiques avaient été apportés à ma mère. J'étais, ce jour-là, à la cathédrale avec mon père. C'était une vieille gouvernante de madame de Lazerat, qui avait été chargée de remettre ce trousseau. Félicie était avec elle.

— La singulière enfant! me dit ma mère, quand nous fûmes rentrés à la maison. Il a fallu tout lui dire. Sa gouvernante a eu de la peine à l'arracher d'ici. Elle a voulu savoir comment, dans la famille, nous appelons Lioune, ce qu'il était, tout petit enfant, ce qu'il aime, son caractère. Mais elle me paraît bien bonne. Nous avons là une protectrice.

Félicie avait été très-caressante pour ma mère.

— Comptez sur moi, madame, pour vous et pour M. Lioune. J'ai demandé à ma mère de me charger de lui. C'est sur mes petites économies que je prendrai chaque année son trousseau et ses livres. Mais dites-lui de beaucoup travailler. Je veux qu'il soit bien savant.

Je me maudis de n'avoir pas été là pour recevoir moi-même de cette bouche cette parole qui m'électrisa : Je veux qu'il soit bien savant.

Chaque année, avant l'ouverture des classes, la généreuse enfant faisait la même visite à ma mère. C'était toujours des interrogations sans fin sur

moi, sur ma manière de travailler, sur les livres que je lisais de préférence, sur lès sciences auxquelles je me livrais le plus. Dans les dernières années de mes humanités, ce fut avec sa mère qu'elle vint acquitter ce qu'elle appelait une dette contractée au pied du Puy-de-Dôme. Les interrogations alors avaient quelque chose de plus timide : l'enfant avait été remplacée par l'adolescente.

Aux distributions de prix, comme j'avais de si nombreuses couronnes, ma mère ne manquait pas de me dire : Va te faire couronner aussi par mademoiselle de Lazerat. C'était bien juste : j'avais à payer cete dette de reconnaissance. Mais rien ne me troublait comme cette parole de ma mère. Il y avait une volupté indicible à sentir cette main poser délicatement sur ma tête la branche de chêne; mais je recevais cela si gauchement et avec une émotion involontaire si visible, que cette volupté se changeait pour moi en martyre. Un sentiment vague, étrange, que moi, qui analysais tout, je ne pouvais m'expliquer, me saisissait alors. Ce souffle d'adolescente, qui venait jusqu'à moi, était une effluve divine qui se communiquait à tout mon être et s'emparait de moi tout entier. Félicie alors, quand je m'avançais vers elle, se levait avec une suprême majesté. Aussi impassible que j'étais troublé, elle me regardait avec une

joie sereine, et semblait jouir doublement et de mes succès, dont elle était plus fière que moi-même, et de cette torture que m'imposait ma timidité devant elle.

Pour tout un monde, moi si peu embarrassé ailleurs, je n'eusse osé lui parler.

Je ne dirai rien de plus sur cette phase de ma vie où je traversai l'adolescence. Je fis de bonnes études classiques. J'étudiai les langues par leur côté analytique, ce qui allait à mon esprit. Seulement, j'étais rebelle à tout ce qui était poésie, éloquence, imagination; j'estimais médiocrement les poëtes; je faisais les vers latins avec une difficulté extrême; les exercices littéraires qui font parler Caton ou Annibal par la bouche d'un écolier de seize ans me paraissaient un travail stupide. Mais dès que je pus toucher un livre de géométrie, de physique ou d'histoire naturelle, je ne les quittai plus. On reconnut Achille, caché parmi des adolescentes, au regard qu'il jeta sur un bouclier. Je dévorai, plutôt que je n'étudiai, mes théorèmes de géométrie. J'ai dû à ce goût prononcé pour les conclusions rigoureuses du procédé géométrique, mon esprit douteur et difficile sur toute question où je ne voyais pas le vrai.

Hélas! ce don précieux, ce but suprême de toute éducation intellectuelle, qui m'eût fait grandir

dans le monde, où il est toujours apprécié, fut vraisemblablement, avec mon caractère ardent, incapable d'une dissimulation, la cause des amertumes de ma carrière sacerdotale. J'ai voulu apporter dans mes travaux théologiques, autant que dans ma vie privée, cette rigueur de logique sur laquelle se reposent la raison et la conscience. Pour réussir dans cette carrière, il me fallait assouplir au contraire cette ardeur à chercher le vrai, que n'aiment pas, dans l'Église, certains hommes conservateurs du passé jusque dans ses erreurs et dans ses souillures.

III

LE GRAND SÉMINAIRE

Mes humanités étaient finies. Devais-je continuer au collége mes études de philosophie? devais-je prendre une soutane et entrer au séminaire?

J'avais dix-neuf ans. Toutes mes facultés s'étaient absorbées dans mes travaux de collége. Rien n'avait été pur comme mon adolescence. Je n'avais à trouver en moi rien de ces habitudes et de ces instincts qui doivent éloigner pour jamais du sacerdoce.

D'un autre côté, nous étions pauvres. La maigre allocation faite au bedeau de la cathédrale par la fabrique donnait l'abri, le vêtement, le pain, mais rien de plus. Cela coûtait peu à gagner, il est vrai, à mon père. Mais ce n'était pas une ressource pour

me préparer un avenir. Il ne fallait pas songer aux carrières qui demandent des études coûteuses et qui se trouvent par là même le privilége des riches. Rien n'est rare comme les grandes aptitudes. On les compte dans le barreau, dans la médecine, dans toutes les carrières, qui sont fermées au génie lui-même, viendrait-il à se révéler dès l'âge de quinze ans, quand il porte la triste livrée de la pauvreté. Ceci explique que la médiocrité heureuse envahisse les carrières libérales. Rendons à notre époque cette justice. Plus que toute autre, elle a cherché à abaisser les barrières qui arrêtent le talent pauvre : mais son œuvre est encore incomplète. Il faut toujours de l'or, pour voir s'ouvrir devant soi la porte des sanctuaires de la science. Et comme les conducteurs du monde se trouvent être ces heureux initiés, les civilisations s'abaissent ou languissent, quand ce sont des natures vulgaires, sans génie et sans grandeur, qui exercent la tutèle sociale. Le monde est ainsi livré aux impuissants.

Je n'avais donc que deux partis à prendre, suivre les inspirations de ma chère mère, qui ne voyait rien de plus beau dans le monde qu'un prêtre, ou prendre un état manuel, moins que cela, me mettre au dos la petite malle des merciers et aller courir aventure.

En femme intelligente, madame de Lazerat se préoccupa de ma position. Elle vint en secret trouver ma mère et la sonder sur la vocation de ce jeune homme qui lui devait tout. Je m'étais déjà expliqué avec ma mère. J'avais l'esprit trop positif pour me bercer de chimères. Un état à se créer dans le monde, sans fortune, et avec quelques secours d'une bienfaitrice, m'avait paru une impossibilité radicale. Dans mes idées, sous l'influence de l'opinion générale du pays, où c'est une gloire pour toutes les familles pauvres « de faire un prêtre », c'est le mot consacré, je pouvais croire que je serais heureux dans cette carrière et que j'y ferais du bien. Ma mère dit donc à la mère de Félicie que j'étais décidé à entrer au séminaire.

Je dois rendre cette justice à madame de Lazerat, elle insista beaucoup, auprès de ma mère, sur cette idée, de me faire comprendre que le mauvais prêtre est le fléau de l'humanité, et qu'il faut prendre cet état avec la conviction qu'on se sent le courage d'en remplir les rudes engagements. Ma mère me reproduisit fidèlement le langage de cette dame et sa promesse de continuer à m'aider, pour peu que je sentisse de la répugnance pour le sacerdoce, à embrasser quelque autre carrière.

Je réfléchis autant qu'on peut réfléchir à cet âge, même avec un esprit aussi positif que le mien,

et je dis à ma mère que ma résolution était prise et que je serais prêtre.

Aujourd'hui que j'ai à parcourir si tristement, par la pensée, les douloureuses étapes de ma carrière sacerdotale, c'est une immense consolation pour moi de me rappeler que ces offres généreuses et délicates de ma bienfaitrice ne me séduisirent pas, et que, voyant les choses à peu près ce qu'elles sont, ce fut de cœur, avec le bon et noble sentiment du désir du bien, que je me décidai pour le séminaire. Ce n'était pas une vocation d'entraînement, je le reconnais; peu enthousiaste de ma nature, je n'arrivais pas, avec un sentiment passionné, dans la famille cléricale; mais j'avais la meilleure des vocations, celle qui laisse le moins de regrets, quand arrivent les déceptions de la vie sacerdotale, la vocation de la raison.

Ce serait tout un livre que j'écrirais et non pas un chapitre de mémoires, si j'avais à raconter dans de longs détails une vie de séminariste. Il en sortirait, sans aucun doute, de curieuses révélations et un enseignement terrible. Mais il me faudrait renoncer au plan que je me suis tracé et trop allonger ces pages où j'ai à dire mes tribulations et non pas mes joies.

Je dirai seulement ceci :

Le temps du séminaire est l'un de ceux dont le

souvenir est le plus doux à l'âme du prêtre, parce qu'il s'est trouvé pendant quatre ou cinq années dans une espèce d'oasis où il a pu livrer son âme à l'un des plus chauds instincts de notre nature, celui de la camaraderie. Là, ce cœur, auquel tout amour sera interdit pour toute une existence d'homme, s'ouvre largement, comme les corolles de la fleur, à cet autre amour qui s'appelle l'amitié. Comme on devra retrouver pendant le sacerdoce, auprès de soi, dans le même pays, cette génération de jeunes hommes avec lesquels on a vécu à l'âge le plus ardent de la vie, on s'attache à ces hommes; on les voit avec leurs vertus, leurs talents, les grâces de leur adolescence; on partage les mêmes travaux fatigants et monotones, on souffre des mêmes angoisses morales, devant l'imperfection des méthodes de cette science, la théologie, qui devrait être la première des sciences et qui en est encore au bégaiement grossier du quatorzième siècle; on partage les mêmes épreuves de cœur devant cette loi fatale du célibat, dont le séminariste innocent ne peut pas comprendre les tortures pour l'avenir, parce que tous les livres, tout l'enseignement qu'il reçoit lui disent que l'amour est une souillure de l'âme; on vit des mêmes espérances de bonheur dans la vie. Illusions sur l'avenir, joies de cœur entre frères épris chaudement les uns des

autres, vague insouciance de l'âme à l'apogée de l'adolescence, qui dispose à tout voir du côté de l'idéal, heures de la vie absorbées par une série ininterrompue d'exercices pieux, mécanisme singulier conduit par une règle minutieuse, dans lequel on entre comme dans un engrenage et qui vous aide puissamment à dévorer cette vie artificielle dont une raison calme a de la peine à saisir le but, puisque, élevé là pour la vie du monde, la seule chose qui ne vous soit pas enseignée, c'est la vie du monde, telle est l'esquisse rapide du temps passé au séminaire. La grande joie, c'est un noble instinct de l'humanité qui vous la donne; vous vous y aimez en frères avec ces hommes qui seront comme vous les pauvres, les souffreteux du corps sacerdotal, son prolétariat; la grande misère, c'est que, destinés à être les prêtres du siècle, on vous élève par les procédés de la vie claustrale, et qu'en entrant bientôt dans le monde, vous vous trouvez n'avoir reçu que l'éducation des moines.

Le séminaire de Clermont a une physionomie particulière que n'ont pas ceux de la plupart des diocèses de France où l'on recrute, comme on peut, des sujets pour le sacerdoce; il est complétement homogène : on y est tous Auvergnats. De là un grand esprit de corps, une forte camaraderie, qui naît des mêmes habitudes, des mêmes goûts, de la

même éducation. On est là avec toutes les qualités et tous les défauts de ce vieux peuple aborigène. On est fier, hardi, tenace, impétueux, dur à la souffrance, économe, attaché aux parents, adorant le village où l'on est né, la montagne où l'on a couru en gardant les grandes vaches. On est trivial, grossier, sordide, personnel, égoïste, cupide d'argent, la honteuse passion des peuples qui le gagnent par de petits moyens et à la sueur du front.

De cette pépinière sacerdotale sortent cependant de bonnes et grandes natures qui parviennent à dépouiller la peau grossière de l'Auvergnat pour se revêtir de l'homme nouveau civilisé et intelligent. J'ai vu là s'opérer lentement cette transformation des âmes. L'œuvre était pénible : l'or difficilement sortait de la gangue; mais arrivait un jour où le jouvenceau descendait glorieux de son Thabor.

Les bons sulpiciens, qui dirigent ce séminaire depuis la fondation primitive, ont pris la seule méthode qui convenait à des natures âpres comme les nôtres. Ils laissent aux jeunes séminaristes une grande liberté. La compression ne pourrait rien contre de tels esprits. Ils y ont gagné que les caractères se dessinent mieux, et qu'à la différence des maisons où l'on comprime, ils ont moins à souffrir de ce fléau du sacerdoce, l'hypocrisie, dont

la gangrène hideuse se prend au séminaire, avec l'idée basse de réussir par tous les moyens possibles.

Nous nous disions tout entre camarades.

Nous étions en promenade par l'une de ces chaudes matinées de juin où la nature, attentive à la grande tâche de la reproduction des êtres dans les deux séries organisées, se livrait à toute l'activité de son travail. Les premiers fruits avaient paru et chargeaient les arbres, aussi beaux aux regards que des fleurs. Les chants des oiseaux nous avaient suivi le long des vergers, depuis la sortie de Montferrand, où est le séminaire, jusqu'au sommet d'un plateau détaché du massif central et faisant promontoire sur le bassin de la Limagne. Ce plateau n'était rien moins que le lit funèbre où dort notre célèbre Gergovia, qui eut la gloire de résister à César. L'emplacement de la cité glorieuse de nos pères occupe quatre kilomètres en longueur sur une largeur qui varie d'un à deux kilomètres. Sa surface, que l'on avait défrichée il y avait environ vingt-cinq ans, présentait partout des décombres et de longs entassements de moellons, placés sur deux lignes toujours parallèles, indiquant des rues tirées au cordeau. Il m'eût été facile de faire le plan de cet *oppidum* superbe dont le grand capitaine romain fut obligé de lever le

siége. Le tracé de l'enceinte, en blocs grossiers, s'est conservé au sud et à l'ouest presque sans interruption. Tout le plateau est jonché de fragments de poterie et de tuiles à crochet. Chaque fois qu'on y a fouillé, on y a trouvé des médailles, la plupart gauloises, et quelques-unes de la colonie de Nîmes. On ignore complétement l'époque de la destruction de cette florissante cité. Malgré le silence des historiens, il faut la rapporter à l'invasion des Barbares du nord, quoique les débris que j'ai remarqués m'aient prouvé qu'il y eut encore une seconde Gergovia au moyen âge. Et je pense que les rues si bien alignées que montrent les ruines, appartiennent à cette cité obscure qui cessa peu à peu d'être habitée, quand Clermont, située plus bas dans la plaine et merveilleusement approvisionnée d'eau, devint la capitale d'un royaume.

Fier, comme je l'étais, de mon pays, on comprend que je savais tout ce qui a pu être dit, dans les historiens, sur notre *oppidum*, et que, depuis que j'avais grandi, j'en avais minutieusement étudié les ruines.

Ce jour-là, comme la règle des séminaires défend très-sévèrement d'aller deux à deux, nous formions un groupe d'environ douze ou quinze amis, tout à fait intimes, de vrais camarades. C'était la fine fleur de l'Auvergne, de braves gar-

çons, s'il en fut jamais. Mais c'était un vrai pandémonium de caractères, de natures, d'instincts divers. Sans nous ressembler beaucoup, nous nous aimions comme des frères : l'amitié peut bien naître, comme l'amour, des contrastes. On nous appelait les montagnards, parce que nous étions tous des enfants du plateau. A notre tour, dans notre argot, nous appelions les autres les peliaires (marchands de peaux).

J'avais apporté *les Commentaires de César*, qui me quittaient peu dans nos excursions vers Gergovia.

— Voyons, Savantas, c'était le sobriquet que me donnaient les camarades, traduis-nous un peu de ton César. Tu prétends que c'est ici Gergovia. Que dit sur cela ce fameux assassin de la liberté de notre pays? Nous ne comprenons un peu passablement que le latin de cuisine de notre misérable théologie. Répète-nous le récit du conquérant en français, ou en patois, fouchtri! si tu l'aimes mieux!

— *Hane! fouchtra! mousu le savanta, parla! parla!*

Et tous étaient partis par un long éclat de rire.

Dans ces promenades on se tutoyait, on parlait auvergnat. Quelquefois on jurait, mais par amusement, par joyeuseté, comme dit le bon saint

François de Sales. Nous avions un argot infernal, des allusions à déconcerter les argousins les plus retors. Un des vicaires généraux, personnage assez content de lui-même, qui avait l'ennuyeuse tâche de venir nous faire subir nos examens, avait pour surnom : *Trappo-quo*. Nous appelions Monseigneur, vénérable vieillard, tout bon, tout paternel : *le Soulei*. Nos supérieurs, c'étaient : *lau Zeux;* le professeur de théologie dogmatique : *l'Entourtilla;* notre auteur classique : *le labyrente*. Nous avions un tas de drôleries de ce genre; jusqu'au bréviaire que nous appelions : *le mouli*.

Quand le silence se fut fait dans mon auditoire mal discipliné, j'ouvris mon César, et, toujours dans cette gaieté folle, je leur traduisis le passage qui regarde Gergovia en patois de mon village. Je fus interrompu vingt fois par leurs remarques saugrenues et leurs propos bouffons. La scène était grotesque; et l'ombre de César, si elle fût venue en ce moment visiter les ruines fatales de la célèbre cité, eût tressailli en entendant le concert d'anathèmes de ces descendants des compagnons du fier Vercingétorix.

Rien ne se livre plus facilement au courant de l'association des idées que des séminaristes en promenade. On est si heureux d'être libre!

Nous étions assis sur le point extrême de l'*agger*

mentionné par César, où commence la déclivité de la montagne. César nous amena à Napoléon.

— C'était un grand homme, disait l'un.

— Oui, un tyran, disait l'autre.

— Un tyran? répliquait un troisième. C'est un mot, cela. Il faut le laisser aux vieux classiques.

— *Fouchtri!* disaient quelques-uns, il a joliment fait marcher l'idée française dans le monde.

On s'étendit longuement sur ce thème.

— J'aime les œuvres; je n'aime pas l'homme.

— Il faut aimer les grands hommes avec leurs travers.

— Le joli travers que d'être toujours en guerre avec le genre humain!

— Bah! c'était pour faire enrager les Anglais.

— Encore une bêtise! Les Anglais ne valent-ils pas les Français? Que vous êtes Auvergnats!

— Les Anglais ont pillé notre pays, exactement comme les légions de César.

— Tu nous ennuies, toi, avec ton César. Assez de César!

— Et après? Les Anglais d'aujourd'hui répondent-ils des Anglais du quatorzième siècle?

— Les générations sont solidaires.

— Une vieille blague! Probablement ce sont les juifs de Paris ou de l'Alsace qui ont crucifié Notre-Seigneur. Ayez donc du bon sens!

— C'est égal, Napoléon est une de nos grandes gloires.

— Oui, oui, c'est une de nos grandes gloires. Restons-en là. Parlons d'autre chose.

— Et nous, pauvres diables qui serons un jour curés de village, nous lui devons, de par son Concordat, d'être la gent corvéable du sacerdoce.

— Le Concordat a sauvé la religion en France.

— Encore une bonne histoire! Sauver la religion! La religion se sauve toute seule.

— Tu en parles à ton aise; mais il fallait régulariser la situation, et Napoléon le fit avec une merveilleuse habileté.

— Il y trouvait son compte.

— Sans doute. Mais les grands politiques voient avant toute chose leur grandeur. Ont-ils tort? Chacun travaille pour soi.

— Oui, mais dans quelle position l'amovibilité place-t-elle le pauvre curé de village!

— Que voulez-vous? Ce fut une imprévoyance, voilà tout. Le Concordat créa par canton un curé inamovible. On pensa qu'entouré de quelques vicaires il suffirait aux besoins spirituels de la circonscription cantonale. Ceux qui rédigèrent le diplôme se trompèrent. Napoléon n'est pour rien là-dedans. Il n'était pas théologien; il n'était pas prophète. Pouvait-il deviner que chaque village

voudrait son curé à demeure comme autrefois? D'ailleurs la mesure était provisoire. Et s'il eût régné, il y a longtemps que le gaillard, qui n'était pas manchot, sur la première plainte du clergé inférieur, eût porté remède au mal.

— Oui, c'est cela.

— Pourquoi les Bourbons ne l'ont-ils pas fait?

— Oh! toi, tiens ta langue! on ne parle pas politique ici.

— Je ne parle pas politique pour dire cela. Mais si je veux en parler, j'en parlerai.

— Oh! tu es assez têtu pour cela.

— Bon! De César nous en sommes venus à Napoléon, de Napoléon au Concordat, du Concordat à la politique. A bas la politique!

— Je vous dis que Napoléon et les Bourbons ont voulu que les évêques tinssent le clergé sous la férule.

— Quelle bêtise! Alors, pourquoi faisaient-ils des curés de canton inamovibles?

— Ah! toi, tu es cloué.

— Mais si, cloué, mon bon!

— Ils nous ont fait une position misérable.

— Moi, *fouchtra!* quelle qu'elle soit, je m'en contente : *Clitellas dum portem meas.*

— C'est bon à dire; mais il faut une robuste vocation pour accepter cette position de servage.

— Ah! la vocation! la vocation!

— Oui, la vocation! Croyez-vous qu'il n'y aurait pas plus de prêtres, si un avenir plus sûr les attendait?

— Oh! maître sot, les vocations ne manqueront pas pour cela.

— Sait-on ce qu'on fait à vingt ans, quand on entre au séminaire?

— Oui, on veut être prêtre.

— Certainement, monsieur de la Palisse; mais le motif déterminant?

— Oh! il y en a mille.

— Voyons, nous sommes là douze ou quinze, je parie qu'il n'y en a pas deux de nous qui soient entrés au séminaire pour le même motif?

— Nous allons le savoir bientôt. Ah ça! enfants, pas de mensonges! Le cœur sur la main, là! Entre Auvergnats, disons-nous les raisons qui nous ont déterminés.

J'avais jusque-là écouté cette conversation décousue et bizarre sans m'en mêler. La question des vocations piqua ma curiosité.

— J'en suis, leur dis-je; je vais ouvrir le scrutin. Vous me répondrez.

— Très-bien! que Lioune nous interroge.

— Voyons! de droite à gauche. Toi, gros garçon?

— Moi? Oh! c'est bien simple. J'ai pensé que je serais bien mieux dans un bôn presbytère, qu'à garder les vaches, ou bien à *chava la bouegeo.*

Tous s'écrièrent :

— Voilà de la franchise. Bravo !

Mes gens étaient partis. J'en tenais déjà un. Vocation de paresse.

— Et toi, doctissime? dis-je à un grand gaillard efflanqué, qui nous récitait imperturbablement les pages de sa théologie apprises par cœur, comme un enfant récite ses fables.

— Je pouvais tomber au sort. Je n'ai pas les goûts militaires. Je suis sûr de ne jamais porter le fusil.

Autre explosion de bravos.

Et de deux. Vocation de la peur.

— Vous, monseigneur? dis-je à un charmant petit abbé de dix-sept ans, qui levait souvent au ciel de jolis yeux bien doux.

— J'ai pensé qu'étant prêtre je pourrais mieux aimer le bon Dieu.

— C'est bien! c'est bien!

Et de trois. Vocation mystique.

— Toi, le merveilleux? C'était le sobriquet que nous avions donné au fils d'un gros marchand de veaux de la montagne, qui était le fashionable du séminaire.

— Moi, j'ai pensé que la chasuble de drap d'or ne m'irait pas trop mal sur les épaules.

Vocation de vanité.

— Toi, Fier-à-bras? dis-je à un garçon fort déluré, hardi, entreprenant, vrai type de l'Auvergnat qui veut être quelque chose.

— Dame! c'est très-simple. Je sais le mot de saint Paul : *Qui episcopatum desiderat, bonum opus desiderat*. Une mitre m'irait bien sur la tête.

Vocation d'ambition.

— Salut au futur évêque! fut le cri de tous.

— Toi, Gros-Jean?

— Je ne sais pas trop. J'aurais vécu misérablement dans mon village. Dans mon presbytère, j'aurai du bon vin, du fricot.

Toujours nouveaux rires,

— Vive le fricot!

J'avais là une vocation de pain.

Je continuai.

— Votre vocation, messire Guillaume?

— *Fouchtra!* je serai autant que M. le maire.

Vocation d'orgueil.

— Toi, Piarre?

— Je rendrai heureuse ma bonne mère sur ses vieux jours.

Il y eut un tonnerre d'applaudissements.

Vocation d'un bon cœur.

Quand j'eus épuisé le cercle :

— Et toi, Savantas? me dirent mes camarades.

— Oh! moi, j'apprendrai aux hommes à être justes et à s'aimer.

Nous nous amusâmes quelques instants de cette petite scène où chacun s'était montré à nu. Beaucoup de ces jeunes hommes ont été de braves prêtres et ont fait le bien. D'autres ont failli. J'ai su plus tard que le petit mystique qui levait si tendrement les yeux au ciel et qui se faisait prêtre pour aimer Dieu, après avoir été choyé à l'évêché de Clermont comme un petit ange, et nommé, à trente-deux ans, curé de canton, avait fini, à plusieurs reprises, par aimer autre chose. Ce n'en était pas moins un excellent curé, très-bon pour les pauvres, tout dévoué à sa famille et à ses confrères.

IV

FÉLICIE

Pendant mon séminaire, Félicie cessa ses visites annuelles à notre modeste maison de la rue Pascal. Elle était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. C'était la célébrité du grand monde de Clermont. Son nom illustre dans le pays, la grande fortune des Lazerat, un esprit merveilleusement cultivé, au point que par une coïncidence étrange, pendant que mes malins camarades me donnaient le nom de *Savantas*, on appelait mademoiselle de Lazerat la belle savante de Clermont, une voix prodigieusement puissante et d'une merveilleuse douceur, un caractère de bonté touchante et de générosité qui reproduisait celui de sa mère, faisaient d'elle le grand parti,

le parti convoité pour leurs fils par toutes les familles riches et distinguées de l'Auvergne et des provinces voisines. Je savais exactement son âge. Elle était née dans le mois de mai de l'année 1815. J'étais son aîné d'un an. Mes vingt et un ans arrivèrent. Je fus appelé à prononcer les vœux terribles et irrévocables, dans l'ordination du sous-diaconat. Félicie avait donc vingt ans, et, quoique demandée en mariage par plusieurs jeunes hommes des plus brillants du grand monde, elle ne voulait en accepter aucun.

Nous parlions de cela au séminaire comme de toute autre chose : affaire d'entretien entre jeunes gens, comme nous eussions parlé des filles nubiles de l'empereur de Russie ou du roi de Naples. Cependant, une indiscrétion bien involontaire du bon sulpicien, économe du séminaire, avait mêlé mon nom à celui de cette nouvelle Laure qui refusait tous les hommages. Chaque année, mon trousseau de séminariste bien complet, et accompagné de livres de science que j'eusse pu choisir moi-même selon mes goûts si j'eusse été riche, m'arrivait par l'entremise de M. l'économe. Dans la lettre, écrite de la main de madame de Lazerat et adressée à l'économe, se trouvaient deux pièces d'or sous deux enveloppes distinctes, mais renfermées dans une enveloppe commune, avec cette

épigraphe : *Pour M. l'abbé Berthomieux.* Ceci était écrit d'une écriture un peu tremblante, et je ne pouvais l'attribuer qu'à la main de l'excellente madame de Lazerat. Au-dedans, l'une des deux pièces portait sur son enveloppe : *Pour les menus plaisirs de l'abbé Berthomieux.* C'était encore de la même écriture, et j'y voyais l'immense délicatesse de madame de Lazerat, qui m'envoyait ainsi son offrande, sous le prétexte de pourvoir à mes menus plaisirs. La seconde pièce d'or était enveloppée d'un petit papier avec cette inscription : *Pour M. Lioune.* C'était d'une écriture grande, vigoureuse, magistrale. Cette écriture semblait dire raison et force. Elle trahissait une pensée puissante, une âme virile. C'était l'écriture de Félicie.

Le bon sulpicien me remettait, avec une fidélité scrupuleuse, l'offrande de mes bienfaitrices. Mais un jour qu'on parlait devant lui de tout le bien que faisait, dans Clermont, cette noble famille, il lui échappa de dire avec quelle générosité les deux dames pourvoyaient au trousseau du jeune Berthomieux. Je ne sus cela que bien tard ; mais mes amis faisaient quelquefois allusion à cette protection, qui me grandissait beaucoup à leurs yeux. J'étais loin de soupçonner M. l'économe.

Je dois cependant le consigner dans ces pages,

je souffrais visiblement chaque fois que le nom de mesdames de Lazerat était prononcé devant moi. Non pas, Dieu m'en est témoin, que je fusse bassement honteux de recevoir leur bienfait; elles étaient la main de la Providence qui allégeait ma chère Netta dans sa vie de privations. Mais quelque chose de ce trouble vague et insaisissable dans le cœur, qui m'avait tant fait rougir à toutes les distributions de prix, se reproduisait en moi, avec moins d'intensité peut-être, je n'avais plus les mêmes naïvetés d'enfant, mais avec les mêmes tortures involontaires. Pourquoi ce souvenir venait-il me troubler?

Quand arriva l'heure de prononcer le serment qui allait m'arracher à tout amour terrestre, pour que je fusse à Dieu et à son Église de corps et de cœur, le vénérable sulpicien qui me dirigeait me dit de descendre au fond de ma conscience, d'en sonder les replis, pour savoir s'il n'y avait pas un dernier regret de quelque affection, et si c'était bien avec un renoncement absolu de moi-même que je pourrais m'écrier :

Ergo nostra manes portio, tu, Deus!

Ma conscience vint me répondre que nul lien ne m'enchaînait dans le monde, et que je pou-

vais bien librement choisir Dieu pour héritage.

Ce fut sous cette impression que je pris part à la redoutable cérémonie de la consécration au sous-diaconat. Prosterné sur les dalles antiques de la cathédrale, en face du vieux pontife consécrateur, tout entier à la gravité de cette consécration solennelle, j'entendis réciter sur moi des prières funèbres, comme si réellement cette heure terrible était celle où je comparaîtrais devant Dieu et où il me demanderait compte de la droiture de mes intentions en entrant dans le sacerdoce.

Il vint un moment, dans le cérémonial de l'ordination, où l'archidiacre qui accompagne l'évêque se tourna vers nous, et, prononçant avec lenteur la formule du pontifical, nous fit entendre cette parole : « Il en est temps encore. Rien ne vous engage. Mais sachez que, si vous faites un pas, vous avez pris un engagement irrévocable. »

Nous étions sept ordinands, tous revêtus de l'aube blanche et de l'amict blanc qui nous couvrait la tête, excepté le visage. Trois à ma droite s'avancèrent ; trois à ma gauche s'avancèrent aussi.

Je demeurai immobile.

Ce fut comme un coup de foudre dans le vaste chœur de la cathédrale. Tous les yeux se portèrent sur moi. De souvenir d'homme, dans l'Église, ja-

mais cette formule n'avait été prise à la lettre par personne.

L'évêque demeura ébahi. L'archidiacre, qui était le vicaire général tout puissant, fronça le sourcil; tout le séminaire était dans une anxiété indicible. Les bons sulpiciens ne se troublèrent pas, et restèrent chacun à la stalle qu'il occupait pendant la cérémonie. Bientôt un vague murmure se fit entendre dans toute l'étendue des nefs au sein de la population religieuse de Clermont, très-avide de pareils spectacles.

— Le fils de Berthomieux le bedeau refuse d'avancer. Qu'y a-t-il donc?

Bientôt le bruit augmente. On s'agite sur plusieurs points de la cathédrale. Ma mère, qui était placée en avant de la grande balustrade du chœur avec les parents des ordinands, s'évanouit. Mon père se précipite : on emporte ma mère dans notre maison.

Le trouble et la confusion ne font que s'accroître. Une espèce de terreur inconnue s'empare de la foule. Les uns s'agitent. Les femmes pleurent. Les hommes montent sur les chaises pour voir le héros de ce drame. Les imaginations surexcitées se demandent ce que cache ce mystère.

Tout à coup, deux dames, dans une riche toilette, cherchent à se faire un passage pour rejoindre

la porte latérale du sud de l'église. Elles parviennent enfin à se dégager de la foule et à gagner leur équipage. Le bruit de la calèche sur le pavé sonore de la place se mêle au bruit intérieur et ressemble aux longs ébranlements de l'air durant une tempête.

Le peuple, qui recueille tout, avait entendu la plus jeune de ces dames, femme d'une éclatante beauté, dire à l'autre : — « Maman, sortons d'ici ! »

Cette jeune femme était Félicie de Lazerat. Le peuple, qui a des instincts de sorcier, voulut unir à ce fait, en apparence si simple, celui du refus du jeune clerc d'entrer dans les ordres sacrés. Le jour même, je fus le héros d'une légende, qui court encore dans tout Clermont parmi le peuple, qu'un souvenir d'amour m'avait arrêté au moment de prononcer mes vœux de sous-diacre.

Quand je me trouvai seul, au milieu de l'espace vide laissé dans le chœur aux ordinands, je fis une génuflexion profonde devant l'autel, un salut à l'évêque, qui recevait les vœux des autres clercs, et je me rendis à la sacristie de la cathédrale. Je déposai l'amict, l'aube et le cordon, et, prenant un simple surplis, je revins, après avoir fait la même génuflexion, me placer au-dessous des grandes stalles, parmi mes condisciples des ordres mi-

neurs qui n'avaient pas à prendre part à l'ordination.

Bientôt le calme se rétablit dans les nefs. Le pontife continua la cérémonie au milieu d'un profond silence. Il n'y eut qu'un sous-diacre de moins.

V

A QUOI ME SERT D'AIMER LA LUNE?

Que s'était-il donc passé tout à coup en moi? Une illumination soudaine était venue me dire ceci :

— Mais ne te trompes-tu pas? Es-tu bien sûr que nulle affection terrestre n'est entrée dans ton cœur et n'y règne toute-puissante, au milieu d'une profonde illusion? D'où venaient ces troubles perpétuels, chaque année, lorsque, présentant l'une de tes couronnes à une adolescente, tu te sentais tremblant devant elle, que son souffle te pénétrait comme la flamme d'une fournaise quand on s'en approche, et qu'une rougeur sur ton visage disait à tous les émotions de ton cœur? N'était-ce pas une passion naissante que tu caressais dès cet âge?

Puis cette ardeur des travaux scientifiques qui t'a dominé pendant toutes tes études, qui n'a fait même que s'accroître dans ta paisible cellule, parce que la main de cette adolescente continuait de te fournir les livres qui pouvaient te plaire le plus, cette ardeur passionnée prenait-elle sa source ailleurs que dans cette parole fascinatrice dite à ta mère et qui t'avait été imprudemment rapportée : « Surtout qu'il devienne bien savant »?

Peux-tu en conscience, avec ce doute terrible, prononcer des vœux?

Je me rappelai encore le soin minutieux avec lequel j'avais pris le papier écrit de la main de cette jeune femme. C'était un enfantillage sans doute, l'expression même d'un sentiment légitime de reconnaissance. Mais je l'avais précieusement conservé comme un souvenir qui m'était bien doux.

J'avais caressé du regard chacune des lettres de cette inscription beaucoup trop brève à mon gré : « Pour M. Lioune ». J'eusse voulu au moins une phrase, pour que mon œil scrutateur, pénétrant dans cette âme au moyen de ces traits des caractères alphabétiques, où sans s'en douter toute âme se livre elle-même avec ses goûts, ses instincts, sa nature intime, la devinât, la saisît tout entière, comme d'une fraîche corolle de fleur

que le phytologiste effeuille pour en voir jusqu'au fond les mystérieux organes.

Si j'avais attaché un si grand prix à ce papier de quelques centimètres de surface, si je l'avais dans mon portefeuille à la place d'honneur, si je l'avais regardé cent fois, si même, quoique je n'en eusse pas dans le moment une certitude absolue, je l'avais approché de mes lèvres, n'était-ce pas un indice évident d'un sentiment intérieur dont je m'étais dissimulé la portée? La même phrase écrite de la main de la mère m'avait-elle autant occupé? L'avais-je serrée avec la même tendresse? L'avais-je étudiée avec autant d'ardeur? L'une ne me disait rien qu'une âme sensible et droite; pourquoi allais-je scruter l'autre pour y trouver une nature grande, exceptionnelle, un cœur chaud, un esprit viril?

Tout me trahissait donc. Je ne pouvais plus me faire illusion. Il vint un moment où il me sembla qu'elle avait rempli toute ma vie jusqu'à cette heure, que j'avais travaillé pour elle, à cause d'elle, qu'elle avait été ma grande, mon unique pensée. Je me rappelais que, de toutes ces jeunes filles, quelques-unes d'une remarquable beauté, avec lesquelles j'avais joué, les vacances, pendant mes huit ans d'études, dans les familles où ma mère et moi nous allions ensemble, aucune ne me

montrait la grâce exceptionnelle et l'étrange beauté de celle qui s'était jetée avec tant de charme au cou de sa mère pour me recommander à sa bonté généreuse, aucune ne m'était plus l'une que l'autre, aucune ne m'avait vu rougir devant elle.

Il y avait enfin un nom que je n'osais pas prononcer et que je n'aurais pas écrit comme on écrit tous les autres; nul autre nom ne sonnait à mon oreille comme celui-ci. Pourquoi cela?

Certainement chacun de ces indices n'était pas aux yeux de ma conscience une preuve définitive, mathématique, que j'apportais à Dieu un cœur qui ne m'appartenait plus. Ma raison n'était pas assez troublée pour ne pas voir ceci très-clairement. Mais je voulais être loyal avec Dieu et avec ma conscience; et je ne pouvais, avec un doute de cette force, faire le dernier pas, après lequel je n'aurais eu que de l'horreur de moi-même, et des remords.

Je m'étais dit tout cela, depuis le moment où, revêtu de l'aube d'une blancheur éclatante, la tête voilée comme celle d'une vestale, ceint du cordon de la chasteté, j'étais arrivé, avec mes jeunes frères de la cléricature, au milieu du chœur de la splendide cathédrale. J'avais ruminé ces pensées; je les avais suivies par une analyse d'une précision rigoureuse, et, concluant contre moi-même, je

m'étais dit : Au risque de porter au cœur de ma tendre mère un coup mortel, au risque de faire une espèce d'esclandre, un scandale pour les âmes pieuses, je n'avancerai pas.

Cependant, effrayé des conséquences de ma résolution, j'avais hésité quelque temps; les minutes avaient coulé pendant cette tempête. Tantôt, je m'enhardissais et j'étais prêt à me rendre à la sacristie sous prétexte d'une indisposition, pour éviter d'être en spectacle au moment où l'archidiacre nous dirait : *Accedant ordinandi;* tantôt je me sentais faible et j'allais franchir la limite tracée. Dans cette cruelle alternative, l'heure me surprit : l'appel fut fait par l'archidiacre.

On sait le reste.

Il y a des bizarreries incroyables dans l'âme humaine. Je n'étais pas à ma place, confondu, sous le blanc surplis, avec mes camarades, qu'il se fit une clarté d'un autre ordre dans ma pensée

Je me dis que j'étais fou; que je venais là de faire un coup de théâtre qui n'avait pas de raison; qu'il n'y avait pas de jeune homme, sur la terre, qui n'eût plus ou moins pensé à telle ou telle jeune personne, même à plusieurs, qui même n'eût eu dans le cœur une forte passion; que s'engager dans les ordres sacrés n'était point constater qu'on n'avait jamais aimé rien, mais qu'on était dans la

résolution de garder sévèrement pour toute la vie la continence; que l'Église ne demandait pas autre chose; qu'en cela elle avait pleinement raison, puisque, comprise autrement, l'obligation du célibat aurait rendu le sacerdoce impossible à d'autres qu'à des enfants avant la puberté.

Je me dis toutes ces choses; et comme la cérémonie fut fort longue, j'eus le temps de reprendre, une à une, les fameuses objections que je m'étais faites. J'en vis facilement l'exagération. Il était tout naturel que l'acte de Félicie, au pied du Puy-de-Dôme, m'eût frappé pour toute la vie, puisque je lui devais le plus grand de tous les bienfaits sur la terre, l'éducation intellectuelle; j'eusse été un stupide de l'oublier. Toutes les délicatesses envers moi de cette enfant, devenue jeune femme, devaient me frapper beaucoup, et il y aurait eu noire ingratitude à ne pas baiser le papier qui contenait la pièce d'or destinée à pourvoir à mes plus pressants besoins. Je ne lui devais pas mes goûts pour les sciences naturelles, puisque déjà, petit paysan, j'avais senti pour elles une vocation irrésistible.

Quant à prétendre que très-grande et très-puissante demoiselle Félicie de Lazerat pût être jamais quelque chose pour moi, certes, la lubie ne m'en avait jamais traversé le cerveau; et malgré la

sainteté du lieu, je ne pus m'empêcher de répéter tout bas ces deux vers bizarres :

A quoi me sert d'aimer la lune?
Elle est trop haut, et moi trop bas.

Félicie ne m'avait jamais vu chez ma mère. Je ne lui avais jamais parlé. Probablement, devenu un jour pauvre curé de village, perdu dans les neiges de la montagne, je ne la verrais jamais, je ne lui parlerais jamais. Elle serait pour moi un doux souvenir, mais comme le souvenir d'un rêve. Si cela m'amusait d'aimer une ombre, je pouvais garder ce caprice dont Dieu ne me demanderait pas compte. Je devais plutôt craindre, comme tant d'autres dans le sacerdoce, d'oublier les âmes charitables qui m'auraient mis à même, par leurs généreuses libéralités, de monter à l'autel.

Je rentrai au séminaire complétement en paix. Ma mère, dans une mortelle inquiétude, m'attendait au parloir. Je me jetai dans ses bras, et je la consolai d'un mot :

— Ne craignez rien, chère mère; c'était un scrupule qui m'avait troublé. Je l'ai chassé de mon esprit.

VI

RANCUNE DE PRÊTRE.

Mon aventure fit grand bruit dans le monde sacerdotal. Les zélés, les mystiques, surtout les plus jeunes et les plus ambitieux crièrent au scandale; pour eux, ce que j'avais fait était horrible : — On ne donne pas, en pleine ordination, de tels scandales. Que ne devaient pas penser les gens du monde? C'était les porter à croire qu'il y a, dans le sacerdoce, beaucoup de vocations bien douteuses, puisque ce jeune minoré n'avait pas voulu avancer, et que probablement beaucoup d'autres moins scrupuleux faisaient le pas redoutable sans se soucier des conséquences; — et autres billevesées de ce genre.

Les vieillards parlèrent autrement. Les cha-

noines de la cathédrale, d'anciens prêtres du vieux régime, avouèrent bien que le fait était inouï dans les souvenirs du sacerdoce, mais qu'au lieu d'être blâmé, il faisait plutôt honneur à celui qui avait assez estimé le clergé pour ne pas vouloir y entrer sans une vocation bien sûre.

Les bons sulpiciens, mes maîtres, gardèrent sur le fait un silence absolu. Le supérieur ne m'en parla jamais. Je sus qu'il avait dit :

— C'est affaire de conscience.

Je devins naturellement, aux yeux de mes condisciples auvergnats, un personnage. Le côté romanesque d'un fait est toujours celui qui frappe le plus ; et nul d'eux n'a dû oublier le petit drame de cette ordination, que les vieillards bientôt raconteront comme une histoire du vieux temps. Comme dès l'heure même, au sortir de la cathédrale, j'avais repris ma sérénité habituelle ; que rien depuis ce moment ne troubla le calme de mon esprit ; qu'on me vit simple et gai, comme s'il ne s'était rien passé dans ce jour terrible où mon âme éprouva une secousse si profonde, ils finirent par ne voir qu'une bizarrerie dans cet événement.

Ce fut tout autre chose à l'évêché. Le vicaire général influent, M. Dumoyen, qu'on avait stupidement baptisé du sobriquet de *Trappo-quo*, ne

m'avait pas en vain regardé en fronçant le sourcil le jour de l'ordination. Le mardi qui suivit, à la réunion du conseil épiscopal, dont le supérieur du séminaire faisait naturellement partie, il se montra très-courroucé.

Prenant à partie le vénérable sulpicien, il lui dit en plein conseil :

— Vraiment! monsieur le supérieur, vos séminaristes nous font des surprises bien singulières. Ces gaillards-là devraient nous avertir : on se tiendrait prêt pour la comédie. Je n'en reviens pas de la bêtise ou de l'insolence de ce jeune Berthomieux. Il eût fallu laisser cela garder des vaches dans la montagne, plutôt que de le recevoir dans un séminaire. Les dames Lazerat, et il appuya sur ce mot d'une certaine façon, nous ont fait là un triste cadeau.

M. Dumoyen n'aimait pas la famille Lazerat, et pour cause. Il y avait trois ou quatre ans, deux ans avant la Révolution de Juillet, l'évêché de Moulins se trouvant vacant, il l'avait fait solliciter chaudement, à Paris, par le préfet du Puy-de-Dôme, avec lequel il était très-bien. Le ministre ne s'était pas contenté du rapport de M. le préfet, un peu trop louangeur. Il s'était adressé à M. de Lazerat pour avoir un rapport tout à fait confidentiel sur le personnage tant recommandé. M. de Lazerat avait

été fort embarrassé. La mission était ennuyeuse et emportait une responsabilité grave. Il consulta beaucoup. Il parla à sa femme de M. Dumoyen.

— M. Dumoyen évêque! dit l'excellente femme, oui, si vous voulez donner à un diocèse un petit tyran.

Ce mot avait fait tomber la mitre de la tête du pauvre homme.

Le rapport confidentiel fut donc tout à fait défavorable. Le personnage était détesté du clergé. Il avait des moyens vulgaires. Ce serait un mauvais choix.

Dans les villes de province, il faut que tout se sache. Le préfet, froissé dans son amour-propre, fit un voyage à Paris, et vit, dans les bureaux du ministère, le rapport de M. de Lazerat, que lui montra un chef de bureau avec lequel il était lié. A son retour, il ne manqua pas de dire à son protégé la cause de l'échec qu'ils avaient éprouvé l'un et l'autre. Le vicaire général garda, au fond du cœur, une rancune secrète contre M. de Lazerat. Mieux que cela, il poussa ses investigations jusqu'à rechercher toutes les sources d'où étaient venus au magistrat les renseignements défavorables. M. de Lazerat avait dit à son ami que le grave motif pour lequel il avait été contre M. Dumoyen, c'était la tyrannie qu'il exerçait sur le clergé infé-

rieur. L'ami lui avait demandé : Comment savez-vous cela? M. de Lazerat lui avait répondu : Je le tiens de ma femme.

Le propos fut répété. De là la haine du vicaire général contre toute la famille, et le ton particulier avec lequel il venait de prononcer le nom des dames Lazerat.

Le supérieur du séminaire avait écouté, avec un grand sang-froid, la philippique du vicaire général contre ce pauvre abbé Berthomieux.

— Je ne pense pas comme vous, avait-il répondu, sur ce jeune homme. Cet acte a été un peu étrange, il est vrai, mais ce n'est le trait ni de la bêtise ni de l'insolence. L'Église, monsieur le vicaire général, a voulu sagement que, jusqu'à la dernière limite, le jeune clerc pût encore reprendre sa liberté, si un cri de conscience, dans ce moment suprême, l'avertissait de ne pas aller plus loin. C'est uniquement à ce point de vue, qui est le vrai, que nous avons eu, au séminaire, à juger le fait, et nul des directeurs ne l'a condamné. Nous aurons à voir pour la prochaine ordination. Plus nous respecterons cette liberté,. dans les ordres inférieurs, moins nous aurons à redouter les mauvaises vocations, qui ne sont que trop communes.

— Cela est bien vrai, dit le vieil évêque, qui était toujours de l'avis du préopinant.

— Oui, monseigneur, reprit le vicaire général, mais il faut voir le mauvais effet produit par une scène de ce genre sur l'opinion publique. On ne vient pas vous le dire, à vous, monseigneur. Mais je sais beaucoup de nos prêtres les plus pieux qui ont été scandalisés; et on fait courir, dans le peuple, une histoire d'amour peu édifiante entre ce jeune homme et la fille de M. de Lazerat.

— Quelque conte stupide! reprit le second vicaire général, qui jalousait fortement M. Dumoyen.

— Je veux croire qu'il n'y a eu rien de mal; mais enfin le scandale dans l'Église vient souvent de faits supposés, autant que de fautes réelles. Pour ma part, je me déclare nettement pour l'exclusion du sacerdoce de ce jeune homme.

— C'est bien dur, reprit de nouveau le second vicaire général.

— Oui, un peu dur, reprit l'évêque.

— Monseigneur, dit le supérieur, ce serait une flagrante injustice. Ce jeune homme se conduit bien; il est capable, instruit; il est fort en théologie. Ce serait un sujet, non pas des plus brillants, mais des plus solides, dont vous priveriez le diocèse.

— Croyez bien que son équipée lui nuira toujours dans une paroisse. On va broder encore sur cette histoire, et vous verrez qu'un jour son minis-

tère sera impossible. Il en est temps : arrêtons le mal.

— Vous n'arrêteriez aucun mal, car il n'y en a pas. Il est couvert par les saintes règles de l'Église, et vous commettriez une injustice.

— Monsieur le supérieur, il m'en coûte de vous le dire; mais je ne pense pas comme vous; et si Monseigneur me consulte, il ne fera pas avancer ce sujet. On lui donnera une bonne recommandation pour un diocèse étranger : mais je le regarde maintenant comme impossible dans celui de Clermont.

L'évêque était fort embarrassé. Le vicaire général venait d'employer sa formule sacramentelle, celle qui faisait toujours un effet magique sur l'esprit du vieillard : « Si Monseigneur me consulte ».

— Je proposerais à monseigneur d'attendre la prochaine ordination, reprit le sage sulpicien.

— Ce serait peut-être bien, dit l'évêque.

— Monseigneur a raison, dit l'autre vicaire général.

— Il ne faut pas laisser trois mois encore les imaginations de ces jeunes gens s'exercer sur des hypothèses dangereuses et commenter cette histoire d'amour. Rien de plus dangereux que cela dans les séminaires : M. le supérieur doit le savoir.

— Oui, c'est dangereux, reprit l'évêque.

— Soyez assez bon, monseigneur, dit alors le supérieur, pour mettre la chose aux voix dans le conseil.

L'évêque fit opiner successivement tous les membres. Il n'y eut contre moi qu'une seule voix, celle du violent *Trappo-quo*.

L'évêque décida que je resterais dans le diocèse.

— Oh! je le retrouverai bien, dit le vicaire général.

J'avais dans cet homme, dès ce jour-là, un ennemi implacable. C'était sur moi, faible et petit, qu'il voulait se venger de madame de Lazerat.

VII

UN RUDE EXAMEN DE THÉOLOGIE

L'ordination prochaine devait bientôt avoir lieu. Je fus appelé au sous-diaconat. Mon directeur spirituel n'avait rien vu de grave dans les scrupules qui m'avaient arrêté à l'ordination précédente. Je lui avais tout raconté avec une simplicité d'enfant. Ce que j'avais pressenti, il me le répéta.

— Nous n'aurions pas un prêtre tous les dix ans, s'il ne devait trouver, dans ses souvenirs d'adolescence, aucun sentiment trop tendre.

J'oubliai donc complétement le passé : l'image de Félicie ne se présenta à moi que comme un souvenir dont ma conscience n'avait plus à prendre ombrage.

Quelques jours avant la retraite qui précéda le

grand acte par lequel définitivement je fus lié à l'Église, les examens eurent lieu. Ils furent faits par le terrible *Trappo-quo*. Il avait déjà interrogé trois de mes condisciples, et, contre sa coutume, n'avait pas été trop rude pour eux. J'ai oublié de dire que cet homme, né en plein Bourbonnais, n'aimait pas l'Auvergne. Il se prétendait relégué à Clermont dans une Sibérie. Quand il fallait suivre Monseigneur dans les visites pastorales de la partie montagneuse du diocèse, il avait soin que la tâche incombât au second vicaire général, homme du pays et que de telles courses effrayaient peu. Pour lui, il se réservait la plantureuse Limagne. Là étaient les beaux châteaux, les riches villas; il était choyé, bien couché chez les grandes dames châtelaines. Cela lui allait mieux que d'aller dormir péniblement dans les lits des curés de campagne. Il avait compté sur un évêché dans un avenir prochain. Mais nous venons de voir que la Grandeur lui avait échappé, et il n'était pas probable que la chance lui revînt jamais.

Il ne fit que prendre plus encore en haine ces malheureux Auvergnats qui n'en pouvaient mais de sa déconfiture. Il était encore dans les douleurs de cette ambition déçue, quand j'eus la triste chance de tomber sous sa griffe. Voici comment se passa mon examen.

— Vous êtes Léonard Berthomieux?

— Oui, monsieur.

— Quels traités présentez-vous?

Je les lui nommai. Parmi eux était le traité du mariage.

— Voyons, *doctissime domine respondens*, à nous deux!

D'abord il m'adressa quelques questions louches par lesquelles il cherchait à m'embarrasser. Je vis le piége. Je distinguai sur le sens des principes qu'il étalait pour me jeter à la dérive, et je m'arrachai ainsi à son argumentation subtile. J'ai oublié le détail de cette escarmouche préliminaire.

Honteux alors de ne pouvoir me prendre sur rien, il aborda une question plus insidieuse encore.

— Y a-t-il un contrat naturel dans le mariage?

Je répondis affirmativement. C'était là qu'il m'attendait..

— Vous soutenez là une erreur formellement condamnée par le Concile de Trente qui, au nom de l'autorité suprême de l'Église, déclare nul, invalide, brise le contrat naturel, pour ne laisser subsister que le contrat spirituel.

Fort de m'avoir pris au piége, il continua :

— Si c'est ainsi que vous savez votre théologie et votre Concile de Trente, je vous en fais mon compliment.

Évidemment il voulait m'humilier.

Le professeur, qui était près de moi, me vit un moment d'hésitation.

— Répondez, me dit-il, à M. le vicaire général.

Cette parole m'enhardit.

Je repris la thèse et je soutins que le Concile de Trente n'avait pas brisé le contrat naturel dans le mariage, 1° parce qu'il ne le pouvait pas; 2° parce qu'il ne l'avait pas voulu.

Il ne le pouvait pas, parce qu'un contrat naturel étant la libre expression de deux volontés en présence de Dieu, nulle autorité n'avait de prise sur ce contrat, dans sa nature, dans son essence, c'est-à-dire dans l'engagement qui en résultait, mais seulement quant aux conséquences extérieures ayant rapport à la société humaine.

Il ne l'avait pas voulu, car le texte du Concile, que je connaissais aussi parfaitement que mon très-docte interrogateur, n'indiquait qu'une chose, la non-validité du mariage entre chrétiens fait sans la présence du pasteur; autrement le Concile eût déclaré en état de concubinage tous ceux qui, en dehors de la religion catholique, contractent un mariage selon les lois et les formes religieuses du pays où ils vivent.

Je développai ma thèse avec netteté et avec une

certaine animation. Je vis, dans le regard de cet homme, le feu de la colère impuissante.

Il insista, en me disant que je donnais au texte du Concile une interprétation arbitraire et contraire à l'enseignement de la théologie. Là il me prêtait le flanc. Je l'accablai par cette démonstration tirée de l'histoire ecclésiastique, sur laquelle je pouvais facilement le défier, que pendant de longs siècles, à l'âge le plus brillant de l'Église, au temps où Constantin et ses successeurs faisaient exécuter les décrets des conciles, l'obligation d'un contrat civil subsista en dehors du sacrement chrétien pour les sujets de l'Empire (1), sans que jamais alors l'Église soulevât la prétention de ne voir qu'un concubinat dans l'union civile. Le Concile aurait donc donné un démenti aux âges les plus prospères du christianisme, où il était facile, par la tradition, de connaître l'enseignement apostolique sur le mariage.

Je vis cet homme si fier terrassé alors devant moi.

(1) La législation de Justinien maintenait le mariage civil exactement comme sous l'ancienne législation romaine : « Les princes qui faisaient les lois (sous le Bas-Empire) et les légistes qui les interprétaient, faisaient également abstraction de l'élément religieux dans l'union conjugale. » (Serret, voyez le *Monde* du 13 décembre 1863.)

— Je veux achever, lui dis-je, ma démonstration.

J'établis alors que ceux qui avaient interprété le décret du Concile de Trente au sujet de l'invalidation qu'il prononce sur le contrat, n'avaient pas réfléchi qu'au seizième siècle, quand fut proposé le décret de réforme sur le mariage, il n'y avait pas de contrat civil en dehors de l'Église, mais de simples liaisons volontaires qui avaient reçu le nom de mariages clandestins. L'Église, qui alors avait seule la tenue des registres de mariage, représentait la société civile et avait le droit en son nom de déclarer nul, comme l'État le fait encore aujourd'hui, tout contrat qui ne serait pas fait devant le pasteur, seul magistrat, civil et religieux tout à la fois, pour recevoir le consentement des époux.

Je m'étais électrisé en parlant. Tous mes souvenirs d'études étaient venus se grouper dans mon argumentation, et ma thèse, très-remarquée par mes condisciples, sans la présence du Cerbère, aurait eu presque les honneurs d'une ovation.

La lutte finit.

— C'est très-bien, me dit froidement mon interrogateur. Passons à un autre.

Je me retirai, sans me douter que, par ce modeste succès d'argumentation théologique, je venais de me créer pour jamais un ennemi implacable.

VIII

LE BRÉVIAIRE ET LA DIACONALE

Le grand acte de la vie sacerdotale n'est pas la prêtrise, mais le sous-diaconat. Le diaconat et la prêtrise sont des degrés de plus à gravir dans le sacerdoce. Ils confèrent des droits; ils n'imposent pas un devoir nouveau. Le sous-diacre est voué au célibat et au bréviaire; au célibat, quand il ignore complétement la femme, quand nul ne lui en a parlé, quand il en a chassé l'image de sa pensée comme une souillure; au bréviaire, à la récitation duquel il s'oblige sous peine de damnation, applicable même, selon certains théologiens, à l'omission d'un seul psaume. Le séminariste, au moment de son ordination, ne sait pas plus à quoi il s'engage par la promesse de réciter ce pauvre

bréviaire, qui fait le désespoir des neuf dixièmes des prêtres, qu'il ne sait ce que lui coûtera de douleurs un jour son vœu de chasteté.

Le moyen âge a tellement pris à rebours l'âme humaine, qu'il est arrivé à changer en fardeau ce qui devait être, sous la loi de la liberté, une instruction agréable de chaque jour et une joie pour le cœur. Un livre bien fait, qu'on serait dispensé de lire les jours où il y aurait dans le ministère surcharge de travail, les jours de fatigue du corps, en temps de voyage, un tel livre formé des psaumes éternellement beaux, de passages plus nombreux et plus variés de la bible, de légendes sérieusement historiques et expurgées de tous contes bleus, serait une lecture attachante, un bienfait par conséquent pour les hommes du clergé.

Eh bien ! vous imaginez-vous que ce livre existe, mais mal fait, et que, dans la religion du Christ, on soit obligé de le lire personnellement, sous peine de péché mortel et en raison d'un vœu dont le pape lui-même dispense très-difficilement? La prière par force! La prière, qu'on veuille ou qu'on ne veuille pas prier! que le cerveau soit fatigué ou non! de par votre ordination au sous-diaconat, sous peine de félonie, sous la menace du feu éternel, il vous faut, le jour ou la nuit, dans les vingt-quatre heures du cours diurne du soleil, acquitter

cette dette, *sacrum pensum!* C'est à peu près comme si une loi barbare imposait une amende à qui ne prendrait pas son repas du jour : l'appétit commandé!

Le moyen âge en est venu là, sous une religion que le grand saint Paul a appelée une loi parfaite de liberté. Elle est belle, la liberté! Je la connais par une longue pratique : je puis en parler. Récite ton bréviaire, brute! — Mais je suis fatigué. — Récite toujours. — Je ne fais attention à rien. — Qu'importe? murmure les mots, prononce distinctement des lèvres et ne t'inquiète pas du reste. — Mais je ne comprends pas ce que je dis : je suis une véritable machine parlante. — Va toujours, Dieu entend le latin. Il y aurait péché mortel à ne pas marmoter intégralement tout cet office jusqu'au dernier *oremus*.

Si encore le bréviaire, distribué avec intelligence, ne montrait pas tout l'enfantillage d'une époque où l'humanité ne faisait que bégayer; s'il n'y avait pas cette découpure bizarre d'une lecture par des versets et des répons dont le bon La Fontaine s'est moqué, comme s'il eût été condamné à réciter le bréviaire; s'il ne contenait pas des légendes de l'autre monde, ce serait moins dur à dévorer; mais, Seigneur! quel gâchis, quelles hymnes, quelles légendes! Jugez-en, vous qui lisez ce livre.

Tel saint, à la mamelle, faisait déjà pénitence et se privait de son lait les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine. Un essaim d'abeilles vint se former dans la bouche de tel autre, au moment de sa naissance. Le visage de celle-ci, en sortant du sein de la mère, fut changé en une rose. Celle-là, plus habile, fit un miracle dans le sein de sa mère et la préserva du naufrage. Un grand nombre prennent leur manteau, l'étendent sur la mer et traversent les golfes et les détroits. La neige qui tombe se suspend en forme de voûte sur la tête d'un autre qui cherche un abri dans une masure découverte. Un taureau se réfugie dans une caverne du mont Gargan. On veut pénétrer dans la caverne à la recherche de la bête, on est reçu à coups de flèches. Il fallait conclure : donc il y a là-dedans quelque brigand, la scène se passant dans la Pouille. Nullement. C'est saint Michel archange qui a trouvé ce singulier moyen de se faire dresser une chapelle dans cette grotte où il voudra être honoré. Fantaisie d'archange! Et l'on célèbre cette fête sous le nom d'Apparition. Les anges transportent une maison de Nazareth dans la Dalmatie et de Dalmatie à Lorette. Et cette maisonnette, construite de briques et de moellons rougeâtres, serait venue d'une ville de Palestine où la brique est inconnue et où le moellon calcaire, formant une

montagne sur laquelle est bâtie la ville, est d'une éclatante blancheur? Mais l'inventeur de la pieuse fraude, ne soupçonnant pas qu'il se trahissait, n'avait pas manqué de donner une cheminée à cette maisonnette. Quoique inconnues de tout temps en Palestine, elles étaient de mode alors en Italie. Comment supposer que la maison de la Vierge n'eût pas de cheminée? Aussi cette cheminée était-elle construite dans le style du temps. Et il y a une fête et un office dans le bréviaire en l'honneur de la translation de cette maisonnette.

Et de mille.

Le pauvre prêtre doit dévorer toutes ces sornettes mélangées avec des choses belles et grandes, aux sublimes petits poëmes appelés psaumes, à de bonnes pages des homélies des Pères qui sont là éparses comme des fragments d'Homère dans un almanach.

Jusqu'au moyen âge, la prière fut libre dans l'Église pour le prêtre comme pour l'humble fidèle. Le prêtre lisait dans le psautier : c'était sa belle prière. Le pieux usage devint une règle, mais sans l'absurde pénalité d'une damnation. Ni saint Ambroise, ni saint Augustin, ni saint Basile, ni saint Chrysostome, ni le clergé contemporain de ces illustrations de l'Église ne firent jamais le vœu de réciter un bréviaire.

Voilà donc un fardeau jeté sur l'épaule du prêtre par ce cher moyen âge. Et ce fardeau, supportable après tout pour les cénobites dans les cloîtres, — il a été inventé pour eux afin de varier la monotonie de leur inutile existence, — devient plus pénible pour le prêtre qui a charge d'une paroisse. Il est pus long d'ordinaire les samedis et les veilles des fêtes où le prêtre n'a pas une minute à lui, en raison du devoir qui l'appelle à l'église; et il n'est pas rare de voir de pauvres prêtres désespérés, tombant d'épuisement et de sommeil, réciter avant minuit, heure de rigueur, les parties de ce bréviaire pour lesquelles ils étaient en retard.

Les plaintes du sacerdoce sur ce bréviaire si mal fait, bon tout au plus pour des moines, durent depuis trois siècles, et Rome, qui accapare autant qu'elle peut le gouvernement des diocèses, n'en laissant que le moins possible aux évêques, n'a pas l'idée de dresser un bréviaire moins long, moins monotone, expurgé des légendes apocryphes. Elle ne se préoccupe pas du chagrin sérieux de tant de prêtres qui, par honneur pour leur engagement de sous-diaconat, ne manquent pas de remplir cette tâche ingrate qu'un bréviaire bien fait rendrait douce et fructueuse. Pourquoi Rome, brisant enfin avec son stupide moyen âge qu'elle adore, n'a-t-elle pas le sens de comprendre que l'heure

est venue de rendre la liberté à la prière, qu'il est dégradant pour le prêtre qu'on en fasse le forçat tenu par la chaîne, soupçonné de ne pas prier de lui-même s'il n'y était pas engagé par un vœu : procédé peut-être nécessaire dans les temps de la barbarie, mais insultant pour le sacerdoce, à un âge civilisé où nul n'ignore que la seule chose qui ne puisse se commander, c'est l'élan de l'âme vers Dieu par la prière?

J'avoue qu'ici je plaide plutôt la cause de mes frères dans le sacerdoce que la mienne. La lecture de mon bréviaire a été le grand enseignement de ma vie. J'y ai vu dans leur complète nudité les misères du catholicisme. C'est là que se sont dévoilées, devant mon intelligence froide et incapable de céder à un entraînement mystique, les déviations malheureuses que la grande doctrine évangélique a subies durant la longue nuit du moyen âge. Le bréviaire est le compendium de cette époque, sa substance condensée, l'image parfaite de sa fausseté historique, du formalisme imposé, de sa poésie à l'usage de races bégayantes et barbares, les choses de Dieu matérialisées et l'adoration en esprit et en vérité transformée en psalmodie monotone dont se sont acquittées les lèvres et à laquelle le cœur, qui ne s'échauffe pas sur des formules, ne prend aucune part.

Le bréviaire est au catholicisme ce que sont à la science les vieilles définitions des empiriques. Il y eut un temps où les connaissances scientifiques se bornaient à la notion de quatre éléments, et l'on disait que l'opium fait dormir parce qu'il a la vertu dormitive. On en est resté là, dans le monde, jusqu'à ce que la lumière se soit faite et qu'on ait créé la chimie. L'Église attend qu'on crée chez elle la lumière, qu'on lui dise son *fiat lux*. Elle est encore sous l'éteignoir de son bréviaire (1).

Mais la question du bréviaire est secondaire de sa nature. On ne demanderait pas le bréviaire de frère Jean des Entommeures qui avait fait à lui seul sa réforme : trois psaumes et trois leçons, en attendant que le sacerdoce prît la liberté de la prière. Par une inconcevable aberration qui peint, mieux

(1) Pendant les deux derniers siècles, des évêques intelligents entreprirent en France la réforme du bréviaire : les légendes stupides furent expurgées. On mit de côté et Lorette avec sa maison portée par les anges à travers l'Adriatique, et les fantaisies du bon saint Michel. Mais Rome vient de se prendre d'une grande colère contre ces profanateurs. Les évêques intelligents appartenaient à *l'hérésie* gallicane; ils niaient l'infaillibilité du pape, et cette négation était visible dans leur bréviaire. Rome n'a pas eu de paix qu'elle n'ait eu supprimé ces bréviaires, qu'elle n'ait bouleversé les liturgies des diocèses. Elle a affligé des diocèses entiers, par exemple celui de Lyon. Elle menace un des derniers qui lui oppose de la résistance, celui de Paris. Mais il faut faire triompher ce cher moyen âge et la belle théorie de Grégoire VII. C'est là ce qui doit sauver le catholicisme. O misère!

que tout le reste, l'étrange barbarie du moyen âge, ce même adolescent du sacerdoce à qui l'on impose le célibat, doit, dès qu'il a pris son engagement solennel et irrévocable, être initié à tout ce qui tient aux plaisirs de l'amour. Il lui est fait un cours *ex professo* sur cette dangereuse matière. Ce que l'anatomie enseigne au médecin, quand il a la chair morte, avec ses répugnances hideuses, sur le marbre d'un amphithéâtre, la théologie l'expose à l'apprenti du sacerdoce *de copula carnali*.

Je voudrais que ces mémoires pussent passer sous tous les regards, même les plus pudiques. Je voudrais que la mère chaste n'eût pas à rougir en les lisant et qu'elle ne tremblât pas de voir sa jeune fille les ouvrir au hasard. Je serais dans une bien profonde illusion sur moi-même si ce livre était jamais accusé de scandale. Je dois donc être d'une sobriété rigoureuse sur l'article de la diaconale.

Mais comprend-on qu'il faille appliquer un jeune homme de vingt et un à vingt-deux ans, quand il ne lui est plus possible de revenir sur son vœu, à des matières qui ne peuvent que souiller l'imagination pour toute la vie, l'exalter même, préparer au jeune prêtre des rêves voluptueux, lui rappeler à toute heure l'image des plaisirs de la chair, soulever à son regard le voile pudique de la vierge,

pour qu'il n'y ait plus de vierge, mais un être que les pensées, les désirs, souillent ou peuvent souiller à toute heure?

Ah! lisez les écrits des Pères des quatre premiers siècles de l'Église, et dites-moi si vous y trouvez la moindre trace de cet enseignement érotique? Dites-moi si, avant de se renfermer dans le monastère de Bethléem avec la descendante de Paul-Émile et sa fille sainte Eustochium, saint Jérôme alla faire, dans le presbytère romain, sous les yeux du pape Damase dont il fut le secrétaire, un cours de diaconale? Dites-moi si, même dans ces âges intermédiaires qui précédèrent l'extrême barbarie, les saints évêques, le clergé au-dessous d'eux, qui gouvernaient l'Église encore florissante par les traditions de l'époque civilisée, s'imposaient ces études lubriques? Non, non. Il faut descendre plus bas, aux âges où la théologie effarée, au spectacle d'une civilisation de sauvages, ne vit dans l'homme qu'une brute dégradée et charnelle, pour comprendre de pareilles leçons.

Ceci est donc la honte du sacerdoce catholique, la tradition que le moyen âge, et non l'époque glorieuse de l'Église primitive, lui a léguée et qu'il n'a ni le courage ni la délicatesse de rejeter. Les instincts pudiques de notre civilisation auraient dû convaincre l'Église qu'il est temps d'abolir

cette institution barbare. On sait, dans le monde, que le séminaire déflore ainsi le jeune sacerdoce, que le regard jusque-là naïf de ce gauche campagnard, affublé d'une soutane, sera bientôt un regard vif et qui dira malgré lui qu'on lui a appris beaucoup de choses. On lui appliquera le vers mordant de Gresset :

Roulait des yeux d'un air de jeune carme.

On saura qu'en écoutant l'épouse, la jeune fille, qu'en se trouvant dans les salons auprès des femmes, il dépasse, en connaissances d'un certain genre, les plus habiles, qu'il est ferré sur les théories de tout ce qui se passe entre époux. Concluez maintenant quel respect pour le prêtre cette idée inspire aux gens du monde, quel bonheur ils ont à songer que, dans la confession, leurs femmes, leurs filles peuvent s'entretenir avec le prêtre sur de telles matières; et étonnez-vous, après cela, que la confession soit tombée et tombe tous les jours!

Je ne dirai que ceci de la diaconale : je la flétris de ces deux mots, une contradiction et une barbarie. Aux jours de splendeur de l'humanité dans son avenir, quel triste reflet ne jettera pas sur l'histoire de l'Église ce souvenir malheureux de générations sacerdotales souillées par cet ensei-

gnement honteux. On rougira de nos diaconales comme nous sommes forcés de rougir de ces scènes de cannibales consacrées par l'Église barbare du moyen âge et appelées des auto-da-fé. Mais prenons garde! Quand une institution, quelque grande qu'elle soit dans son origine, quelque éclat qu'elle ait jeté dans le monde, en arrive par son obstination à entasser sur soi les répulsions d'une longue suite de générations honnêtes, il faut le lui dire d'un mot, elle risque gros jeu, elle joue tout son avenir.

Si je pouvais encore arriver à temps! Si ces lignes, qui certes seraient jugées bien mal si elles paraissaient dictées par quelque passion, pouvaient éclairer des hommes loyaux, mais routiniers, qui ne soupçonnent pas les conséquences d'un tel enseignement et qui suivent le passé, sans le discuter, comme l'homme qui marche ne voit pas la boue qui éclabousse par derrière son vêtement; si j'obtenais qu'on laissât enfin, comme une inutilité et un danger, cette misérable diaconale, je croirais avoir rendu à cette Église que j'aime, à ce sacerdoce au sein duquel j'ai été humilié mais à qui je pardonne, un service éclatant, un immense service.

IX

MON PREMIER VICARIAT

Je serai sobre de détails sur les derniers mois que je passai au séminaire. Mon sort était fixé par le sous-diaconat.

Quelques jours avant mon ordination au sacerdoce, M. l'économe du séminaire me remit une petite boîte cachetée avec des armoiries. C'était celle des Lazerat. La boîte contenait deux rouleaux de pièces d'or de cent francs chacun. Les rouleaux portaient, comme par le passé, les mêmes inscriptions faites des mêmes mains. Mes charitables bienfaitrices avaient songé qu'au moment de me rendre dans quelque vicariat, cette somme me serait utile, et que je n'aurais pas à imposer de privations à mes dignes parents. C'était bien encore

la Providence qui m'envoyait ce cadeau. Vingt pièces d'or! mais je n'en avais jamais vu autant. Je sautai de joie, comme je l'eusse fait dix ans plus tôt, tant le cœur humain est toujours le même! Et, dans mon enthousiasme, j'appuyai chaudement mes lèvres sur les deux petits papiers écrits de ces mains si chères; baisers qui partaient bien du cœur.

J'ignorai, jusqu'au lendemain de mon ordination, le poste qui m'était destiné. Le supérieur me dit : Allez à l'évêché; vous y trouverez votre nomination.

Le vicaire général me reçut avec force démonstrations de bienveillance. Il me dit ensuite :

— Monseigneur vous nomme au Mont-Dore. Vous serez là avec un curé homme d'esprit. Vous ne pourrez que gagner sous sa bonne direction. Vous êtes le plus jeune de nos prêtres; mais vous prouverez, comme dit l'Écriture, que l'on peut avoir les cheveux blancs de la maturité, même dès la jeunesse. Allons! mon cher, courage! Les temps sont mauvais; nous avons besoin de bons ouvriers à la vigne du Seigneur. Je ne doute pas que vous ne fassiez honneur à ces messieurs sulpiciens qui vous aiment beaucoup.

Vous travaillerez; je sais que vous avez ce goût; mais que ce soit à la science des saints, à la science

ecclésiastique. Laissez là la vanité des sciences profanes. Saint Paul n'en faisait aucun cas. Elles ne font que donner de l'orgueil, et l'orgueil conduit le prêtre à l'abîme. Saint Augustin a dit que beaucoup de vices secrets ont leur source dans l'orgueil consenti. Vous saurez, mon bon ami, éviter cet écueil.

Allons! j'espère tout bien de vous.

Vous voulez bien voir monseigneur?

— Certainement, monsieur le vicaire général.

Il me conduisit lui-même au salon particulier où recevait à cette heure-là le vénérable évêque.

— Monseigneur, lui dit-il, voici M. l'abbé Léonard Berthomieux qui vient demander la sainte bénédiction de Votre Grandeur. Il va partir pour le vicariat du Mont-Dore, où Votre Grandeur l'a nommé. Je lui disais tout à l'heure qu'il était le plus jeune des prêtres que vous ayez ordonné. C'est donc votre Benjamin.

— Certainement, cher enfant, dit le vieillard.

Je m'étais approché. Je me mis à genoux devant ce reste de la vieille génération sacerdotale qui allait bientôt s'éteindre. L'évêque me bénit et m'embrassa d'une manière toute paternelle.

— Allons, mon enfant. *Ministerium imple.* Soyez un ministre infatigable de l'Évangile. Et

puis, cher enfant, priez particulièrement pour le vieillard qui vous a imposé les mains.

Je me retirai, ému de cette réception patriarcale. La scène était bien simple : elle avait toutefois quelque chose d'attendrissant. Celui que l'on appelait une « Grandeur » demandait humblement le secours d'une prière à celui qui devait pendant de longues années monter à l'autel. Je n'ai jamais oublié ce qu'il y avait de profond dans la parole : *Ministerium imple*. Venant de cette bouche et dite à un tel âge, après une si longue expérience, elle me faisait comprendre qu'il fallait, dans un monde nouveau, se mettre à la grande tâche qui a converti à la lumière l'ancien monde.

Le vicaire général m'avait accordé quelques jours de repos dans ma famille.

Je les consacrai à ma mère et à ces honnêtes parents de Fontanat où, tous les ans, depuis notre installation à Clermont, j'allais passer quelques jours de vacances joyeuses. Comme j'étais choyé dans cette nombreuse famille des Berthomieux ! Ils avaient enfin le grand honneur des maisons paysannes de l'Auvergne, avoir produit un prêtre. Quant à mon père, qui se gonflait dans son importance de bedeau de la cathédrale, son orgueil était flatté que son fils pût monter à l'autel, au même titre que les honorables chanoines et M. l'archi-

prêtre, dont il était l'humble serviteur. Ma mère était aux anges. J'étais la réalisation du grand et du doux rêve de sa vie. Il fut un peu dur pour elle de me voir partir pour la montagne; mais j'étais libre de venir la voir quelquefois, et puis elle savait que, tôt ou tard, une cure me serait donnée où elle viendrait avec moi. Les mères se bercent toute leur vie d'espérances.

J'allai remercier ma bienfaitrice. Je ne vis pas Félicie, en visite ce jour-là chez une de ses tantes.

Il fallut enfin partir pour le Mont-Dore. Cette ville de bains n'est, en réalité, qu'un village; mais ses eaux, d'une grande puissance, sont très-renommées. Du temps des Romains, la ville avait de l'importance, à en juger par les débris d'un panthéon, vaste temple élevé au centre même du village actuel. Un précieux reste d'antiquité, qui n'a souffert aucune dégradation, est le bain de César, désigné dans les anciens terriers de la maison de la Tour-d'Auvergne sous le nom de bain de la grotte, *Balneum cryptæ*. Le monument romain, adossé au rocher, d'où sort une magnifique source, a en effet la forme d'une grotte. C'était une abside, forme si commune dans les bains antiques. On y entre par une porte carrée de deux mètres de hauteur sur soixante-six centimètres de largeur. Elle est placée au-dessous d'un fronton très-surbaissé

dont la corniche horizontale a deux mètres soixante-six centimètres de longueur. C'est simple de style, mais tout à fait grave, et portant bien la majesté un peu lourde de l'architecture romaine.

L'abside intérieure est construite en belle lave grise extraite de la montagne elle-même du mont Dore. La profondeur de cette abside est de trois mètres soixante-six centimètres sur trois mètres de largeur. La hauteur égale la profondeur. Au centre est un bassin circulaire d'un mètre de diamètre sur un mètre cinquante centimètres de profondeur. La source jaillit à gros bouillons du fond de ce bassin. Lorsque je plongeai le thermomètre dans la source, il marqua quarante-cinq degrés centigrades.

L'un de mes premiers amusements, au Mont-Dore, fut d'étudier ces précieux restes.

Un superbe tambour de colonne, d'un énorme diamètre et indiquant les proportions du temple, sert de base à une croix, en face de l'église (1). Non loin de là sont des caissons sculptés représentant des boucliers et des amours. Lorsqu'on commença, en 1704, les travaux de l'établissement des bains, travaux considérablement agrandis de nos jours, les médailles d'or, d'argent et de bronze

(1) Ces restes ont été depuis entassés sur la promenade publique.

trouvées dans les fouilles étaient si nombreuses, que les ouvriers les emportaient à pleins chapeaux.

Je me suis amusé à collectionner ces médailles du Mont-Dore, que mes cupides compatriotes me vendaient aussi cher que possible. Je suis convaincu que le dieu le plus honoré dans le Panthéon bâti par les Romains sur ces belles sources, était le dieu de l'or.

N'allez pas croire pour cela que je veuille vous faire dévorer quelque mauvaise étymologie et conclure de l'âpreté au gain des Auvergnats à cette dénomination mal fixée encore de Mont-d'Or ou Mont-Dore. Cette dernière est aujourd'hui généralement acceptée. L'on a une rivière coulant de la montagne qui se nomme la Dore. C'est déjà une raison.

Sidoine Apollinaire, illustre Auvergnat, l'appelle *Duranius*, ce qui n'a aucune ressemblance avec le mot Mont-d'Or. D'un autre côté,. la Sioule prend sa source à un village du Mont-Dore appelé *Aurero*, Aurière. Et dans un vieux titre la rivière elle-même est appelée *Auri rivus*, ruisseau d'or. Près de là se trouve le village de *Trador*, *Trajectus auri*, passage de l'or. Dans la commune de Murat est une montagne appelée la banne d'Ordenche. Or ce mot banne signifie corne, c'est la *pena* espagnole, et ordenche signifie dent d'or, la

corne de la dent d'or. Grégoire de Tours nomme une montagne, à Saint-Nectaire, au-dessus de celles du Mont-Dore, *Cornadorum;* on dit encore dans le pays *Cornador*, *Cornu auri*, corne d'or. Voilà bien de l'or; et malgré cela, malgré une ancienne tradition qui prétend qu'on recueillait des sables aurifères dans les rivières qui tombent du Mont-Dore, ces terribles antiquaires s'obstinent, par respect pour Sidoine Apollinaire, à rejeter la dénomination de Mont-d'Or, et à s'en tenir à celle qu'indique le vieux mot *Duranius*, Mont-Dore. J'ai dû écrire comme eux, sans être trop convaincu qu'ils aient raison.

L'hiver est toujours rude au Mont-Dore. Quoique la petite ville soit bâtie au pied de la montagne, dans le cirque ouvert par le grand éboulement volcanique par lequel fut emportée une partie notable du cône qui formait le cratère primitif, le climat n'en est pas moins rigoureux. L'exposition de la vallée est en plein occident, et les pluies qui viennent de l'Atlantique, arrivant à la barrière du haut plateau, sont arrêtées et se congèlent. L'on y est donc longtemps sous les neiges.

Le vicariat du Mont-Dore était pour moi une bonne fortune. Tous ceux qui avaient fait leurs premières armes sous la direction du bon curé, depuis trente ans, ne parlaient de lui qu'avec

éloges. Au séminaire on s'occupe beaucoup de petits commérages sur la vie sacerdotale. Pendant les vacances on observe ce qui se passe dans les presbytères, à la rentrée on communique à ses condisciples les impressions reçues, et l'on en conclut que l'existence entre curés et vicaires n'est pas toujours exempte d'orages. Un de mes amis du séminaire, qui était allé souvent au Mont-Dore, m'avait fait le portrait du curé. Je savais que sa taille était un peu au-dessus de la moyenne, qu'il avait de beaux cheveux blancs, la figure pleine et un peu colorée. Je fus donc assez surpris en arrivant à la cure du Mont-Dore de me trouver en face d'un prêtre de quarante à cinquante ans, grand, maigre, aux traits durs et anguleux, le teint bilieux et pâle. Il était seul au presbytère, et ce fut lui qui m'en ouvrit la porte.

Évidemment on m'avait changé mon curé.

Je le regardai avec étonnement, et je balbutiai :

— Vous êtes monsieur le curé du Mont-Dore

— Oui, me répondit-il.

Ce « oui » produisit sur moi une sensation des plus désagréables. Comment se faisait-il que, dans les quinze jours qui avaient suivi ma nomination, M. l'abbé Frossinel eût quitté la paroisse? Comment ne m'en avait-on pas prévenu? Sans doute

on avait pensé que ce détail n'importait pas beaucoup à un vicaire.

Je crois que le curé s'aperçut de ma stupéfaction et de ce qu'elle avait de peu flatteur pour lui; car il sourit d'une étrange façon, et ce ne fut qu'après une pause qu'il ajouta :

— Je suis curé du Mont-Dore par intérim. Je remplace M. Frossinel pour trois ou quatre jours seulement. Il est parti hier pour Champeix. Sa sœur est malade, très-malade ; elle a eu une attaque d'apoplexie, elle n'en reviendra pas. Si, au lieu de rester quinze jours à Clermont après votre nomination, vous vous étiez rendu à votre poste, vous auriez pu être assez au courant des affaires de la paroisse pour remplacer votre curé, et moi je n'aurais pas été obligé de quitter mes paroissiens de Murat. Cela aurait beaucoup mieux valu pour eux, pour moi et même pour vous, jeune homme. Le zèle que vous auriez mis à vous rendre à votre poste vous aurait servi auprès de vos supérieurs.

— Ma mère a désiré que je lui consacrasse quelques jours avant une séparation qui sera peut-être très-longue.

— Jésus-Christ a dit : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Vous connaissez cette parole.

— Monsieur, je vous ferai remarquer que, pour

rester à Clermont, j'avais la permission de mes supérieurs, et notamment de M. le curé du Mont-Dore. Ma présence ne lui était pas nécessaire dans ce moment.

— Il est des permissions qu'il est mieux de ne pas demander.

— Croyez que, s'il se fût agi d'un devoir impérieux de mon ministère, je n'aurais pas balancé entre lui et mes affections de famille.

— Je ne distingue pas entre les devoirs, monsieur l'abbé, tous sont impérieux. Vous étiez nommé vicaire dans cette paroisse, vous deviez vous y rendre. Vous voyez que M. le curé se trompait, en croyant n'avoir pas besoin de vous. Il faut toujours être là où la Providence veut que l'on soit, et elle vous donne une lecon dont je vous conseille de profiter.

Je commençais à trouver la mercuriale de M. le curé de Murat fort inconvenante, et je lui répondis d'un ton presque aussi cassant que le sien ;

— Je ne saurais croire, monsieur le curé, que la Providence ait envoyé une maladie grave à la sœur du vénérable abbé Frossinel, précisément pour me donner une leçon.

— Vous prêtez à mes paroles un sens trop précis, monsieur le vicaire. Dieu, en permettant un fait, peut avoir des desseins multiples, et il es

permis d'y voir plusieurs enseignements. Au reste, je n'ai nulle autorité sur vous, et je laisserai à mon respectable confrère le soin de vous apprendre quels sont les devoirs des prêtres appelés au ministère des paroisses.

Je m'inclinai en lui disant que les conseils des anciens dans le sacerdoce me paraissaient devoir être toujours écoutés avec déférence.

Cette réponse l'adoucit, et le reste de la soirée se passa assez bien. Le souper était servi, nous nous mîmes à table.

— Vous ignorez sans doute, me dit-il, le malheureux événement qui est arrivé avant-hier dans la paroisse.

— Tout à fait. Que s'est-il donc passé?

— Ce misérable Fournier qui, mû par un sentiment de cupidité et de vengeance, a tué, il y a huit jours, deux femmes, un vieillard et un enfant dans la ferme qu'il a incendiée ensuite, s'était soustrait, vous le savez, à toutes les recherches de la justice?

— Certainement : à Clermont tous les esprits sont encore émus par cette horrible catastrophe. Cet homme aurait-il commis ici un nouveau crime?

— Oui, et un crime bien plus grand que le premier, car il est irréparable dans ce monde et

dans l'autre. Ce Fournier a été arrêté avant-hier au soir sur le territoire de la paroisse; mais, avant qu'on ait eu le temps de l'attacher solidement, il a tiré de sa poche un couteau-poignard, celui probablement avec lequel il avait tué ses victimes, et il s'est frappé à la poitrine. La mort a été instantanée. On l'a inhumé dans la portion du cimetière non bénite.

Nous causâmes quelque temps de cette triste aventure, de l'effet qu'elle avait dû produire sur la paroisse, puis enfin nous arrivâmes à des sujets de conversation moins lugubres.

M. le curé de Murat aimait à parler, surtout pendant et après son repas. Le vin de la Limagne, qu'il était loin de dédaigner, bien qu'il n'en bût jamais assez pour compromettre la dignité de son caractère, lui donnait, pendant quelques instants, une humeur relativement agréable; il était moins gourmé, moins sévère, parlait moins par sentences; il disait à son vicaire, « Mon cher enfant », au lieu de ce « Monsieur l'abbé » qu'il prononçait d'ordinaire avec une sécheresse parfaite. Je m'aperçus qu'à mesure qu'il vidait et remplissait son verre, il devenait de plus en plus affable pour moi. Sa figure austère se déridait, il se montrait expansif. Il me mit au fait dans une heure de toute la chronique sacerdotale de la contrée, critiqua

la plus grande partie de ses confrères et en loua fort peu.

— Vous saurez, mon cher enfant, me dit-il, que si, comme je n'en doute pas, vous êtes entré dans le sacerdoce avec l'intention de travailler sérieusement à la gloire de Dieu et au salut des âmes, vous pourrez faire ici beaucoup de bien. Votre curé est un bon prêtre : il n'y a rien à dire contre sa moralité ; mais il est froid, il se renferme dans la routine, et il dédaigne de s'occuper de spiritualité.

Ici vous avez une grande quantité d'aubergistes qui se donnent le titre de maître d'hôtel et qui spéculent sur les voyageurs que la saison des eaux attire. Ces gens-là sont peu religieux. Par leur profession ils se croient en droit de ne pas tenir compte des prescriptions de l'Église. D'un autre côté, les voyageurs, venant de tous les points de l'Europe, répandent parmi nous le poison de la philosophie moderne.

Il était encore de mode à cette époque de jeter l'anathème sur la philosophie moderne et sur les philosophes, comme on le jette aujourd'hui sur le rationalisme et sur les libres penseurs.

Au moment où le curé allait commettre une philippique virulente contre les philosophes, un jeune homme de vingt-cinq à trente ans entra

dans la salle où nous étions. Son visage était triste, et quand il voulut parler ses sanglots le suffoquèrent.

— Monsieur le curé, je suis bien malheureux, mon pauvre enfant est mort!

— Quel âge avait-il? demanda le curé de Murat.

— Trois semaines. Je suis marié depuis quatre ans. Ma femme et moi nous désirions tant avoir un enfant! Dieu nous l'a donné et puis il nous l'a repris.

— Eh bien! il en a fait un ange qui priera pour toi dans le ciel. M. l'abbé, que voilà, est votre nouveau vicaire; il fera l'enterrement demain matin. *Laudate Dominum omnes gentes.* L'Église se réjouit quand l'âme des petits enfants monte au ciel. Celui-là aurait peut-être été plus tard un mauvais sujet. Dieu nous frappe pour notre bien : il faut toujours le bénir.

Je crois que la douleur de ce malheureux père l'empêchait d'entendre ces étranges consolations.

— Je redoute encore un plus grand malheur, dit-il. Ma pauvre femme était déjà bien malade; elle a failli mourir en mettant ce pauvre enfant au monde, et, bien sûr, le chagrin la tuera. Elle n'est pas assez forte pour le supporter.

Et le pauvre père se remit à sangloter.

J'aurais voulu lui dire quelques paroles de con-

solation, pleurer avec lui peut-être. Il me semblait que, dans ce moment, commençait mon initiation à la vie sacerdotale. Je comprenais que mon cœur de prêtre devait appartenir à ceux qui souffrent. Je devais passer auprès des joies de la famille seulement pour les bénir, sans y arrêter trop mon regard et ma pensée ; mais ces cœurs brisés d'époux, de pères et de mères, ils étaient à moi, ils étaient la portion choisie qui m'était confiée.

Toutefois je me taisais. La froideur et les dures banalités du curé de Murat me paralysaient, et un regard, un serrement de main furent les seules marques de sympathie que je donnai au père désolé. A l'étreinte qui répondit à la mienne, je crus m'apercevoir qu'il m'avait compris.

— Allons, allons, disait le curé de Murat, il ne faut pas s'affliger de la sorte. Si on avait la foi on se montrerait plus résigné ; mais, dans le malheureux temps où nous vivons, on ne voit les choses qu'à un point de vue purement humain.

Le curé de Murat allait, je crois, parler de la philosophie moderne; mais il s'aperçut que celui pour lequel il se mettait en frais d'éloquence n'était plus là ; le malheureux avait sans doute pensé qu'il valait mieux pour lui se rendre auprès de sa pauvre femme que d'écouter un sermon.

— Voyez-vous, dit le curé, il est parti sans même fermer la porte. C'est étonnant comme ils sont grossiers ces gens-là; on leur parle, et ils ne vous écoutent pas.

Et appelant le domestique de l'abbé Foussinel, qui était aussi le sacristain, il lui dit :

— François, demain à huit heures, après la messe de M. l'abbé Berthomieux, on fera l'enterrement de l'enfant de Pierre Grenet.

— Mais, monsieur le curé, il n'a pas été baptisé.

— Comment! il n'a pas été baptisé, et il avait trois semaines! Mais c'est épouvantable! M. le curé du Mont-Dore a souffert que cet enfant restât sans baptême?

— Ah! dame, que voulez-vous? M. le curé n'est pas toujours le maître. Il dit bien aux parents de faire leur devoir; mais il ne peut pas les forcer. Madame Grenet voulait attendre sa sœur pour faire le baptême. Le petit, d'ailleurs, était fort et semblait ne demander qu'à vivre. Pas du tout, une convulsion est arrivée, et il est mort.

— Alors, ni monsieur le vicaire ni moi n'avons à nous occuper de cela, et vous direz au fossoyeur de mettre cette petite charogne dans la portion de terre non bénite du cimetière : elle ne doit pas souiller la terre où reposent les catholiques.

Ce mot grossier appliqué à ce pauvre petit corps, sur lequel un père et une mère répandaient dans ce moment tant de larmes, me révolta. Le prononcer me semblait une profanation bien plus grande que celle qui pourrait résulter du contact de ce cadavre d'enfant non baptisé avec des ossements chrétiens.

— Monsieur le curé, dit le sacristain, je sais bien que c'est l'usage; mais ce pauvre Grenet ne pensait pas à cela; précisément en sortant d'ici, il a trouvé notre fossoyeur, et il lui a dit qu'il fallait mettre son petit auprès de la mère de sa femme et qu'il voulait acheter le terrain.

— Ah! vraiment! Cela s'est enrichi à tenir hôtel et à rançonner les voyageurs, et cela veut faire les personnages, avoir son tombeau de famille comme les messieurs de la ville. Cela fait pitié : des gens sans religion!

— Monsieur le curé, dit le sacristain, les Grenet sont de braves gens : le mari fait ses pâques, la femme communie aux grandes fêtes.

— Oui, on a un reste de foi, je veux l'admettre; mais on laisse mourir son enfant sans baptême, et même on a la prétention de le mettre en terre sainte. C'est affreux, vous dis-je, et je ne voudrais pas, pour rien au monde, qu'un pareil scandale arrivât dans ma paroisse.

— Il en arrive bien d'autres scandales dans sa paroisse, murmurait tout bas le sacristain, pendant que le curé, qui se promenait à grands pas, était à l'autre bout du salon; et si l'on osait lui répondre...

— Laissez-nous, dit le curé, et veillez à ce que mes ordres soient exécutés.

— Oui, monsieur le curé, soyez tranquille, on les exécutera. D'ailleurs, cela se fait toujours. Il est vrai que, jusqu'à présent, je n'avais jamais vu enterrer ainsi que des enfants mort-nés, des avortons, tandis que le petit de madame Grenet était déjà bien beau et bien fort.

— C'est assez, dit le curé.

Le sacristain sortit.

— Voyez-vous, monsieur l'abbé, il y a dans tout cela beaucoup de la faute de votre bon curé, pas assez de zèle; et, faute de zèle, les crimes se commettent dans une paroisse, sans qu'on y fasse presque attention : car quel plus grand crime, pour un père et pour une mère, que celui d'exposer l'âme de leur enfant à la perte éternelle, en différant de le faire baptiser? On ne fait pas assez connaître l'enseignement constant de l'Église sur cette matière.

— Sans doute, dis-je, il y a eu une désobéissance coupable à la loi actuellement portée par

l'Église, qui prescrit de ne pas différer le baptême des enfants. Cette loi est un changement à son ancienne discipline; nous savons tous qu'elle peut la réformer ou la modifier suivant les lieux, les temps ou les circonstances.

— Que voulez-vous dire par là, monsieur le vicaire? Prétendriez-vous que l'Église n'a pas toujours regardé comme un crime de différer le baptême des enfants?

— Oui, monsieur le curé, je prétends cela; car c'est un fait consigné dans les annales des conciles, que l'Église, pendant longtemps, ne donna le baptême qu'aux adultes, et quand ils étaient suffisamment instruits des obligations qu'ils contractaient en entrant dans la société chrétienne. Plus tard, on baptisa les enfants; mais seulement à des époques déterminées.

Pendant les derniers jours que j'ai passés au séminaire, on lisait au réfectoire, dans l'histoire ecclésiastique, les actes du concile de Mâcon et ceux du synode d'Auxerre à la fin du sixième siècle.

On ordonnait alors de ne baptiser qu'à Pâques, même les enfants, sauf le danger de mort; et, chose singulière, pendant longtemps, le baptême reçu dans le lit, pour cause de maladie, rendait l'enfant inhabile à recevoir les ordres sacrés,

c'était une irrégularité. Ceux qui avaient été ainsi baptisés étaient nommés *clinici*.

— Que concluez-vous de tout cela?

— J'en conclus que, si l'Église ordonne aujourd'hui de ne pas différer le baptême des enfants, elle ordonnait alors de le différer; j'en conclus qu'en vue des inconvénients de sa première méthode, elle a adopté sagement la seconde, voilà tout. Et si vous voulez toute ma pensée, il a fallu l'obscurcissement causé par la barbarie du moyen âge, pour en arriver à rejeter le cadavre d'un enfant non baptisé, comme une souillure pour le cimetière où son père et sa mère doivent reposer un jour. Il était étrange, sans doute, de faire un cas d'irrégularité, pour le sacerdoce, du baptême reçu, pendant la maladie, en dehors des jours désignés par l'Église; mais il est encore plus étrange de voir, de nos jours, des théologiens enseigner qu'on doit ouvrir le corps de la femme morte avant le terme de sa grossesse ou pendant le travail de l'enfantement, non-seulement pour baptiser le fœtus, s'il est vivant — et cela, je le comprends, — mais encore, s'il est mort, pour qu'il soit enterré dans la partie du cimetière non bénite.

— Toutes ces lectures qu'on vous a faites étaient non-seulement inutiles, mais dangereuses; et si j'étais directeur de séminaire, à coup sûr

on n'y lirait pas l'histoire ecclésiastique. Qu'a-t-on besoin de savoir tout ce que vous venez de me raconter?

Nous nous séparâmes là-dessus.

Cette scène, insignifiante en apparence, fut la première révélation que je reçus de cet esprit d'intolérance grossière dans lequel végètent tant de nos pauvres prêtres, esprit de barbarie véritable que les séminaires ont le malheur de ne pas combattre et que les évêques ne songent pas à extirper : ils aiment mieux des fanatiques obéissants que des hommes raisonnables et instruits, mais capables d'indépendance.

Le lendemain, j'allai m'informer des nouvelles de madame Pierre Grenet : son mari me dit qu'elle était plus mal. Le médecin, cependant, ne la croyait pas en danger. Le mari ajouta :

— J'ai à faire un voyage de deux jours pour régler des intérêts assez importants, et je vais partir immédiatement.

— Vous laissez bien auprès de votre femme une personne de confiance et capable de la soigner?

— Oh! oui, monsieur le vicaire, nous avons notre vieille servante Miette, elle est bien habile auprès des malades, et puis nous avons de bons voisins. Tout le monde aime ma femme ici, elle

est si bonne. Priez le bon Dieu pour elle, monsieur le vicaire, afin qu'il me la conserve. Ma pauvre femme! si elle savait qu'on a jeté son pauvre enfant, dans la terre, comme un chien mort et tout près de ce misérable assassin, cela achèverait de la tuer.

X

LE REVENANT

La neige commençait à tomber depuis quelques jours; mais elle fondait presque aussitôt. Le surlendemain de mon arrivée au Mont-Dore, le vent tourna en plein nord. Vers le soir, la neige tombait en épais flocons; et le jour suivant je pus reconnaître, en me réveillant, qu'il y en avait sur la terre une épaisseur de plus de deux pieds.

Nous allions nous rendre à l'église, M. le curé et moi, lorsque nous vîmes arriver le sacristain; nous remarquâmes sur sa physionomie une grande altération.

— Qu'y a-t-il de nouveau, François? Vous me paraissez bien ému.

— Moi! monsieur le curé, pas du tout, je vous

assure. Dans le village on est bien un peu surpris; il y en a même qui ont peur.

— Peur! dis-je, et pourquoi?

— Oh! pour rien. Ce sont les femmes qui ont rêvé cela; et il faut être imbécile pour y croire. Pourtant, la femme du garde champêtre, la Marion, est une commère qui n'a pas froid aux yeux, et quand elle a peur, celle-là, d'autres pourraient bien n'être pas très-rassurés; mais c'est égal, je ne donne pas dans ces visions.

— Comprenez-vous quelque chose à ce qu'il nous raconte? dit le curé de Murat. Voyons, François, que voulez-vous dire avec les femmes, la Marion, ce que vous croyez et ce que vous ne croyez pas? Si vous croyez à votre *Credo*, cela suffit; on ne vous en demande pas davantage. Expliquez-vous! que se passe-t-il d'extraordinaire?

— Rien du tout, monsieur le curé. C'est-à-dire que ce serait fort extraordinaire : jamais le village du Mont-Dore n'avait passé pour être hanté.

— Hanté! hanté! qu'entendez-vous par là?

— Monsieur le curé, vous le savez bien, un village ou une maison sont hantés, quand les esprits y reviennent.

Je me mis à rire de bon cœur, comme on rit quand on est jeune, et je dis à François :

— Comment, mon cher François, il apparaît-

trait des esprits au Mont-Dore? Alors, je suis enchanté d'y être venu : j'aurai peut-être la chance d'en rencontrer un. Racontez-nous cela. Dans mon enfance, j'aimais beaucoup les histoires de sorciers et de revenants; il est vrai qu'alors elles m'effrayaient beaucoup, et c'est peut-être pour cela qu'elles avaient un si grand charme pour moi. Parlez, François, je vous écoute.

— Vous riez, monsieur l'abbé, et vous avez raison. Pourtant, il se pourrait bien, tout de même, que vous eussiez tort. Qui peut savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux dans toutes ces choses que l'on raconte depuis des siècles? Enfin, voici ce qui est arrivé.

La Marion est allée hier passer une partie de la nuit auprès de sa belle-mère, qui est bien malade, et qui demeure, M. le curé de Murat le sait bien, dans une petite maison isolée, à cent pas du cimetière. C'est là un triste voisinage; mais la belle-mère de la Marion ne craint pas les morts : elle passe pour être un peu sorcière, et, entre nous soit dit, pour demeurer où elle est, il faut bien qu'il y ait quelque chose. La Marion l'a quittée avant le jour, vers les cinq heures du matin, et comme elle sortait, elle a vu venir de loin comme un fantôme; il était tout blanc et il avait au moins quinze pieds de haut. Il courait sur la

neige avec une vitesse incroyable et sans la toucher. Comme il y a de la lune, que le temps était très-clair, ce que la Marion a vu, elle l'a bien vu.

La Marion est rentrée chez sa belle-mère : pour s'en aller, il lui aurait fallu passer dans le chemin qu'avait pris le fantôme, et, toute brave qu'elle est, elle a eu peur.

— Marion a vu un arbre, chargé de neige, agité par le vent, et elle a pris cela pour un fantôme.

— Oh! monsieur le vicaire, un arbre ne marche pas, et la Marion a vu le revenant courir sur la neige.

— Elle a cru le voir : la peur lui a troublé l'esprit.

J'eus beau parler raison, je vis bien qu'il était inutile de chercher à désabuser François.

Vers la fin du jour, madame Grenet fit demander le nouveau vicaire : elle était dans un état désespéré.

Je pris le sac dans lequel le curé mettait les saintes huiles, et je partis avec François.

Je n'avais jamais vu de mourants et je n'entrai pas dans la chambre de cette jeune femme sans émotion. Son lit était entouré de cinq ou six de ses voisines qui s'agitaient auprès d'elle et se lamentaient à haute voix sur son état.

Je crus d'abord que madame Grenet était morte.

Sa pâleur livide, ses yeux fermés, les boucles de cheveux noirs, qui s'échappaient de sa coiffure, collées sur son front et sur ses tempes par une sueur glacée, ses lèvres décolorées et entr'ouvertes, la profonde altération de ses traits, tout me fit croire que je n'avais devant moi qu'un cadavre.

— Je suis arrivé trop tard, dis-je.

— Oh! elle n'est pas encore morte, me dit une des femmes qui étaient là. Elle attend pour mourir que son mari soit arrivé. Ils s'aimaient tant, ces pauvres enfants! Bien sûr, elle ne rendra le dernier soupir que lorsque M. Grenet sera là, vers les dix ou onze heures du soir.

Cette idée superstitieuse des gens du peuple qui leur persuade que les mourants peuvent retenir la vie, prête à s'échapper, jusqu'au moment où l'être aimé qu'ils attendent arrivera près d'eux, me parut touchante; et, malgré ma répugnance pour tout ce qui est superstition, je n'eus point le courage de combattre celle-là.

On annonça à madame Grenet que j'étais arrivé.

Elle ouvrit lentement ses grands yeux noirs et elle murmura d'une voix affaiblie :

— Ah! tant mieux.

— A-t-elle entièrement sa connaissance? demandai-je aux voisines.

— Oui, par moments; pourtant, il y en a d'autres où elle dit des choses qu'on ne comprend pas, et elle ne veut pas les expliquer.

— Sortez toutes, dis-je alors. Si la pauvre malade a conscience de l'état dangereux où elle se trouve, vos réflexions sur sa mort prochaine, qu'elle peut très-bien entendre, ne peuvent que lui faire beaucoup de mal.

Je restai seul avec madame Grenet.

C'était la première fois que j'étais appelé à adoucir pour une pauvre âme le passage terrible qui sépare le temps de l'éternité, et à faire luire, devant ses yeux, dans l'ombre de ce tombeau entr'ouvert, le rayon d'une vie immortelle.

Le regard anxieux de madame Grenet, pendant que ses voisines sortaient de la chambre, ne me quittait pas; elle semblait chercher sur ma physionomie ce qu'elle avait à craindre ou à espérer de moi.

Quand nous fûmes seuls, elle me dit :

— J'avais peur que vous n'arrivassiez pas assez tôt.

— Votre état est loin d'être désespéré, ma chère enfant.

— Oh! monsieur le vicaire, je sais bien que je vais mourir. Si je pouvais vivre seulement encore quelques heures!... Mon mari serait là... Je lui dirais tout, et je ne mourrais pas déses-

pérée... J'ai fait quelque chose de terrible, voyez-vous... Mais je ne puis m'en repentir : si cela était à faire, je le ferais encore... Mon mari comprendrait cela; mais vous, vous ne me comprendrez pas... Pourtant, vous avez l'air bien doux, bien compatissant. Mon mari m'a dit que vous aviez de bonnes paroles pour les malheureux... Vous êtes venu, hier, demander de mes nouvelles. Hier?... Oui, c'est bien hier que j'ai appris... Mon mari n'était plus là... Alors, moi, j'ai volé au secours de celui qui m'appelait... J'étais si faible; cela m'a tuée... Cela devait être.

Il y avait dans les paroles de la malade une incohérence qui annonçait le délire. J'essayais, mais en vain, de la calmer un peu.

— Après un moment de silence, elle me demanda une cuillerée d'une potion qui était auprès d'elle, je la lui donnai, et elle me parut reprendre un peu de calme et même de force.

— Je me sens mieux, me dit-elle, quelle heure est-il? Mon mari n'arrivera pas avant minuit ou une heure. Mon Dieu! pourrai-je vivre jusque-là?

— Sans doute, lui dis-je, et plus longtemps encore. Mais enfin, ma pauvre enfant, si votre âme est dans le trouble, pourquoi n'en chercheriez-vous pas l'apaisement dans l'exercice de vos devoirs religieux?

— Oh! je le veux bien, monsieur le vicaire, je le veux bien; je vous ai fait appeler pour cela... et aussi pour autre chose... Avant de me confesser, je voudrais vous confier un secret. Jurez-moi de ne pas me trahir.

— Tranquillisez-vous. Ne savez-vous donc pas que le prêtre est tenu au secret de la confession?

— Mais il ne s'agit pas de confession; c'est une confidence que je veux vous faire. Ces femmes, qui étaient là, je n'ai pas confiance en elles; on m'ôterait encore une fois mon enfant... et je veux l'emporter avec moi.

La fièvre redoublait de violence; elle donnait à la jeune femme une force factice. Ses joues devenaient pourpres, et le délire était complet. D'une voix saccadée, elle me répétait :

— Jurez-moi que vous ne me trahirez pas.

— Je vous le jure, ma chère enfant; non, je ne vous trahirai pas.

Je voulais, avant tout, ramener un instant de calme dans cette imagination troublée.

— Promettez-moi encore une autre chose!

— Parlez!

— C'est de rester auprès de moi jusqu'à l'arrivée de mon mari.

— Je vous le promets.

— Et si je meurs avant son arrivée?

— Vous n'êtes pas dans un danger aussi prochain que vous le pensez.

— Vous vous trompez, vous ne savez pas ce que j'éprouve... Vous ne savez pas... Si je suis là morte et livrée à ces femmes, tout est perdu. Oh! pitié! pitié!

— Tranquillisez-vous! Si, ce que je ne crois pas possible, vous mourez avant l'arrivée de votre mari, je resterai là auprès de vous.

— Merci! merci! Laissez-moi me reposer un instant, et je vous dirai tout, et je me confesserai, monsieur le vicaire; oh! je veux bien me confesser.

— Sans doute; mais quand vous serez un peu plus tranquille.

La jeune femme sourit faiblement et elle me dit:

— Mon mari vous a bien connu; vous êtes bon... très-bon.

Et elle ferma les yeux; l'agitation fébrile était moins forte.

Au bout de quelques minutes, elle tourna sa tête vers moi.

— Je veux, dit-elle, vous raconter une histoire; vous ne la redirez à personne; vous savez que vous m'avez promis le secret.

— Oui, je vous l'ai promis; je vous le promets encore. Vous me direz tout cela plus tard.

— Non, non, je ne veux pas attendre, écoutez-moi bien.

Et la jeune femme commença à parler comme dans un rêve, à demi-voix et les yeux fermés. Une lampe placée sur la cheminée éclairait à peine la chambre. Le vent et la neige frappaient avec violence les croisées, aux vitres encadrées de plomb, et leur faisaient rendre des sons lugubres. Le lit se trouvait dans l'ombre, et de cet encadrement de rideaux de serge verte et de couvertures de même couleur, se détachait une figure de femme, aux contours amaigris, comme ceux des statues de nos cathédrales. Cette voix, qui murmurait de tristes plaintes, malgré sa douceur, me semblait ne plus appartenir à la terre, et je me sentais envahi par une vague terreur. Bientôt cette impression se dissipa. Je me penchai sur la malade pour mieux la comprendre.

Voilà ce qu'elle me racontait.

XI

UNE MÈRE

J'ai eu un enfant... Je l'avais bien désiré... On dit que j'ai beaucoup souffert en le mettant au monde... Cela n'est pas vrai... Non, je n'ai pas souffert. Je sentais ce petit être s'agiter dans mon sein; je me disais : Dans quelques instants je le verrai, il sera là auprès de moi : on ne souffre pas avec cette pensée-là !... D'ailleurs, j'ai tout oublié.

Je l'ai enfin serré dans mes bras, mon cher enfant. Il était très-beau, très-fort... Je lui donnai mon lait, et j'étais bien heureuse... On me disait : — Il faut le baptiser. — Sans doute, disais-je; mais ma sœur a été pour moi une seconde mère, — elle a dix ans de plus que moi, — je veux qu'elle soit la marraine de mon enfant...

Ma sœur était malade : elle ne pouvait pas venir encore... Les jours se passaient ; et mademoiselle Garrive, une sainte, me disait : — C'est mal, bien mal, madame Grenet, de ne pas faire baptiser votre enfant : vous en feriez un petit ange, un fils de l'Église, et à présent, il est le fils du démon. — Et moi, je riais en disant : — Allons donc ! est-ce que le diable a des amours d'enfants comme le mien? Est-ce qu'un petit diable aurait ce joli sourire? Je disais cela bien innocemment, par enfantillage de jeune mère, voilà tout. Dieu, n'est-ce pas, ne m'a pas ôté mon enfant pour me punir de ces paroles?... Oui, il me souriait, mon cher petit, et il me connaissait bien. Quand je disais cela, on se moquait de moi... C'est singulier, tout le monde ne sait pas ce que c'est qu'une mère et son enfant ; moi, je voyais dans le mien des choses que son père lui-même ne voyait pas. Ce cher adoré et moi, nous nous comprenions à nous deux.

J'étais toujours bien faible ; mais mon lait était abondant et l'enfant devenait beau de plus en plus... Il n'avait pas encore un mois... Un jour, je ne sais plus lequel... il y a déjà longtemps, je crois... l'enfant était dans les bras de sa mère, il lui souriait, et dans ce sourire, il y avait des choses ravissantes ; mais c'était pour elle toute seule. Et puis, tout à coup, plus de sourire, un

petit cri plaintif... Je l'entends toujours, ce cri... L'enfant ne remuait plus... On dit : — Il est mort ! Comprenez-vous que cette mère ne soit pas morte, elle aussi?... Je crois qu'elle a été lâche; elle aurait dû mourir.

Pourquoi ne meurt-elle pas, la mère qui ne peut réchauffer de son souffle ce visage glacé, qui ne peut plus faire couler son lait entre ces petites lèvres si roses, il y a quelques instants, et à présent si pâles, mais si pâles! Cela fait pitié, n'est-ce pas, un petit enfant mort? Pourquoi les enfants meurent-ils? Et pourqui les mères ne les suivent-elles pas? Je ne voulais pas quitter le mien. Mon mari me l'a arraché. Chose étrange, il pleurait plus sur moi que sur lui. J'ai demandé qu'on mît mon trésor perdu auprès de ma mère et de me garder là une place. Je savais que l'enfant appellerait sa mère à lui... On m'a dit que tout cela avait été fait, et alors j'ai pu pleurer.

Hier, je crois bien que c'était hier, mon mari est parti bien triste. Je lui ai promis d'être raisonnable, de me laisser soigner. Le médecin disait que j'allais mieux, que mes larmes m'avaient fait du bien. Je voulais bien obéir à mon mari; mais je ne pouvais pas m'empêcher de parler de mon enfant; je disais : Il est auprès de ma mère, et ma place est marquée auprès d'eux.

Mais vous ne savez pas ce que l'on m'a dit; dites, le savez-vous?

— Non, je ne le sais pas.

— Eh bien! on m'a dit que le curé de Murat avait refusé de mettre mon enfant auprès de ma mère, que la terre était bénite et que ce pauvre petit corps souillerait cette terre, parce qu'il n'avait pas reçu l'eau du baptême. On a mis l'enfant auprès d'un assassin; c'est là une profanation horrible! Écoutez-moi. Il était dix heures du soir quand j'ai appris cela. Il s'est fait en moi une révolution; mais j'ai compris qu'il fallait me taire. J'ai renvoyé tout le monde, j'ai dit que je me sentais mieux et que ma vieille Miette me suffirait. Je ne voulais pas la garder près de moi : il y avait des choses dans mon cerveau que je ne pouvais comprendre qu'en restant toute seule. J'ai envoyé Miette se coucher. Alors, monsieur, j'ai vu mon enfant... il tendait ses bras vers moi... il avait peur de cet homme qui était là auprès de lui. Je le voyais aussi cet homme : il voulait dévorer l'enfant. Je me suis levée, je suis sortie de la maison sans me vêtir. Vous comprenez, l'enfant pleurait; il fallait aller à lui. Je ne pouvais pas le laisser à cet homme, dans ce coin du cimetière qu'on appelle le coin des réprouvés. La tombe est là plus froide qu'ailleurs. J'avais pris une

picohe avec moi, je suis entrée dans le cimetière. Ma mère était là qui m'attendait... Je n'ai pas eu peur en la voyant. Elle m'a conduite. Je savais où l'homme avait été mis. Auprès de lui, il y avait un tout petit espace de terre fraîchement remuée. J'ai creusé... Ma mère m'a aidé, elle repoussait cet homme qui voulait m'empêcher de reprendre mon enfant. J'ai trouvé le petit cercueil, je l'ai ouvert. Mon enfant m'a souri, alors j'ai remis le cercueil dans la terre. La neige tombait avec force; mais je n'avais pas froid; je brûlais au contraire. Je tenais mon enfant dans mes bras et j'étais heureuse. Je suis rentrée ici. Miette dormait.

Voilà ce que j'ai fait. A présent je vais mourir, mais je ne veux pas qu'on me sépare de mon enfant.

J'avais voulu plusieurs fois interrompre la malade; elle ne semblait pas m'entendre; la contrarier eût été dangereux. Ce récit concordait trop avec l'apparition du fantôme à Marion, pour que je pusse l'attribuer au délire d'une imagination troublée. Je compris tout. Je pris la main de la jeune femme et je lui dis :

— Ma pauvre enfant, qu'avez-vous fait?

— Mon devoir. Mon fils m'appelait... il avait peur... il avait froid. Voyez à présent comme il dort tranquillement auprès de moi.

Et, écartant sa couverture, elle me montra le petit corps à côté d'elle. Elle avait placé la tête de l'enfant auprès de son sein gonflé de lait, comme si ce pauvre petit être pouvait le presser de ses lèvres déjà bleuies par la décomposition.

Je tombai à genoux auprès du lit et je pleurai.

— Vous me le laisserez, n'est-ce pas?

— Oui, pauvre mère, je vous le laisserai, soyez tranquille!

— Nous allons dormir tous les deux, murmura-t-elle.

Je me hâtai de prononcer la formule de l'absolution.

Elle était morte.

XII

UN CHERCHEUR DU VRAI

Celui que nous appelions *Trappo-quo* et qui avait voulu me malmener à un examen ne m'avait pas trompé sur le curé du Mont-Dore. C'était un homme d'esprit, mieux que cela, un homme de bon cœur. A l'âge où les impressions de la vie, surtout les premières, sont ineffaçables, je ressentis une vive reconnaissance de l'accueil réellement paternel qu'il me fit, et je dois dire qu'il ne se démentit pas un seul jour. Si, plus tard, il me soutint faiblement, je comprends aujourd'hui qu'il avait aussi sa position à sauvegarder. Sous le régime autocratique, chacun cherche à se raffermir: un peu plus de dévouement compromettrait. J'ai compris bien des choses, et comme j'en ai beau-

coup souffert, cela m'a rendu d'une grande indulgence pour les hommes, mais d'une sévérité implacable pour le système. C'est toujours un déplorable malheur, dans le gouvernement religieux comme dans le gouvernement politique, lorsqu'on peut dire que les hommes valent mieux que les institutions.

Seulement le bon curé avait une manie qui m'allait de toutes façons : il ne regardait un vicaire que comme un suppléant; il tenait à tout faire dans la paroisse. On savait cela. Aussi, comme il était généralement aimé, on s'adressait à lui de préférence au vicaire. Ma place était donc en réalité une sinécure. Quelle joie! C'était autant de gagné pour l'étude.

Le curé possédait une bibliothèque nombreuse et bien choisie. Elle fut pour moi d'une immense ressource. Elle contenait surtout deux riches éditions, celle des Pères de l'Église dans le texte original, et celle des Conciles. Je me jetai pendant des mois entiers, avec une passion presque frénétique, sur mes chers in-folio. J'allais donc maintenant, maître de mon temps, libre dans mes idées, faire sûrement, et les documents originaux sous la main, l'étude approfondie des croyances chrétiennes que la théologie m'avait présentées toujours tronquées, et, pour rendre une idée qui

m'avait tourmenté pendant mes cours, exposées dans des conditions malheureuses, en dehors de toute méthode de sévère critique.

Que de fois ma raison, ma droiture naturelle avaient été froissées de ce manque du procédé scientifique dans l'enseignement de la théologie! Des dogmes prouvés par des textes détachés, souvent sans autre rapport qu'un vague rapprochement de mots, ne contenant que des métaphores, ou bien quelque tradition manquant de contrôle sérieux, et toujours le vieil adage qui tue toute science : *Magister dixit,* c'était écrasant. J'avais vécu trois longues années dans ce supplice d'un esprit investigateur, poursuivant le vrai, et ne trouvant qu'une série monotone de thèses tant bien que mal prouvées. Je m'étais promis de porter un jour, pour ma satisfaction personnelle, le flambeau dans ces hypogées de la scolastique.

Je me mis donc aussitôt à l'étude raisonnée des origines chrétiennes.

Le travail que je m'imposai était colossal. Ce n'était rien moins que le dépouillement, page par page, de mes curieux in-folio, pour y suivre chaque idée, chaque croyance, pour la prendre à son apparition dans l'âge constituant de l'Église, quand elle tenait à la substance du dogme, ou dans les élucubrations mystiques des Pères, si fécondes en

développements allégoriques, et que la théologie scolastique s'est toujours obstinée à prendre dans un sens dogmatique et absolu.

Je n'aurais pas suffi à cette difficile tâche sans une méthode que je me créai. Je fis une série de tableaux qui embrassaient tout l'ensemble des croyances chrétiennes. Et chacune d'elles passait sous mon regard, siècle par siècle, de manière à me rendre compte d'elle d'après l'enseignement des conciles, celui des Pères docteurs, celui des Pères mystiques, celui des orateurs, et les données de l'histoire de l'Eglise et des liturgies. C'était donc une vaste enquête où les deux Églises, celle d'Orient comme celle d'Occident, venaient successivement me rendre compte des croyances fondamentales et des croyances accessoires, où se montrait enfin, dans un ordre historique, le mouvement des idées, le développement normal du dogme. Il était impossible qu'avec cette méthode rationnelle, des clartés, vers lesquelles j'aspirais, ne se fissent pas dans mon intelligence. Ces études me profitèrent immensément, et m'amenèrent à de singulières révélations. Pour arriver à cette anatomie de mes dogmes, complète, rigoureuse, je m'étais isolé de moi-même, de mon éducation catholique, de mon caractère sacerdotal. Je n'étais plus qu'un chercheur du vrai. Ce travail, si fécond

pour moi en résultats curieux, est demeuré dans mes papiers à l'état d'ébauche. Si je ne devais pas aujourd'hui gagner à la sueur du front le pain de ma mère et mon pain, si je n'étais pas un de ces meurtris que la secte, fanatique et implacable, de la théocratie poursuit de ses haines et désigne au dédain de tous, j'aurais pu produire, quoique je me sente un très-médiocre écrivain, cette œuvre complétement nouvelle par son plan et par les résultats de son enquête. Elle aiderait les hommes de bonne foi à ce travail d'élimination qu'il faudra faire tôt ou tard, à ce triage que réclame dans toute science, la théologie autant que les autres, l'esprit de critique sincère et loyale. Sans doute, l'œuvre des siècles apparaîtrait dans son travail d'entassement, comme la géologie nous découvre les dépôts successifs qui s'entassent dans les estuaires; il faudrait accepter le triage fait par le van impartial, rendre au mysticisme ce qui serait élucubration mystique, à l'allégorie et au symbolisme, ce que les Pères, surtout ceux de l'Eglise orientale, ont accumulé avec une fécondité incroyable. La statue chrétienne, comme un bronze caché sous les argiles et les graviers des vallées, aurait besoin d'être nettoyée avec prudence. Mais enfin le noble bronze se montrerait avec le jet de l'artiste divin qui en a créé la forme sublime. Les esprits

droits et cherchant le vrai seraient mis à même de juger sur cette analyse rigoureuse. Le christianisme rationnel se montrerait ce qu'il est dans sa substance. Il dirait : Voilà ce que je suis. Et il n'y aurait plus à s'égarer sur ces données vagues, par lesquelles une religion, aussi grande que celle du Christ, n'arrive aux regards de beaucoup d'hommes du monde, que défigurée sous les perpétuelles accumulations des anthropomorphistes, des fétichistes, des mystiques, qui ont seuls la parole et qui appellent leurs rêveries creuses de l'orthodoxie.

Je suis heureux d'avoir fait ce travail d'analyse, à un âge où mon âme cherchait la vérité avec passion, où mon esprit était familiarisé avec les procédés que j'avais mis à l'œuvre dans mes études de sciences exactes. J'en ai retiré les deux choses précieuses de la vie : la foi rationnelle qu'un esprit, qui a horreur du mensonge, peut accepter comme la plus haute certitude possible, en dehors des vérités purement mathématiques, et le dégagement de l'esprit de ces vaines et puériles croyances qui se sont attachées et s'attachent encore, depuis la naissance de l'Église, à son dogme primitif, comme l'oxyde au métal, comme le lichen aux durs rochers, comme le parasite aux grands corps vivants.

Certes, ce travail sera repris après moi. Il sera fait un jour; mais après de nombreux et douloureux naufrages, quand trois longs siècles de doute et de résistance auront entraîné les masses lettrées hors de la foi. Un jour viendra où le prêtre, marchant seul sur un petit sentier de croyances étroites et impossibles à accepter pour les esprits élevés, comprendra qu'il faut enfin en arriver, comme cela s'est pratiqué de toutes les sciences qu'avait envahies l'empirisme, au travail d'un classement rigoureux de ce qui seul constitue le christianisme dans son essence, qu'il faut faire table rase des belles choses mystiques par lesquelles on croit sauver le catholicisme en les imposant aux masses qui les repoussent. Le réveil sera dur alors. Les déviations des siècles apparaîtront dans leur clarté. On verra le mal fait par la méthode d'un enseignement sans discussion et sans contrôle; les fous qui perdent réellement l'Église seront jugés et tenus pour des fous. La théorie prudente de l'élimination, que nous croyons la seule utile à l'Église, sera proclamée son salut.

Tel fut l'emploi de mes loisirs au Mont-Dore. Je puis dire que seulement alors je fus réellement croyant. Ces études avaient confirmé ma foi et l'avaient éclairée. Rien n'est impartial comme des documents qui embrassent dix-huit siècles, écrits

par des hommes différant de langue, de génie, de tendances, et cependant professant la même foi. Ce que la pauvre théologie toujours timide, toujours s'appuyant d'un mot, d'une phrase, n'avait pas pu me dire, tout un vaste ensemble de discussions, de faits me le disait sur chaque matière. J'avais mon *fiat lux*. J'ai dû à ce travail consciencieux de confrontation et d'épreuve une notion complète de la théologie chrétienne, et je m'étonne qu'il y ait encore une autre méthode que celle-ci pour former le prêtre. Mais aussi quelles révélations! quelle lueur terrible jetée sur ce passé! Comme elle se voit l'élaboration lente de beaucoup de croyances, émises peu à peu, combattues, reprises, avançant comme la marée pour reculer ensuite, et débordant plus tard au sein des masses qui adoptent d'entrain et ne discutent jamais!

Ce serait l'or pur de l'Église mis dans le creuset. Il en sortirait toujours de l'or. Mais ceux qui aiment les scories et la gangue où cet or se trouve mêlé, ceux-là repoussent avec horreur l'opération que je fis, celle du creuset, parce que leur foi aveugle a peur que le dogme ne résiste pas à l'épreuve. Ils veulent garder les souillures avec l'or.

Et voilà pourquoi...!

Je venais d'assister au drame intellectuel du

passé; je venais d'apprendre la véritable histoire de mes croyances. Mais, je dois le dire en toute sincérité, lorsque je vins à comparer le catholicisme, tel que nous l'a arrangé le génie mystique et païen du moyen âge survivant aux cultes de l'ancien monde, je tombai dans une étrange stupeur. Ces hommes, nos contemporains, attachés obstinément à ce catholicisme de vieille forme, me paraissaient regarder comme le plus grand des crimes, comme l'hérésie des hérésies, le système de l'élimination dans les croyances pour élaguer celles qui sont accessoires, parasites, contradictoires avec le dogme primitif, révoltantes à la raison cultivée. J'étais donc arrivé à une antinomie flagrante. Le vrai était pour moi dans l'adoption d'un système aussi large que possible, devant former la religion de l'avenir en transformant la religion du passé; et j'arrivais à découvrir, dans les dépositaires officiels des croyances, une invincible répugnance à rejeter quoi que ce fût du programme mystique du moyen âge. Je me brisais devant un mur d'airain. On comprendra mes souffrances : croire saisir le vrai, et voir triompher l'absurde. Hélas! je l'ai bien senti, le vrai ne s'enfante dans l'âme, aux âges de transformation religieuse, que dans les conditions de la douleur, comme l'homme, cette grande créature

de Dieu, ne vient à la vie qu'en déchirant les entrailles maternelles.

J'en étais là de mes études absorbantes, triste du résultat de mon enquête, malheureux même comme le nocher qui voit des rameurs maladroits obstinés à présenter le flanc à un brisant terrible prêt à engloutir leur nacelle, et me sentant trop petit et trop faible pour élever jamais utilement la voix dans le monde, lorsqu'un événement, que je dois raconter dans tous ses détails, vint m'arracher à ces recherches de spéculation et me saisir par tout le cœur.

TROISIÈME PARTIE

LA VIE DU MINISTÈRE

I

MON ÉTRENNE AU CONFESSIONNAL

J'ai dit plus haut que mon digne curé faisait à peu près seul sa besogne, besogne du reste peu difficile pendant huit mois de l'année, au sein d'une très-petite population, vivant de ses routines religieuses. A part quelques malades à leur lit de mort, que j'avais préparés de mon mieux au grand passage, je n'avais pas confessé.

— Prenez patience, me disait le curé ; vous ne perdrez rien pour attendre. Laissez venir la saison des bains. J'ai remarqué que les belles dames sont friandes de vicaires. Le premier dimanche qu'elles viennent à la messe, elles me voient une mine un peu vieille, un peu renfrognée. — Ceci n'est pas notre affaire, disent-elles. Ce curé pour-

rait bien être un rigoriste. — Elles lorgnent ensuite le vicaire. — Oh! celui-ci semble un petit ange. Ce sera doux et patient. On peut tout conter à ces jeunes cœurs sensibles. — Et alors, voilées mais parées, elles arrivent en conquérantes à monsieur le vicaire.

J'avais pris cela pour une boutade de l'archiprêtre, et j'avais ri. Je ne me préoccupais pas le moins du monde des belles pécheresses portant bracelets, qui viendraient me demander les prémices de mon sacerdoce. Et je me promis très-bien de tenir le rang de père, même à mes vingt-quatre ans, d'être grave, très-grave.

Cette heure, en définitive si peu redoutée, arriva cependant.

Nous étions rendus à la fête du *Corpus Domini*. Le curé, fatigué depuis quelques jours, m'avait chargé de l'instruction de chaque soir, pendant l'Octave. — Le vicaire prêche! — A cette annonce, pas une petite curieuse, pas un gaillard un peu émancipé des principes de son enfance, qui ne se rendît à l'église. Les étrangers, un peu par religion, un peu par distraction, faute de mieux, se joignaient à la population mont-doraise. Mon auditoire fut splendide.

Je ne suis pas un orateur, je le sens : ma nature aboutit trop tôt à la synthèse. Je réduirais tout le

grand Cicéron en vingt pages; et la substance de nos meilleurs prédicateurs français n'occuperait pas, sous ma plume, la place des théorèmes du premier livre de la géométrie. Cependant je parlai.

Je m'étais fait une méthode; je prêchai raison. Convaincu que l'amour du bien est une des formes de l'amour de Dieu, et que la plus haute expression de cet amour de Dieu est l'amour du vrai, que le vrai suprême c'est Dieu, je me mis à développer ces idées si simples, qui sont grandes en raison de leur simplicité même, et qui me paraissent la synthèse dernière de la religion impérissable dans l'humanité.

Précisant davantage la question, je pris pour sujet de tous mes entretiens, ce qui est la substance même de l'Évangile, l'adoration en esprit et en vérité. Je me complus à traiter ce sujet en le rendant très-intelligible. Si je n'avais pas le talent d'orateur, j'avais celui, plus précieux peut-être dans le ministère religieux, celui de vulgarisateur. Je compris que j'étais écouté de mon auditoire avec un intérêt qui me flatta. Ce fut là mon début dans la chaire. Il devait naturellement m'amener des pénitentes.

Nous étions alors dans les plus beaux jours de l'été, qui deviennent extrêmement chauds au Mont-Dore, par la concentration du calorique dans

une vallée encaissée et profonde. On étouffait dans la ville, et je ne sais par quel hasard je me trouvai traverser l'église. C'était vers une heure de l'après-midi. Chacun se confinait à l'ombre pour éviter la chaleur torride. L'église, où régnait un peu de fraîcheur, me parut complétement vide.

Le sacristain m'aperçut, et, s'avançant vers moi, me dit :

— Une grande dame vous demande dans votre confessionnal. J'allais vous chercher.

— Une grande dame? lui dis-je.

— Oui, me répondit-il, grande de taille, mais d'une toilette qui annonce tout à fait une personne de distinction.

Rien n'échappe à l'œil oblique d'un sacristain.

— Ah! mon Dieu, lui dis-je, je suis perdu!

— Oh! non, me dit cet homme en me jetant un regard de flatterie; vous vous en tirerez aussi bien qu'en chaire.

Il n'y avait pas à reculer. Une grande dame, une personne de distinction pour mon étrenne! J'étais, on le comprend de reste, un peu ému. Le curé m'avait dit :

— Elles ont presque toujours à vous conter des affaires de cœur.

Je lui avais demandé ce que c'était que des affaires de cœur. Il m'avait répondu :

— Des affaires d'amour, vous le devinez bien. J'en ai trouvé qui avaient plusieurs amours à la fois; ce n'était pas croyable; mais cela était. Les circonstances avaient amené cela : le cœur s'était laissé prendre de plusieurs côtés. C'étaient pourtant de bonnes femmes. *Fragilior sexus!* Dans ces cas, je ne les rebutais pas, et je parvenais à les ramener au devoir.

Il faut être très-patient, avait-il ajouté, avec ces pauvres femmes tombées. Elles tiennent à pleurer : cela dégage le trop plein de l'âme. Il faut les laisser pleurer et leur dire qu'on prend une vive part à leurs souffrances. Surtout elles veulent bel et bien raconter toute leur aventure. Si on ne les écoutait pas, si l'on se montrait pressé, on les rebuterait pour jamais. Ce sont des plaies qui se guérissent en dégorgeant d'elles-mêmes. Soyez très-patient, laissez-les parler, dites-leur de beaucoup compter sur l'éternelle miséricorde : voilà les trois procédés pratiques qui vous réussiront.

Je me rappelai dans ce moment ces avis d'un homme d'expérience.

J'allai tout de suite prendre à la sacristie un petit rochet, et je me rendis au confessionnal.

Ma première pénitente était à genoux dans l'intérieur de l'un des côtés, et son visage m'était caché. Je remarquai qu'en effet elle avait une de

ces toilettes d'une simplicité riche qui indiquent la femme du grand monde.

Mon trouble redoubla. J'étais en face de l'inconnu. Notez que les quelques paroles du curé, que j'ai rapportées tout à l'heure étaient la seule leçon pratique que j'eusse reçue de ma vie sur le grand art de diriger les consciences, les théologiens et les livres sur cette matière ne s'occupant que de casuistique. Et j'étais bien décidé à ne jamais faire de casuistique avec mes pénitentes.

Je m'étais assis : je m'étais tourné et retourné sur mon siége de douleur, pour prendre enfin une contenance. J'avais ouvert le guichet en murmurant la formule latine de la bénédiction du prêtre.

La grande dame commença.

— Mon père, je ne viens pas me confesser.

Je n'en ai pas besoin pour le moment. Je mène une vie retirée et paisible auprès d'une mère malade, objet de toutes mes inquiétudes. Les médecins l'ont envoyée ici, moins pour prendre les eaux que pour respirer l'air de la montagne, et je crois aussi un peu pour s'en débarrasser. La vie d'une garde-malade prête peu aux occasions de pécher. A moins que vous ne décidiez du contraire, je ne ferai pas de confession qui, du reste, tomberait sur des fautes insignifiantes.

Ce début me rassura un peu. La voix était

douce mais nette et ferme; la prononciation parfaite, le ton exquis. J'étais quitte, pour cette fois, d'une dame à plusieurs amants, dont m'avait effrayé le digne pasteur.

— Faites comme vous l'entendrez, mon enfant, lui répondis-je. Mais pourquoi vous adressez-vous à un très-jeune prêtre pour avoir des conseils, plutôt qu'à des hommes d'âge et de prudence?

— Je les ai consultés, dit-elle, ces hommes d'âge et de prudence. Ils ne m'ont répondu que par des banalités pieuses dont je suis lasse. L'un me disait que j'étais damnée, qu'il fallait aller prendre le cilice chez les Carmélites, comme si j'eusse souillé mon âme par des fautes honteuses. L'autre me disait qu'il fallait réciter beaucoup de chapelets et faire quelque pèlerinage à quelque grande sainte Vierge. Ces hommes ne sont pas de leur temps. Et, comme je suis de ce siècle, j'ai attendu que je trouvasse un prêtre qui parlât ma langue.

Je vous ai entendu deux fois. Vous êtes cet homme qui comprenez que la raison et la foi doivent être deux sœurs inséparables. C'est parce que vous êtes jeune, que votre nature vraie et primesautière ne s'est pas encore égarée dans ce labyrinthe où se traînent vos plus vieux confrères, que vous me comprendrez comme je vous ai compris.

Ce langage m'étonna.

Elle devina ma surprise.

— Que voulez-vous? reprit-elle. Je vous crois un penseur, un chercheur du vrai. Je vous ai scruté, pendant ces deux jours que vous étiez en chaire, avec toute la pénétration d'une femme du monde, à laquelle rien ne se dérobe. Pas une de vos intonations, pas un des mots de votre argumentation puissante et nette, pas une des nuances de votre pensée toujours claire n'ont échappé à mon esprit investigateur... Je vous connais bien. Vous êtes une nature positive, passionnée de logique et de raison. Dites-moi si je me suis trompée?

Ce mot, jeté brusquement après cette analyse où je découvrais un esprit élevé, très-sérieux pour une femme, me jeta dans la stupeur. J'eusse voulu ne pas être au-dessous de ma tâche. J'avais certainement devant moi une nature d'élite.

— Je ne dois pas me juger moi-même, lui dis-je; ce que j'ai, je le dois à Dieu. Mais vous ne vous êtes pas trompée : j'ai dans l'âme une grande passion, celle du vrai.

— Vous n'êtes point orateur dans le sens vulgaire du mot, et vous ne le serez jamais. Je vous aime mieux tel que vous êtes. L'Église a besoin de pareils hommes. Quand arriveront-ils en nombre?

Quand sortira-t-on, mon Dieu! des rosaires et des dévotions?

Cette femme me paraissait de plus en plus singulière; et, comme rien n'est plus près de la haute raison que la déraison, je me demandai si je n'avais pas affaire à une femme un peu folle.

Elle avait repris :

— Vous voulez donc bien m'écouter?

— Certainement, lui dis-je; c'est mon devoir.

— Si je suis un peu longue, vous serez patient?

— Oh! très-patient.

— Moi, je vais vous parler avec une extrême franchise. Je ne sais qu'être vraie. Vous me promettez d'être franc dans vos réponses, comme je le serai moi-même? Réfléchissez! Je dois vous prévenir. Il s'agit de toute ma vie, de mon salut éternel. Vous, jeune prêtre, en ce moment, vous tenez cela entre vos mains. Vous avez ma mort ou ma vie, mon bonheur, tout mon bonheur sérieux ou mon désespoir, ma vie manquée, peut-être l'abandon de Dieu, qui m'aurait trompée et qui ne serait pas fidèle.

— Ah! repris-je vivement, ne dites pas cela! Dieu sera fidèle; je m'engage pour lui.

— Et vous engagez-vous pour vous-même? Pro-

mettez-vous de tout faire pour me sauver? Prenez garde! je vous demande beaucoup : mais promettez-vous ?

J'allais de surprise en surprise. — Si les femmes du grand monde, me disais-je, le prennent sur ce ton, le métier est rude. — Il fallut répondre.

— Oui, lui dis-je, je promets de tout faire pour vous sauver. Je ne serais pas à la hauteur de mon ministère autrement.

Et m'étant enhardi moi-même :

— Savez-vous, lui dis-je, que vous êtes la première femme que j'entende au confessionnal?

— Dieu soit béni! s'écria-t-elle. J'aurai ce bonheur ! Merci, mon Dieu! vous me deviez cela.

Je ne compris rien à cette exclamation passionnée.

— Ces femmes-là sont évidemment un peu romanesques, me dis-je.

J'ajoutai :

— Parlez, maintenant!

— Puisque je suis sûre de ne pas vous lasser, puisqu'un devoir sacré que vous puisez dans votre conscience, et je la crois droite, vous attache à moi, je vous parlerai avec toute la confiance d'une sœur.

Trop peu de distance d'âge nous sépare pour que je voie autre chose en vous qu'un frère. Per-

mettez-moi de ne plus vous donner ce nom de Père, ce qui est un de nos mensonges officiels. Ceux-là mêmes, pas plus que vous ne devez les aimer, je ne les aime pas.

— Oh! volontiers, lui dis-je alors, comprenant toute la justesse de sa parole, j'étais plagiaire en vous appelant : ma fille. Je vous remercie; vous me remettez dans le vrai. Je suis votre frère et vous êtes une sœur pour moi.

— Le doux nom!

Elle s'arrêta. Un brisement de poitrine sembla se faire en elle. Elle continua, d'un son de voix étrange qui me pénétra dans l'intime de tout mon être.

— Le doux nom! mon Dieu, faites qu'il me soit toujours donné avec ses saintes joies!

Ah! que ceux-là qui n'ont pas compris pour le cœur du prêtre les amollissements qu'amènent des confidences quand elles débordent d'une âme passionnée et qui ne se possède plus, se mettent à ma place par la pensée, et viennent recevoir cette effluve d'amour qui s'échappe, par tous les pores, de la beauté dans tout son éclat, dans toute l'efflorescence de sa juvénilité pudique, effluve d'autant plus dangereuse qu'elle est profondément chaste, et chastement voluptueuse!

Je dois l'avouer maintenant, j'eus peur non pas

d'elle, mais de moi. J'avais compris enfin qu'il y avait quelque grave décision à donner, quelque responsabilité à prendre. La prudence m'ordonnait de terminer là cet entretien trop fort pour mon âge, pour ma raison et pour mon cœur.

Je lui dis tout à coup :

— Ma sœur, ayez pitié de moi! rendez-moi ma parole! Je ne suis pas à la hauteur des confidences qui commencent ainsi. De grâce, épargnez un enfant revêtu du sacerdoce! Quelques mots de raison, sortis de ma bouche ont pu vous faire croire à une grande force, et je commence à sentir que je n'en ai pas. Vous me trouveriez au-dessous de ma tâche. J'en souffrirais trop! Vous en auriez honte pour moi. Vous verriez que vous m'avez trop bien jugé.

— Non, non, me dit-elle avec feu. Non, je ne vous la rends pas, votre parole! Elle m'appartient. Elle m'est venue de Dieu par vous. Et vous ne pouvez pas être lâche et manquer à Dieu!

Vous êtes entré bien librement dans le sacerdoce, n'est-ce pas?

— Oh! très-librement.

— Eh bien! ayez la foi que vous prêchez! Soyez fort! Et s'il y a quelque chose qui vous lie à mon avenir, si Dieu l'a voulu, pourquoi refuseriez-vous l'âme de sœur qu'il vous envoie? Sa-

vez-vous que ce serait bien beau pour vous, à votre première entrée comme conseiller et comme guide dans ce tribunal, de prendre une âme pour lui assurer le double bonheur et de cette vie, que Dieu a faite, et de celle qu'il réserve.

— Eh bien ! lui dis-je, que Dieu nous bénisse ! Je ne recule plus. Comptez sur moi.

— Merci, frère ! merci ! je commence.

J'appartiens à une grande famille dont j'ai fait l'orgueil et dont j'ai trompé les espérances. J'ai vingt-cinq ans. J'ai été demandée en mariage bien des fois et j'ai refusé tous les partis. Mon père, avant de mourir, a eu le chagrin de me voir obstinée dans un célibat qui n'avait pas pour but la vie du cloître, vie que je n'aime pas parce que je la crois fausse et antichrétienne. Parmi les chagrins de ma mère, l'un des plus grands a été cette obstination.

— Quel motif aviez-vous donc? lui dis-je.

— J'aimais, et j'aimais d'un de ces amours exceptionnels que le vulgaire même dans le sacerdoce ne comprendrait pas ; j'aimais d'un de ces amours que l'âme s'avoue avec d'autant plus de joie qu'ils ne peuvent avoir pour but l'union des sens.

— Un amour adultère? m'écriai-je.

— Oh ! non. J'aurais broyé mon cœur, alors.

Mais, dans celui-ci, ma conscience ne me le commandait pas. Elle me disait que j'avais raison.

— Expliquez-vous mieux.

— Oh! bien facilement. Voici ce qui se passa. Dès l'âge le plus tendre, j'avais remarqué, parmi les enfants du peuple, une nature forte, singulièrement belle. Je m'étais éprise de cette intelligence d'élite que j'avais bien jugée, qui a toujours grandi dès lors, et que je croyais appelée dans le monde aux plus belles destinées. Cette nature allait à la mienne. D'étranges similitudes de goûts nous rapprochaient. Ne croyez-vous pas qu'il y a des âmes qui naissent semblables d'instincts, et qui, si elles pouvaient s'unir, présenteraient ici-bas l'idéal du bonheur?

— Ce n'est pas impossible, répondis-je.

— Vainement tout nous séparait. Nos conditions, le manque de fortune de cet être aimé, l'orgueil de ma famille que j'eusse mille fois foulé aux pieds si, devenu homme, il eût pu être à moi, rien ne put déraciner cette passion, qui n'a jamais dû être partagée, passion idéale, vous le voyez, mon frère, inoffensive par conséquent, et dont ma conscience n'a ressenti aucun trouble, parce que jamais, jamais, elle ne pourra être satisfaite par un légitime mariage.

Tant que cet amour fut un amour purement

instinctif, un amour d'enfant, je le caressai en moi comme on le fait de tout sentiment doux et pur. Le nom de mon ami se mêlait dans mon cœur à celui d'un père et d'une mère adorés.

Devenue adolescente, la douleur me prit à l'âme. J'eus toutes les tortures du désespoir. Pourquoi Dieu avait-il mis en moi cette affection absorbante? Pourquoi l'étincelle, à mon insu, avait-elle pénétré toute mon âme? Étais-je coupable d'un sentiment, plus que je ne le serais d'un goût inné? Avais-je créé en moi ce penchant? Non, mon frère, tout cela était en moi, je ne dirai pas malgré moi, ce serait plus qu'un mensonge, ce serait un crime, mais à l'état d'un sentiment qui avait grandi avec tous les autres dont se formaient les joies vives de ma jeunesse.

Je vous dirai tout. Il était digne de moi. Ardente dans mon émulation, j'eus l'idée de l'atteindre dans la haute culture que je le voyais avec bonheur donner à son intelligence. Je voulus étudier comme il étudiait : je me mis aux mêmes travaux. J'eus des maîtres qui m'initièrent aux sciences. J'allai même plus loin. Pour que tous les chefs-d'œuvre de la littérature classique, qu'il devait aimer, ne me fussent pas inconnus, pour que ces questions terribles de religion et de métaphysique qui devaient l'occuper à l'âge où les âmes

jeunes se font chercheuses passionnées du vrai, pussent être étudiées par moi, sans trop de désavantage, dans les livres qui n'étaient pas traduits ou qui l'étaient mal, je m'imposai l'étude d'une langue morte, celle du latin, que je jugeai nécessaire à mes recherches.

Fière alors d'être à son niveau, grande par l'esprit, par l'étude des sciences métaphysiques et naturelles, comme il l'était lui-même, j'attendais le moment où, entrant dans le monde, cette nature d'élite, franchissant les limites qui nous séparaient selon les absurdes préjugés de ce monde, arriverait légitimement jusqu'à moi.

Ce fut le moment cruel de ma vie.

Mais avant d'achever de vous rendre toutes mes pensées, frère, je vous dirai un seul mot.

Ai-je été coupable dans ma conscience? Ai-je manqué aux devoirs de la piété filiale, en repoussant ces jeunes hommes auxquels j'aurais apporté un cœur qui ne m'appartenait pas? Au contraire, n'ai-je pas répondu à ma dignité de femme et de chrétienne en repoussant tout hymen qui eût été un adultère?

Répondez-moi. La question est posée bien nettement. Ai-je été coupable? C'est au théologien, mieux que cela, c'est au moraliste impartial que je m'adresse.

— Vous savez ma réponse, ma sœur. Vous vous appartenez de droit naturel. Vous pouviez faire un sacrifice, peut-être méritoire devant Dieu.

— Ah! horreur! ne dites pas cela? Un sacrifice? Aller contracter une union dans laquelle j'aurais donné un consentement sans apporter mon cœur, impossible! Frère, c'eût été une profanation, et je n'en suis pas capable. Oh! je suis pure de ce crime. C'est parce que je respecte la sainteté de la parole donnée, au pied de l'autel, que je suis ici, fière de ma foi dans le vrai.

Cette femme m'épouvantait et m'attirait. C'était la seconde fois qu'elle redressait mon jugement. Je lui fis de nouveau l'aveu qu'elle jugeait les choses avec profondeur.

— Vous avez raison, lui dis-je. Je me trompais. Ce n'eût pas été un sacrifice, mais une faiblesse sous un misérable calcul.

— J'ai donc été digne de moi, digne de Dieu?

— Oui, sœur, la fidélité à la conscience est la première des vertus. Agir contre elle, c'est manquer à Dieu. Vous avez noblement agi. Je vous estime de votre courage.

— Ah! ils ne m'ont pas tenu ce langage, vos confrères dont vous me vantiez la sagesse tout à l'heure. Ils n'ont vu dans cet amour qu'un abaissement d'une fille livrée à elle-même, qu'un atta-

chement brutal, indigne de moi, pour l'enfant de la plèbe. Les pauvres prêtres, que Dieu leur pardonne ce terre-à-terre d'idées, cette absence malheureuse du sens chrétien! Si j'eusse aimé un homme riche : — Bien, m'eussent-ils dit, il y a condition égale. — Et lui, grand et humble, il n'était pas digne de moi, parce qu'il n'avait pas de vastes domaines ou un riche portefeuille!

Vous, frère, à part votre théorie du sacrifice, dont vous avez bientôt compris la faiblesse, vous m'avez répondu en moraliste indépendant et logique.

Je continue.

L'époque fatale où l'adolescent grandi devait se décider pour une carrière arriva. J'étais tout abattue. Mon avenir se jouait alors. A quoi mon ami se déciderait-il?

Hélas! à quelle carrière pouvait-il aspirer dans le monde? Il ignorait complétement, il devait ignorer qu'une âme était à lui avec une dot brillante, avec un avenir assuré. Dans nos mœurs, et il faut les respecter jusqu'à une époque plus intelligente, plus soucieuse de la liberté de l'adolescente; la loi sévère de la pudeur impose à la femme de ne jamais laisser soupçonner qu'elle aime. L'oiseau du ciel peut choisir librement celui qui sera le père de sa couvée et qui charmera de ses chants la mère

et ses petits. La femme ne le peut pas. Il faut qu'un hasard lui envoie celui qu'elle a remarqué, ou que, ne s'appartenant pas, elle soit donnée à celui que des usages bizarres, ou plutôt l'intérêt stupide des familles, lui choisissent pour époux.

Je n'essayai même pas, quoique cela m'eût été bien facile, de faire connaître mon amour à celui qui l'avait involontairement inspiré. Un jour, j'appris qu'il avait renoncé au monde et qu'il se destinait au sacerdoce.

— Et il est prêtre maintenant? lui dis-je.

— Oui, frère.

— Et vous l'aimez toujours?

— Pourquoi non? Suis-je plus maîtresse d'aimer ou de ne pas aimer, maintenant qu'un lien indissoluble l'attache aux autels, que lorsque je pouvais espérer que, libre dans le monde, il serait à moi? Croyez-vous, frère, que mon amour change de caractère, soit moins pur dans ma conscience, moins pur devant Dieu, parce qu'il a pour objet l'homme de l'autel et non plus l'homme du monde? J'attends aussi sur cela votre parole.

Moi je l'ai traitée, cette question, depuis le jour où j'ai su que, consacré par son vœu de célibat, il ne serait jamais à moi; je l'ai remuée en quelque sorte sous toutes ses faces. A moins d'une étrange aberration de mon esprit, ce senti-

ment noble et pur, bien distinct, dans ma conscience, de toute espérance d'amour des sens, m'a paru, ce que je le crois, un hymen idéal et secret contracté avec lui sans qu'il puisse le savoir jamais.

Que n'ai-je pas lu de livres sur cette question! Je n'ai pas à la traiter ici devant vous; c'est une affaire d'opinion, et pour le célibat sacerdotal, pure affaire de discipline. Mais ce n'est point sous cet aspect que je me la suis posée. Ses vœux sont faits! Qu'il ait eu raison ou tort de les prononcer, je n'ai à le discuter d'aucune manière. Il a lutté longtemps, reculé même; mais Dieu a été plus puissant que lui : je n'ai pas à être jalouse de Dieu. Mon frère, je vous en fais l'aveu, qui ne m'humilie en rien, j'ai ressenti une dernière volupté de ce que, ne pouvant être à moi, ce cœur ne battît jamais sur un autre cœur. J'ai donc accepté et j'accepte encore devant Dieu comme irrévocable, éternel, le vœu cruel qui me sépare de lui. Et je me regarderais comme un monstre de lui ravir jamais sa douce paix dans son douloureux sacrifice.

Frère, maintenant vous savez tout.

Cet amour est en moi au même titre que celui que, d'après la nature, je me porte à moi-même, que celui que Dieu m'a mis dans le cœur pour ma tendre mère, aussi énergique, aussi pur.

Que Dieu me l'arrache, cet amour! Il le peut. J'en souffrirai. Mais, seul, il en a le droit, parce que, seul, il peut disposer du cœur et de la volonté d'une femme qui aime.

Comme vos confrères, allez-vous me dire que je suis en état de péché mortel; que je ne puis pas porter ma pensée vers un homme consacré à Dieu; que c'est un sentiment d'adultère, et autres billevesées mystiques de ce genre? Parlez cependant! Condamnée par vous, il n'y aura devant moi que cet affreux suicide de l'âme par un suprême désespoir, suicide, je le sens, plus douloureux que l'autre, parce qu'il durera avec ses tortures jusqu'à mon dernier jour.

Frère, me condamnez-vous?

— Pauvre sœur, répondis-je, je ne vous condamne pas, mais je vous plains.

— Non, frère, ne me plaignez pas. C'est encore un des mots de l'éternel vocabulaire sacerdotal. De la bouche des autres, je le comprends; c'est leur rhétorique; cela fait la phrase : c'est la vieille répétition adressée au confessionnal à toutes les Madeleines. Je ne suis pas une Madeleine, entendez-vous bien? Je suis sûre de moi, de mon cœur, de mes désirs. Ces désirs ne vont que là où je veux; et ils ne vont jamais au delà de la pudeur et de la conscience. Je ne veux pas que vous

me disiez : Je vous plains. Je vous demande ici une décision d'homme d'honneur, adorateur du vrai, et non pas une compassion de cœur sensible, que je ne vois pas exubérante en vous. Vous avez plus de raison que de cœur. Tant mieux! J'ai de graves motifs pour préférer cela. Votre décision me serait suspecte, si je pouvais la croire dictée par un sentiment, et le fait d'une impressionnabilité passagère.

Ne voyez pas devant vous une femme malheureuse. Je ne le suis certes pas. Je jouis de cet amour comme d'un aliment qui me fait du bien et me rapproche du bien. En parler avec vous, à cette heure, est la volupté suprême de ma vie. Cet être béni, à l'âme duquel la mienne s'est attachée pour le temps du court pèlerinage sur la terre, j'ai la forte espérance de le trouver dans la patrie des intelligences, où tous sont anges de Dieu, a dit le Christ, où il n'y a pas de sexes, pas d'hymen terrestre. Je me sens assez courageuse pour sacrifier l'hymen de la terre de passage et attendre celui qui sera éternel.

Moraliste, homme de conscience et de raison, c'est vous seul que j'interroge; me fais-je une illusion criminelle?

Pressé par cette terrible logicienne, je n'avais plus ma tête, je n'y étais plus.

Quelle étrange chose! quelle fatalité m'imposait de me prononcer dans une question de cette délicatesse, lorsque cette histoire ouvrait dans mon cœur une blessure profonde que je croyais avoir cicatrisée, lorsque des rapprochements singuliers, que je faisais malgré moi, me la présentaient comme un fragment raconté de ma propre histoire. Oh! que cette pauvre femme, sans s'en douter, me faisait de mal! N'y avait-il pas eu aussi, dans ma propre vie, un être délicat et aimant, dont peut-être le cœur, par une attraction que je n'aurai jamais à connaître, se portait vers le mien, et qui s'était sacrifié comme celle-ci aux règles sévères de nos convenances sociales? Il venait un moment où tout mon être tressaillait; j'éprouvais des pressentiments inconcevables; une espèce de vertige me saisissait. Les hypothèses les plus bizarres se présentaient à moi. J'acceptais jusqu'à la possibilité de l'impossible. Mon silence dura quelques secondes, tant j'étais bouleversé dans les profondeurs de mon âme.

— Vous ne me répondez pas. Je le vois, vous avez peur de votre théologie. Le spectre de votre casuistique se dresse devant vous. Homme de raison pendant deux jours, quand vous avez à me parler par non ou par oui, comme d'un théorème de mathématiques, vos préjugés d'éducation clé-

ricale vous prennent la langue, et vous n'osez pas me dire qu'aimer un sacrifié à Dieu ne diffère en rien d'aimer un homme libre!

Eh bien! voulez-vous que je vous mette à l'aise, que je ne prolonge pas plus longtemps cette épreuve, plus rude pour vous que je n'avais pensé en entendant votre mâle parole? Faut-il que je secoue la poussière de mes souliers sur vous comme sur ces confrères qui m'ont fait pitié? Dois-je vous mettre à leur niveau ou au-dessous d'eux, parce que vous avez reçu plus qu'aucun d'eux de ce don, fait aux âmes exceptionnelles, de logique et de raison? Si vous le voulez, dites! Mais prenez garde. Je n'ai méprisé aucun de ces faibles d'esprit. Vous, je vous mépriserais pour avoir parlé de force du haut de la chaire, et pour n'avoir, à ce moment donné, que des faiblesses d'enfant.

Ce langage me réveilla.

— Non, lui dis-je, ne me la rendez pas, ma parole. Je suis homme avant d'être prêtre, et je ne veux pas être vaincu par une femme.

— A la bonne heure, frère! Je vous reconnais là. Eh bien! s'il en est ainsi, si vous voulez échapper à la dernière humiliation que puisse redouter une âme virile comme la vôtre, dites-moi ce grand mot : Aimez légitimement devant Dieu

et devant votre conscience cet époux de votre choix !

Vous pouvez d'autant mieux me le dire que, n'ayant pas connu mon amour, quand après tout je n'aurais rien offensé dans la loi divine en le lui faisant connaître, ce n'est pas maintenant que j'irai le lui révéler; que, le suivant du cœur et du regard, je ne lui donnerai jamais le nom d'ami destiné à remplacer dans mon cœur celui d'époux; qu'il ignorera donc toujours ce sentiment profond et doux, jusqu'à l'heure où, quittant ce monde, je lui enverrai mon nom avec cette parole suprême : Espérance de vous retrouver dans la patrie des âmes libres !

J'étais vaincu.

— Ah! aimez, ma sœur! aimez! Vous n'avez que trop acheté le droit d'aimer ainsi. Je ne vous plains plus; je vous admire.

— Merci, frère ! Vous m'avez sauvée. Merci. Je n'ai plus qu'à vous bénir. C'était précisément de votre bouche que je voulais entendre cette parole. Merci, frère! Et vous, Seigneur, mon créateur et mon père, je ne vous demande plus rien maintenant ! La vie sera douce. Je puis attendre le grand réveil. Merci encore! J'ai trouvé le baume où j'avais trouvé la blessure. Adieu.

Elle s'apprêtait à sortir.

En ce moment, un rayon d'un soleil de feu, traversant le blanc vitrail de l'église, illumina, comme un rayon de Dieu, le tribunal où je venais d'écouter ces révélations. Un changement subit se fit dans mon âme. Au trouble que j'avais ressenti devant cette étrangère, succéda une paix indicible. Ma raison éprouva comme une seconde vue. Un dernier mot d'elle commenté tout à coup fut une lumière dont le rayon matériel, éclairant cette scène étrange n'était que la pâle image.

— Arrêtez, sœur, m'écriai-je. Vous ne deviez jamais dire votre secret à cet ami. Mais il le sait. Vous êtes Félicie!

— Oui, Lioune, mon frère! Et jamais tu ne te repentiras de m'avoir dit que je puis t'aimer. Je serais forte, s'il était nécessaire, pour toi et pour moi. Tu es sacré pour ta sœur, comme Dieu même que j'aurais horreur de profaner en toi!

Ces paroles me firent un bien indicible. Cette nature grande et forte ne pouvait pas me tromper. Toutes mes terreurs se dissipèrent.

— Vous êtes plus pour moi qu'une sœur, lui dis-je. Ma bienfaitrice si chère, ne me représentez-vous pas la Providence descendant sur la terre pour me tirer d'une condition obscure et misérable? Pauvre chère, que je vous ai coûté de tortures!

— Frère, taisez-vous! Une heure d'amour pur est une éternité pour les grandes âmes. Il ne peut rien être compris de plus grand, même dans le ciel, entre Dieu et l'âme humaine, où la récompense suprême est un amour.

Remettez parmi les théories stupides celles qui flétrissent ce noble sentiment. Si l'Église aujourd'hui, ne raison de la barbarie de ses fidèles, qu'elle n'a pas pu faire arriver à ce que j'appellerai la civilisation de la religion, croit utile, quelque temps encore, de conserver le servage du célibat, acceptons-en, pour nous, les privations douloureuses. Mais rappelons-nous que, même encore au sixième siècle, ses plus saints évêques, comme Léontius de Bordeaux, gardaient légitimement auprès d'eux, comme des sœurs, celles qui, avant leur consécration à l'épiscopat, avaient été leurs épouses, et qui, à la fois aussi aimantes que chastes, ne souillaient pas le sacerdoce suprême dont leurs époux étaient revêtus.

Pendant que vous faisiez vos études, Lioune, je me livrais avec passion à des recherches historiques pour arriver enfin à résoudre ce problème que votre conscience et votre justice viennent de résoudre tout à l'heure. Fortunat, évêque de Poitiers, disait de l'épouse de l'évêque Léontius : « Celle qui fut ton épouse est maintenant ta sœur

chérie : *Quæ tibi tunc conjux nunc tibi cara soror.* » Je ne regrette plus de n'avoir pas porté votre nom ; je n'ai pas été votre épouse ; prenez-moi, en face de Dieu et de cet autel, pour votre sœur chérie.

— Oui, Félicie, vous serez pour jamais ma sœur.

Cette scène avait épuisé ce que nous avions de force dans le cœur. Félicie me donna quelques détails rapides sur sa pauvre mère, qui s'affaiblissait visiblement de jour en jour.

— Je vous écrirai de sa part, ou elle vous écrira si elle le peut, pour que vous veniez nous voir. Hélas ! ce sera peut-être sur une tombe que se scellera notre hymen de cœur !

Elle se leva. Mais avant de sortir du confessionnal, elle me dit d'une voix douce et calme :

— Adieu, à bientôt !

Je sortis moi-même, et j'allai déposer le blanc rochet à la sacristie.

II

CONSCIENCE !

Je rentrai dans mon humble chambre de vicaire.

Quel coup venait d'être porté à mon cœur! L'enfant qui avait voulu « que j'apprisse quelque chose » et à laquelle je devais tout était maintenant une femme qui s'attachait à ma vie, qui me demandait, en échange d'un immense bienfait, une amitié exceptionnelle, disons le mot, un hymen de cœur, le don d'une âme qu'un vœu éternel liait au célibat.

Quoique peu impressionnable de ma nature, j'étais homme, j'étais jeune. C'était sous leurs formes les plus attrayantes que la beauté, la grâce, le génie même venaient à moi. Que n'avait-elle

pas sacrifié pour se réserver, dans l'avenir, cet hymen pudique, cette fraternité dont la première flamme s'était allumée, quand nous avions douze ans à peine, au pied du dôme gigantesque, à une heure où, sans songer à se le dire, nos âmes avaient éprouvé une attraction irrésistible! Car enfin je me l'étais vainement dissimulé, cette enfant avait été en réalité, après ma mère, l'unique et fort sentiment de ma vie. Elle ne m'avait tant occupé, au moment de prononcer mes vœux de sous-diacre, que parce qu'elle était, au fond du cœur, mon indestructible amour.

Conscience, conscience, tu ne m'avais pas trompé!

Certes, je m'étais donné à Dieu de tout cœur. Nulle pensée humaine et misérable, nul sentiment bas, nul calcul de vil intérêt ne m'avait appelé au sacerdoce. C'était là sans doute une grande force, et l'une de ces constantes certitudes sur lesquelles l'âme se repose tranquillement. Mais, je devais m'en faire l'aveu, entre Dieu et moi s'était trouvée constamment l'image de Félicie.

Quand elle était loin de moi, perdue dans une vie élégante, au milieu d'un monde qui n'était pas le mien et où je n'aurais pas à la rencontrer, si ce n'est comme une ombre fugitive que j'avais vue un moment, quand je pouvais presque dire que

je ne l'avais connue et aimée qu'en rêve, la question n'était pas difficile. Et mon digne sulpicien avait raisonné en homme prudent, quand il m'avait dit de ne pas me préoccuper de ces inquiétudes qui prouvaient même la candeur de mon immolation. Mais maintenant la question était changée.

Félicie était là. Elle m'avait ouvert toute son âme. Elle m'avait enchaîné à elle, par l'une de ces habiletés du cœur qui ne sont pas un calcul et qui sont les ruses involontaires de ceux qui aiment. Je sentais que ce lien serait de bronze; qu'une telle nature, aussi persévérante, aussi hardie, ne lâcherait pas son bien, ce bien recherché avec une ténacité incroyable; qu'il fallait maintenant vivre d'elle, être sa joie rêvée, sa volupté intellectuelle, son amour spiritualisé, ne demandant rien aux sens, mais enfin son amour.

Je me rendais trop bien compte de moi-même, malgré le trouble passager où m'avait jeté cette scène étrange, pour ne pas comprendre toute l'étendue du nouvel engagement que je venais de prendre avec elle. Je n'avais pas cédé à un entraînement. On revient d'un entraînement; on le discute, on lui oppose la raison, au besoin les graves intérêts de la vie, les conséquences auxquelles il peut assujettir. Rien de tout cela : j'a-

ais compris que cette âme dégoûtée des choses ulgaires, séduite par les enivrements de la cience, marchant avec une ardeur fébrile dans les)uissances de l'esprit, avait pu rêver une frater-ité sainte avec un homme qu'elle voyait suivre ı même carrière. De quel droit l'aurais-je blâ-aée? Et quand je ne pouvais raisonnablement axer de mal ce plan, quoique bizarre, de noces antastiques avec une nature qui ressemblât à la ienne, pourquoi l'aurais-je repoussée, parce que et homme, dans lequel elle avait cru trouver son déal, c'était moi?

Toutefois, j'étais forcé de reconnaître que, si ce)lan n'était pas de sa nature impossible, il en-raînait d'immenses difficultés.

O mon Dieu! mais cet amour rêvé par cette :réature angélique n'était réalisable qu'avec des ımes d'une force prodigieuse, d'un courage qui ıe reculât jamais devant l'holocauste de tous les ours, devant l'immolation perpétuelle du cœur! Serait-il bien dit pour nous l'adieu suprême à oute joie des sens? Pourrions-nous commander ı toute heure à ces sens qui veulent toujours être le moitié avec les voluptés pures de l'âme? Exal-erions-nous assez notre amour pour que de cette ournaise sortît pour nous la fraîche rosée d'un sentiment pur, sublime, exceptionnel, qui ne pût

jamais la souiller, elle, Félicie, qui aimait tant, et que le prêtre qu'elle aimait pût l'avouer au pied de l'autel?

Là était une difficulté immense, plus que cela, un immense danger.

III

DEUX MOIS DE DÉLICES PURES

Le lendemain, au moment où j'allais placer sur moi l'amict sacerdotal et me vêtir pour la messe, une lettre cachetée de belles armoiries était sur la table des ornements et m'attendait. Elle était de la main de la bonne madame de Lazerat. Je ne voulus pas me donner la distraction de cette lecture avant de monter à l'autel.

Hélas! ma paix avait fui. L'homme a beau s'imposer la castration artificielle d'un vœu, il a beau appeler à son secours les motifs surnaturels, l'horreur du sacrilége, les terreurs d'une autre vie destinée à punir les violateurs de promesses sacrées, le cœur chez lui est plus fort que la raison, plus fort que la foi, lors même que l'une et l'autre s'entendent. Je sentais en ce moment une

attraction irrésistible vers Félicie. J'allais la voir! la voir, non plus cachée pour moi derrière une grille de confessionnal, non plus traversant la rue, ou assise dans l'enceinte d'une distribution de prix, sous mille regards, mais dans l'intimité la plus douce, mais chez elle, mais face à face, dans ces révélations de l'âme qui ont la puissance d'un courant électrique!

Je demande pardon à Dieu de cette heure passée tour à tour à caresser cette chère image et à la repousser, de ce tourbillon de ma volonté où je disais : Encore quelques minutes, et mon cœur sera près du sien! et où je me hâtais de repousser ce sentiment impétueux renaissant toujours, en m'écriant : Seigneur, aidez-moi! Je le reconnais aujourd'hui, Dieu et ma raison étaient faibles; l'homme, avec ses attractions natives et puissantes, l'emportait.

Cependant, me jetant dans la prière avec une détermination frénétique de chasser la distraction trop séduisante, j'arrivai un peu plus calme au pied de l'autel. Les prières préparatoires furent dites avec recueillement. A l'oblation sainte, je fus tout à Dieu, pour me jeter, moi, pauvre enfant et pauvre pécheur, comme tous les enfants d'Ève, dans l'océan de sa miséricorde. Il y eut un moment où, sans aucun trouble, comme je l'eusse

fait d'une véritable sœur, je rappelai, au *memento* des vivants, le nom de Félicie avec ceux de mon père et de ma mère et celui de madame de Lazerat, ma bienfaitrice. Le calme dura, et je pus dire en descendant de l'autel : *Te Deum laudamus*, autant pour l'honneur suprême d'avoir immolé la victime non sanglante, que pour la joie de n'avoir pas troublé le sacrifice par des souvenirs trop humains.

La lettre de madame de Lazerat était très-courte ; mais elle me disait que Félicie l'avait faite confidente de ses sentiments pour moi :

« Monsieur l'abbé,

« Une pauvre malade, qui vous aime depuis longtemps, serait bien heureuse que vous vinssiez la voir. Elle vous prie d'accepter son invitation à dîner pour ce soir. Elle tient à renouveler la vieille connaissance faite au Puy-de-Dôme. Si elle l'osait, elle vous appellerait presque son fils.

« Félicie, qui veut être une sœur pour vous, s'unit à moi pour vous offrir des hommages d'affection et de respect.

« Veuve de Lazerat. »

« Mont-Dore, hôtel Boyer, le... »

Cette affection de sœur offerte ainsi par une mère, en dehors des épanchements de la veille dont j'avais pu redouter l'ardeur, me fit du bien.

Je ne manquai pas l'heure. Mes bienfaitrices étaient installées modestement dans l'un des hôtels du Mont-Dore. Un confortable convenable paraissait autour d'elles; mais rien ne me rappelait cette vie de luxe qui s'était attachée jusqu'à ce jour à l'existence de la famille Lazerat, et qui était tant remarquée à Clermont. Plusieurs autres familles de baigneurs occupaient les beaux appartements de l'hôtel. J'eus l'explication de ce changement dans les habitudes de cette honorable famille.

Madame de Lazerat m'accueillit réellement comme une mère. Félicie fut d'une aisance et d'une cordialité ravissantes. Elle avait un costume plus simple que celui de la veille, mais qui faisait ressortir mieux encore son admirable beauté. Cette beauté était éblouissante et n'était pas trop vantée. Elle me frappa moins, pourtant, que la limpidité et la pureté de son regard. Il y avait dans ses yeux comme un jet de pudeur native; ils semblaient l'irradiation incessante d'une âme vivant d'idéal et ne comprenant que des voluptés intellectuelles.

Des créations de cet ordre sont rares. Non pas que des milliers d'âmes ne viennent au monde

avec d'admirables instincts de pudeur; mais le milieu qui les reçoit les fane. C'est l'aile blanche de l'oiseau qui, forcé de poser le pied sur la fange du ruisseau, pour s'y désaltérer, y laisse toujours quelque chose de sa blancheur immaculée.

Ce fut par ce côté que Félicie me frappa. Tout, d'ailleurs, était grand, noble, vrai en elle. Sa voix avait une sonorité particulière qui semblait rendre, en vibrations nettes et pures, la droiture de sa pensée. Jamais ensemble plus harmonique ne s'était présenté à moi. Je compris par elle que le beau est la splendeur du vrai.

Il ne m'avait pas été possible de prévoir qu'auprès de ces deux femmes, d'une telle distinction de manières et d'un si grand esprit, je serais, dès le premier moment, parfaitement à l'aise; et cependant une heure ne s'était pas écoulée, que je me sentais de cette maison, que cette intimité placide m'était bonne, que j'étais bien l'enfant adoptif de ces deux âmes, dont l'une semblait pressentir bientôt sa fin et dont l'autre entrait, toute radieuse de beauté et de génie, dans le monde.

Madame de Lazerat mit une grâce parfaite à me dire tout l'intérêt qu'elle n'avait cessé de me porter. Elle me rappela le jeune guide du Puy-de-Dôme et ces belles cerises que Félicie avait trouvées si fraîches par une journée brûlante de juin.

— Savez-vous, monsieur le savant, me dit Félicie, que je vous dois tout?

— Comment? m'écriai-je.

— Oui, sans notre course au Puy-de-Dôme, jamais je n'aurais songé aux jouissances que donne l'étude du monde physique. Je vous vis si enthousiaste de vos minéraux, étiquetés avec tant de soin, de vos richesses végétales, regardées avec tant d'amour, que je me trouvai toute honteuse de moi-même. Ma vie, comme celle de toutes les jeunes filles, allait se passer à aimer des futilités, à songer aux parures, à parler de chiffons avec mes compagnes. Vous, pauvre enfant du village, vous aviez pris le bon lot. Je ne voulus pas être au-dessous de vous. J'en fis une affaire d'amour-propre. Je devins jalouse du petit paysan de Royat. Et je n'eus de paix, pendant les dix plus belles années de vie, qu'en me disant : Ce Lioune apprend; mais j'apprends aussi. Je ne saurai jamais tout ce qu'il saura un jour; mais je saurai beaucoup; et c'est à lui que je le devrai. Vous voyez si je dois vous aimer, puisque sans vous je n'aurais jamais pensé à ces chères études qui ont été l'enivrement de ma jeunesse.

— Vous me rendez tout fier, lui dis-je.

— Cela nous a causé bien de l'ennui, reprit doucement la mère. Félicie a gagné à ces belles

études de devenir une sauvage. Elle a contrarié son père, elle a désolé sa famille. Moi, je l'aime trop pour ne pas vouloir ce qui lui plaît. Mais c'est vous, mon cher Lioune, permettez-moi de ne jamais vous appeler autrement, qui lui avez donné le mauvais exemple. Sans ce pauvre voyage, nous eussions fait d'elle une femme comme toutes les autres; maintenant, elle n'est bonne qu'à admirer sans fin les brins d'herbe, les pierres et les nuages.

— Et qu'à beaucoup aimer sa mère, repris-je.

— Oh! de ce côté, je serais ingrate si je disais que ses études l'aient rendue moins aimable pour moi.

— Mère adorée, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne dois rien aux autres dans ma famille; je vous dois tout. Bonheur pour bonheur, qu'importe dans la vie? Celui-là seul est bon qui nous va de tout point. Avec votre amour, chère mère, avec la bonne et cordiale amitié de M. Lioune, que je veux finir par ne pas appeler monsieur, parce que j'entends très-bien qu'adopté par vous comme son fils, j'ai le droit de le traiter en frère, je n'ai plus rien à demander des joies du cœur. Vous me suffirez.

Ces mots de Félicie me disaient beaucoup. Et ils eurent leur véritable réalisation. Ce plan com-

biné par elle depuis tant d'années, elle parvint à le mettre en pratique dans sa vie. Je n'eus qu'à me laisser aller aux douceurs de cette adoption, aux charmes de cette touchante intimité, entre la jeune femme radieuse qui devenait une sœur et celle dont les liens avec la vie se brisaient lentement, mais qui me confondit bientôt avec Félicie dans ses chaudes tendresses de mère.

Je voudrais retracer dans ces pages, comme je les sens, les nouvelles impressions qui m'arrivèrent à l'âme pendant ces deux mois, trop tôt écoulés, où presque chaque jour je voyais Félicie.

Quelquefois après le dîner, quand madame de Lazerat se sentait un besoin invincible de sommeil, elle nous disait :

— Pauvres enfants, je ne veux pas vous clouer auprès d'une malade, dans ce triste salon. Je sens que le sommeil m'arrive. Mettez-vous au frais sur la terrasse. Le murmure de vos voix viendra jusqu'à mon oreille ; je serai heureuse de vous savoir là.

Je ne l'ai pas oubliée cette petite terrasse qui dominait toute la vallée du Mont-Dore, et de laquelle nous apercevions les pics du Sancy, du Capucin, points culminants de la France après ceux du mont Ventoux et des colossales murailles des Pyrénées et des Alpes.

Que cette vallée, petite dans ses dimensions, puisque toute sa longueur ne dépasse pas vingt kilomètres, a gardé de charmes dans mon souvenir! Elle a été mon Éden, puisque c'est là que mon cœur a pu s'ouvrir aux joies d'un sentiment vif et pur, inspiré par une créature adorable, qui aurait pu me faire croire qu'il y a ici-bas des âmes nées virginales comme des anges et ne connaissant pas le péché.

Pourquoi ne le dirais-je pas avec une entière franchise, au risque de ne pas être compris de tous ceux qui auront à parcourir ces pages? Nous savourâmes toutes les voluptés de deux cœurs qui s'aiment, sans rien demander aux sens. C'était dangereux, sans doute, très-dangereux même. Je ne dévoile pas ici tout ce mystère d'amour angélique et exceptionnel pour dire à d'autres : Faites ce rêve, cherchez cet idéal! Oh! non. Je tendrais un piége à ceux qui n'ont pas encore expérimenté ces abandons du cœur, et qui ne connaissent un amour quelconque, pur ou non, que par les aspirations fougueuses qu'ils ressentent. Je ne serai pas pour eux une image décevante, un exemple qui les perde.

Félicie et moi nous savourions un amour pur, les pieds posés sur la lave brûlante. L'abîme était sous nous. Mais j'en prends Dieu à témoin, jamais

rien ne souilla cette flamme sainte, jamais mon regard ne plongea dans ce doux et beau regard pour y trouver autre chose qu'un amour de sœur, dans sa limpidité la plus parfaite, dans sa pudeur la plus immaculée. Nous n'eûmes jamais à rougir d'avoir été seuls près l'un de l'autre, d'avoir confondu nos haleines, mêlé ces demi-mots si simples et si profonds qui disent toute la pensée, gardé ces silences enfantins qui sont la grande éloquence des cœurs. Sa main touchant la mienne, c'était un contact qui ne communiquait rien de fébrile à mon âme, et je sentais qu'elle était plus encore que moi-même dans la rigidité de ce que j'appellerai une passion fraternelle.

Merci à Dieu de ces jours, quoique rapides ! Ils ont duré le temps des fleurs au printemps de chaque année, le temps des parfums au fond de chaque corolle, le temps des chants d'amour sous les vertes feuillées; mais ce temps, si fugitif dans sa réalité de mesure, a été pour nos âmes une éternité. Je n'ai plus rien demandé à Dieu depuis ces heures bénies; et quand on a eu de tels bonheurs, on sait par avance ce que devra être le ciel.

J'écrirais un volume seul sur notre vie au Mont-Dore. Nous nous remîmes à nos études de naturalistes avec une ardeur toute nouvelle. Le Mont-Dore fut pour nous un immense muséum

d'histoire naturelle. Sir Charles L... nous avait envoyé de Londres quelques mémoires sur les premières recherches de la science au sujet de l'antiquité de l'homme parmi les êtres vivants. On commençait à soupçonner, dès cette époque, que l'existence de l'homme en Europe était contemporaine de plusieurs grands mammifères détruits; ce qui a été démontré plus tard par des preuves irrécusables et après le contrôle sérieux, fait par la science, d'observations isolées en Belgique, en France, en Angleterre dans ces curieuses grottes appelées grottes à ossements.

Cette question, qui passionne aujourd'hui les hommes de la science, était alors toute nouvelle. Elle eut un intérêt immense pour la curieuse Félicie. On venait de classer les époques primitives de l'existence de l'homme sur la terre par les noms d'âge de pierre et d'âge de bronze. Et il s'agissait de déterminer si les haches de pierre trouvées dans les alluvions et les terrains non remaniés correspondaient à la vie des hommes dont les ossements fossiles avaient été trouvés avec ceux du mammouth (*elephas primigenius*), de l'*elephas antiquus*, du rhinocéros *tichorinus*, du rhinocéros *hemitœchus*, de l'hippopotame, du lion des cavernes, de l'ours et de l'hyène des cavernes, des bœufs, des chevaux, des cerfs et de

certains carnassiers, rongeurs et insectivores, dont les espèces sont complétement éteintes.

Un intérêt de science biblique s'attachait, pour moi, à ces importantes recherches ; et Félicie, plus impétueuse que moi, portée à presser avec plus de force les conséquences des découvertes sur l'homme fossile et les espèces éteintes contemporaines, se jetait sur tous les faits qui pouvaient parvenir jusqu'à nous, comme l'anatomiste sur les organes délicats qu'il étudie dans leur agencement le plus compliqué.

Il fut prouvé, pour nous, que les squelettes humains trouvés dans les diverses cavernes à ossements, et qu'il était impossible de ne pas reporter à l'âge des espèces contemporaines éteintes, que j'ai citées tout à l'heure, ne présentaient dans leur structure, soit qu'on examinât le crâne ou la jambe, aucun trait saillant de dissemblance avec le type actuel de certaines races humaines vivantes. Nous avions à conclure qu'il n'y avait pas d'espèces humaines antérieures à la nôtre et éteintes comme celles des mammifères des époques éocène, miocène et pliocène.

Nous trouvions aussi que, parmi les fossiles des mammifères disparus, se rencontraient, avec des ossements humains, des objets travaillés par l'homme et recouverts, comme tout le reste, par

des stalagmites, dans les brèches des cavernes. Les haches se trouvaient fréquemment dans les sables non remaniés d'Abbeville. L'homme était donc antérieur à la formation de ces terrains.

Un monde nouveau s'ouvrait à notre regard, et au lieu d'une chronologie de quelques cinquantaines de siècles que nous étions accoutumés à supputer avec l'enseignement traditionnel, nous étions forcés de remonter jusqu'à l'époque éocène pour fixer, jusqu'à nouvel ordre, la plus haute antiquité de l'homme sur le globe.

Dans nos courses géologiques, nous eûmes l'heureuse chance de découvrir nous-mêmes une petite caverne ossifère où se produisirent les faits constatés, peu de temps après, dans la province de Liége, par le paléontologiste Schmerling. On comprendra nos jouissances lorsque, dans ces brèches soulevées, nous reconnaissions les espèces éteintes des elephas, du lion des cavernes (*Felis spelæa*), du renne, de l'hyène et de l'ours, mél n-gées à des dents humaines et à des objets évidemment travaillés par l'homme.

Félicie, naturellement, se posait le problème de l'influence que devraient avoir ces découvertes sur les données de l'enseignement chrétien. Il devenait évident pour moi que s'il fallait, dans l'Eglise, renoncer aux chronologies traditionnelles, la

grande antiquité de l'homme sur la terre devenait un argument puissant en faveur de la croyance que toutes les variétés de la famille humaine sont sorties d'un seul couple, puisqu'elle donne, pour la formation lente et graduelle des races, comme les races caucasique, mongole ou nègre, un laps de temps considérable, formation à laquelle certainement les six à sept mille ans de nos systèmes actuels de chronologie ne pouvaient suffire (1).

L'Église avait donc à gagner à cette grande découverte.

Mais Félicie m'objectait, avec son esprit incisif, que, si j'avais raison à ce point de vue, la coexistence de l'homme avec la fauné de l'époque éocène prouvait une première vie humaine complétement sauvage. « Si l'âge de pierre est accepté scientifiquement, me disait-elle, adieu l'idéal de l'homme né parfait, savant, heureux; adieu cet Eden qui va si bien à notre imagination! L'homme polissant le jade ou le quartz par le frottement, pour se faire des haches, est un embryon d'être civilisé. Couvert de peaux de bêtes dont il a dévoré les chairs et sucé la moelle, ce qui s'établit par les charbons des cavernes ossifères, il a graduellement monté en civilisation. Avec le système traditionnel, il a

(1) Le type nègre se trouve sur les monuments gravés de l'Égypte, d'une date de quatre mille ans avant le Christ.

descendu. Tirez-vous de là, monsieur le savant! »

Je lui répondais que, posée dans ces termes exclusifs, la question était insoluble, mais que la foi chrétienne ne faisait pas l'homme parfait à son apparition sur le globe; que les textes de la Bible, seuls documents apportés dans la question, présentaient au contraire l'homme comme s'étant progressivement perfectionné. Et la preuve, c'est qu'ils nomment les premiers hommes qui ont fait des découvertes métallurgiques, ceux qui ont inventé les instruments de musique, ceux qui ont travaillé l'airain et le fer. Il est même très-remarquable que le fer est mentionné le dernier.

Je concluais que le jour où nous renoncerions à notre manie de faire un dogme de toute idée adoptée sur des questions, de leur nature, pleines d'obscurités, les révélations de la science ne se trouveraient pas en contradiction avec les données bibliques.

Ce qui avait achevé de rendre intéressantes nos recherches, c'est que sir Charles L... avait adressé à madame de Lazerat une jeune miss qui voyageait en France et qui s'était passionnée pour les mêmes études. Je conduisis souvent cette charmante femme, avec Félicie, dans notre grotte à ossements et sur tous les points de notre montagne qui offraient aux investigations passionnées des deux amies un objet nouveau de curiosité.

IV

COMMENT ON TRAITE UN VICAIRE

— Je vous l'ai dit souvent, Monseigneur, et vous avez la bonté de ne pas vous en choquer, vous êtes trop bon. Quand vous avez ordonné un prêtre, tout entier à vos joies paternelles, vous ne supposez pas que l'enfant s'émancipe jamais et devienne un scandale dans l'Église.

Il n'en est pas de même de moi; je les vois en administrateur, vos chers petits Auvergnats; et je vous affirme qu'il y a parmi eux beaucoup d'ours mal léchés. Je sais qu'ils m'aiment peu; mais cela ne me tourmente guère. J'ai la confiance de Votre Grandeur, cela me suffit; et avec cela j'ai la conscience devant Dieu de faire le bien malgré mon apparente sévérité.

— Sans doute, mon ami; mais il faut quelquefois nous souvenir que Dieu est le Seigneur des miséricordes.

— Vous êtes si bon, Monseigneur, que, comme tous les saints, vous pencheriez toujours vers l'indulgence. Avec ce système, le diocèse de Clermont, avant dix ans, serait ingouvernable. Vous avez ce jeune clergé, parmi lequel se font jour des idées d'indépendance effrénée. Il faut comprimer cela, oui, Monseigneur, comprimer. Au lieu de caresses à ces benjamins, la verge!

— C'est bien dur; vraiment, quelquefois, vous m'effrayez!

— Oui, Monseigneur, mais tout marche; la besogne se fait. Les curés se tiennent; les petits vicaires tremblent. *Initium sapientiæ timor.*

— Mais la décision prise au sujet de ce pauvre abbé Berthomieux n'est-elle pas un peu sévère?

— Allons donc, Monseigneur! vous allez vous apitoyer sur cet orgueilleux, sur ce redresseur de torts, sur cet étourneau qui commence la série de ses scandales?

— Non! le crime n'est pas bien grand.

— Mais votre Grandeur n'y pense pas? Courir tous les jours la montagne avec une Anglaise protestante, en compagnie de cette folle de mademoiselle de Lazerat, avec laquelle la chronique

de Clermont lui prête une première affaire d'amour, quitter quelquefois sa soutane, sous prétexte des trop fortes chaleurs, se poser en géologue, faire dans ses sermons l'esprit exempt de préjugés et n'acceptant pas les opinions sages et prudentes de la théologie dans beaucoup de questions graves : si vous regardez cela comme peu, je prends la liberté de dire à Votre Grandeur qu'elle perdrait tout par une seule tolérance sur de tels excès. Soyez un saint, Monseigneur, comme vous l'êtes! mais, de grâce, n'allez pas vous apitoyer sur le sort d'un gaillard que je connais beaucoup, qui ne pèche pas par ignorance, et qui irait loin s'il ne sentait pas la main de fer qui doit le retenir.

Mais ne craignez rien. Je sauverai votre tendresse épiscopale. Vous jetterez tout sur la décision prise en conseil. Vous serez en dehors, de la sorte, de toute sévérité. J'aurai doré la pilule!

Ce dialogue se tenait au palais épiscopal de Clermont, entre le révérendissime évêque, Mgr Claude-Marie-Étienne Bignon, et M. Jean-Georges Dumoyen, son premier vicaire général.

Pendant que mon ennemi faisait de moi cet aimable portrait, une lettre était en route, portant le gros cachet épiscopal et adressée à M. le curé du Mont-Dore. Elle portait en substance que, sur des

plaintes graves arrivées à l'évêché, à propos des excentricités de son vicaire et des scandales donnés par ce vicaire dans une petite ville de bains, où il fallait plus de prudence et de retenue que partout ailleurs, on lui changeait ce vicaire, qui allait être remplacé à la prochaine ordination; mais qu'il eût à me signifier de quitter immédiatement mon poste; que Monseigneur, dans sa grande bonté, ne voulait voir dans ces faits que des légèretés échappées à l'inexpérience, quelque graves qu'ils fussent cependant, et qu'il avait la charité de me placer vicaire à Clermont même, dans la paroisse de Notre-Dame-du-Port, où je serais sous la direction vigilante du vénérable curé, et où il avait lieu d'espérer que je deviendrais plus prudent et plus retenu.

Un léger reproche était fait au curé de n'avoir pas prévenu l'autorité de mes prétendus déportements; et on ajoutait qu'il avait fallu le zèle d'une âme pieuse, en séjour momentané aux eaux, pour faire connaître les scandales multiples du susdit vicaire.

Je sus plus tard que cette âme pieuse, qui avait si charitablement calomnié ma vie, changé en courses scandaleuses nos promenades, et outragé mon amie, était la philotée même de l'abbé Dumoyen, à laquelle il avait fait partager sa haine

contre la famille de Lazerat et contre moi. Noble métier de délatrice !

Je fus atterré à la lecture de cette lettre, que mon curé me communiqua, plus tremblant pour lui-même que pour moi, puisqu'il était accusé, par le terrible Dumoyen, de négligence à surveiller ses vicaires.

Le digne homme était depuis dix ans au Mont-Dore, et comme il n'aimait ni les cavernes ossifères, ni les cratères éteints, ni les gisements de fer spéculaire, que les plantes rares du pic de Sancy ne lui paraissaient pas différentes des herbes qui infestaient ses choux, le Mont-Dore, caché sous les neiges pendant six mois de l'année, était, à ses yeux, un poste détestable qu'il désirait ardemment changer pour une cure dans la Limagne, ce paradis terrestre où il aurait un doux climat et de plus beaux revenus. Or, il ménageait le vicaire général, il le caressait de toutes manières, il lui écrivait de loin en loin des lettres élogieuses; il l'invitait à venir prendre sa villégiature chez lui, pendant la saison des eaux, surtout au moment où il savait que la philotée du vicaire général, qui ne pouvait se passer de la direction pieuse de son cher père, se trouvait au Mont-Dore.

Cette malheureuse lettre le déconcerta. Il se crut renvoyé, dans ses espérances d'avenir, aux calendes

grecques. Je ne comprenais rien à ses terreurs, et dans ma logique juvénile, je pensais naïvement que le brave curé était mortifié qu'on lui enlevât celui qu'il appelait son cher vicaire, sur des raisons plus que futiles, puisqu'enfin elles ne reposaient que sur des interprétations de dévote stupide et n'étaient inspirées que par le bas motif de flatter un directeur.

Pendant l'explication que j'eus avec le curé, je fus constamment en dehors de la question.

— Mais vous savez bien, monsieur le curé, que je n'ai négligé aucun de mes devoirs?

— Oh! certainement.

— C'est une accusation honteuse que celle de blâmer mes visites chez la respectable madame de Lazerat.

— Oh! certainement.

— Voyons, c'est une plaisanterie de me faire un crime, un jour de course à la montagne, d'avoir pris un surtout noir, plus léger, pour monter à cheval, que ma soutane étroite.

— Oh! certainement.

— Vous pouviez attester à Monseigneur que j'ai tenu constamment à respecter mon sacerdoce.

— Oh! certainement.

Je ne pus arracher autre chose au digne homme. Peu lui souciait cette première flétrissure tombant

sur moi, sans autre base qu'une criante injustice. Mais se voir enterré pour toute la vie dans cette vallée glaciale, que les touristes et les poëtes avaient beau vanter, c'était pour lui un désespoir.

Il écrivit à M. Dumoyen qu'il s'était empressé de me communiquer les ordres de l'évêché, et que j'allais partir. Il insinuait habilement que j'avais pu échapper à sa surveillance, en raison des travaux absorbants que lui imposait, cette année même, un plus grand nombre de baigneurs qui avaient eu recours à son ministère. Rien de plus sur moi. On m'avait dit coupable; il m'acceptait coupable. Ce n'était pas à lui à rectifier le jugement de son supérieur. Pourquoi me déclarer innocent? Qu'aurait-il gagné à se faire le chevalier-errant défenseur de tous les vicaires qui auraient la fantaisie de courir la montagne en compagnie du grand monde? Un homme qui entendait ses intérêts n'allait pas se compromettre pour si peu. Aussi il se sauva.

Quelques années plus tard, il s'installait dans l'une de nos jolies villes de la Limagne. S'il eût essayé seulement de me défendre, il serait encore à se désoler au bas du pic du Capucin, et à contempler l'éternelle cascade qui sert de source à la Dordogne. Je n'en ai pas voulu à cet homme de ses lâchetés.

Seulement, quelquefois, quand mon souvenir me représente cette première étape de ma vie, je suis émerveillé de mes innocences de jeune prêtre. Cet homme était intelligent : il maniait assez bien la parole. Dans ses prônes c'était, comme toujours, la perfection idéale, le dévouement, le sacrifice, la charité qui se dépouille, le détachement de toutes choses, le portement de la croix, le renoncement à soi-même, les ardeurs séraphiques vers la belle patrie où Dieu seul doit faire le bonheur.

Il n'y avait qu'un saint homme qui pût parler ainsi. Et le saint homme n'avait pas eu le sentiment vulgaire de la justice pour dire à un vicaire général qu'il redoutait : Je vous affirme qu'on a grossi à tort les prétendues imprudences de mon vicaire. Vous pouvez le changer de poste; mais je n'ai rien de grave à lui reprocher.

Je comprends maintenant le profond discrédit dans lequel est tombé notre ministère. Nous sommes dans les extases du parfait amour quand nous prenons la parole en chaire, au confessionnal, en présence des futurs époux, devant de jeunes communiants, au chevet des malades; et dans les réalités de la vie, nous avons tout le terre-à-terre, tout l'égoïsme, toute la personnalité païenne de l'homme qui fait à peine un signe de croix. Quel contraste étrange!

Si nous baissions d'une octave cette merveilleuse perfection en paroles, si nous prêchions un peu plus la justice vulgaire, que nous pratiquerions avec le commun des mortels, nous relèverions notre ministère. Nous paraîtrions à la femme moins angéliques; mais l'homme, qui a l'instinct de l'honnêteté et de la justice, se rapprocherait de nous. Cet homme ne dirait plus : Tout cela est bon pour les dévotes. Il comprendrait le prêtre, qui ne serait jamais autre dans son langage que dans les faits.

Réflexions inutiles aujourd'hui et perdues dans ce courant qui entraîne l'évêque comme le curé d'une vallée d'Auvergne. Il faut voler dans les nuages. Le mieux tuera le bien.

V

MON SECOND VICARIAT

Je trouvai dans le curé de Notre-Dame-du-Port un homme horriblement prévenu contre moi.

Il commença par m'intimer presque des ordres sur tout un règlement spirituel à suivre en dehors des obligations de la paroisse, règlement sans lequel, selon lui, ma vertu ne tarderait pas à faire naufrage. Il me parla des dangers que les jeunes vicaires rencontraient à chaque pas dans une ville comme Clermont, où le beau sexe était léger et où souvent même il allait auprès du sacerdoce jusqu'à la provocation. Il m'en prévenait charitablement, disait-il. Il ajoutait à cela quelques allusions peu flatteuses à ce qu'il appelait mon passé.

J'ouvris de grands yeux à ces révélations certainement très-exagérées, et je me sentis au cœur une révolte de justice et de conscience, en présence de cet homme qui semblait vouloir me traiter comme un convict qu'on lui donnait en surveillance. Il ne me fut pas possible de taire sur cela ma profonde indignation.

— Vous vous trompez du tout au tout sur moi, lui dis-je, ou bien l'on vous a étrangement trompé. Mon passé est pur, monsieur le curé. Je ne vous dissimule pas combien vos insinuations me blessent. Soyez en paix sur l'article du beau sexe de Clermont, comme vous l'appelez. Je sais le respect que je me dois. Quant au règlement, veuillez vous en rapporter à ma conscience : celui que vous me tracez conduirait infailliblement à la perfection, je n'en doute pas; mais je me trouve très-bien de celui que j'ai suivi depuis mon ordination; et parmi mes obligations sacerdotales, je ne trouve pas celle de consulter sur cela autre chose que moi-même.

Ce langage ferme et digne lui fit comprendre ce que j'étais. Mais plus j'avais raison dans ma conscience indignée, plus je blessais mortellement cet homme. J'ai su qu'il avait dit, le jour même, à une dame de ses intimes :

— J'ai un nouveau vicaire qui ne me don-

nera que de l'ennui; mais je le suivrai de près.

Cette parole avait été rapportée à ma pauvre mère, qui en fut attristée.

— Cher enfant, me dit-elle, tu es prêtre et je ne voudrais pas te donner de regrets. Mais ces hommes-là ne pardonnent jamais, encore moins quand le tort est de leur côté.

— Ma mère, je le sais, répondis-je. Mais je ne reconnais à personne le droit de me fouler aux pieds.

— Alors, ils feront tout pour te perdre. N'est-ce pas déjà une indignité que cette espèce de destitution qu'ils ont voulu rendre humiliante? Avec eux, il faut plier, toujours plier. Autrement, ils sont implacables et ils brisent.

J'étais jeune, fort de mes intentions droites, du motif pur qui m'avait attiré au sacerdoce; je ne compris pas toute la portée des sages paroles de ma mère.

Félicie, qui était grande de caractère, qui ne m'aimait qu'en raison de mon indépendance d'esprit, me confirmait dans cette pensée, plus vraie que sage, résumée dansla vieille maxime : Fais ce que dois. M'appuyant sur cette loyale nature, allant au bien avec l'énergie qu'on a à vingt-cinq ans et que les sentiments religieux exaltent encore, je me crus puissant, parce que j'étais sincère, et inatta-

quable, parce que je me sentais honnête et pur. Cette honnêteté même me perdit. J'allai dans toutes mes actions tête levée, regard assuré, parole libre. Méthode toute contraire à celle que m'insinuait ma mère. Trois mois ne s'étaient pas écoulés que cette vie, que j'appellerai d'honnêteté imprudente, composée de fidélité au devoir et de mépris de l'opinion humaine, quand elle est hostile et injuste, avait entassé des charbons ardents sur ma tête.

Pour mon malheur, mademoiselle Houpillard, l'amie intime de mon ennemi le vicaire général, était de la paroisse même de Notre-Dame-du-Port. Le curé la ménageait de toutes manières : attentions, prévenances, visites, flatteries, rien n'était épargné auprès de cette dévote fanatique et passionnée. Il lui devait une position inattaquable.

Dans les entretiens fréquents de ce couple pieux, le pauvre vicaire n'était pas épargné. M. le curé avait de longs gémissements sur le mauvais esprit que j'avais puisé dans le siècle et apporté dans le sacerdoce. D'accord en cela avec son patron le vicaire général, j'étais pour lui de ces hommes dangereux qu'il aurait fallu repousser de l'autel : je l'avais très-bien compris moi-même, disait-il, quand j'avais donné la scène scandaleuse de l'ordination ; je m'étais rendu justice. Mais

l'évêque, toujours trop bon, n'avait pas voulu consentir à mon expulsion du séminaire : c'était le mot gracieux de mon charitable curé.

La dévote, brochant sur le tout, se plaignait du peu d'esprit intérieur, du peu de vraie piété de mes instructions à l'église. A propos des vierges sages et des vierges folles, je n'avais pas manqué, au grand scandale de la paroisse, de parler contre les dévotes ; c'était pour elle des allusions indignes. Il n'y avait plus maintenant de religion possible, si l'on était ainsi montrée au doigt du haut de la chaire.

Elle terminait cette tendre philippique par quelques mots bien perfides, où elle insinuait que je ne quittais pas la maison Lazerat, sous prétexte de visiter la mère, de plus en plus infirme; que mes liaisons avec mademoiselle Félicie étaient un scandale public; que le scandale éclaterait au premier jour, si l'autorité épiscopale, jusque-là trop indulgente, n'y mettait ordre; qu'on en parlait partout et qu'on me chansonnait même; que le dernier poste qui eût dû m'être donné était un vicariat à Clermont; le coin le plus obscur du diocèse, dans quelque village reculé de la montagne, était le seul poste qui me convenait.

J'étais ainsi pieusement chapitré dans ce petit monde dévot, mademoiselle Houpillard n'étant

autre chose que l'écho fidèle du vicaire général. L'orage se formait contre moi. Un de mes amis, qui avait appris ces cancans de la bouche même du pasteur, m'avertit de me tenir sur mes gardes.

Me tenir sur mes gardes! que pouvait signifier ce mot? Il n'y avait pas un de mes devoirs que j'eusse négligé, et ma vie heureusement continuait d'être pure. Une intimité douce m'unissait de plus en plus à Félicie; mais là je trouvais du courage et de la force, au besoin un sentiment de commisération et d'indulgence pour mes persécuteurs. Dans ce sanctuaire de grandes pensées, il n'y avait que pitié pour les bassesses de ce monde dévot. Les esprits étroits seuls savent haïr.

Une année cependant s'écoula ainsi. Félicie était heureuse. Dans les moments que je pouvais prendre sans nuire à mes devoirs de paroisse, que je tenais à remplir scrupuleusement, nous avions continué nos recherches scientifiques. La culture de l'esprit est un préservatif contre le mal, et, quoi qu'en dise le célèbre M. Gaume, un travail qui passionne l'esprit est un plus sûr gardien de la chasteté qu'une aspersion d'eau bénite. J'en étais venu, non pas à me faire un ami du curé, mais au moins à l'adoucir. J'étais si loyal, si franc, si respectueux vis-à-vis de lui, dans tout ce qui tenait à la vie sacerdotale à l'église, que je le forçai enfin à

me supporter, sinon à me rendre toute justice.

Il n'en avait pas été ainsi du terrible Dumoyen. Il ne m'avait désiré à Clermont que pour me tenir sous son œil d'inquisiteur; sa haine avait tout calculé. A l'aide de son espion, mademoiselle Houpillard, il avait tenu registre de ce qu'il appelait mes faits et gestes; et au bout d'un an, mon dossier, rédigé sur les rapports de la sainte fille, que la haine du vicaire général avait commentés, faisait naturellement de moi l'un de ces suspects qu'il faut rejeter au désert comme la brebis galeuse.

Je dépendais absolument de cet homme; Monseigneur, tout bon qu'il pouvait être, ne me défendrait pas.

M. Dumoyen s'y prit habilement, comme en toutes choses. Il s'adressa à l'évêque, un jour de conseil à l'évêché, où l'on s'occupait du jeune clergé de la ville. Mon nom avait été prononcé.

— Oh! celui-là, je me suis promis de l'abandonner à qui voudra en prendre la responsabilité. Monseigneur l'a traité avec sa bonté ordinaire; moi, je n'en réponds plus!

Le traître lançait son trait de Parthe.

— Qu'y a-t-il donc encore? reprit l'évêque avec ce ton de bonté qui indiquait sa peine de trouver un de ses prêtres coupables.

— Il y a, il y a que le personnage ne quitte plus mademoiselle de Lazerat, qu'il donne le scandale avec mademoiselle Lazerat, et qu'une personne peu suspecte me disait, hier encore, qu'on ne serait pas étonné que l'abbé Berthomieux et mademoiselle Lazerat, qui ont des accointances en Angleterre, ne partissent ensemble pour aller se faire protestants.

Le mot « se faire protestants » tomba comme la foudre sur la tête des vénérables membres du conseil épiscopal.

— Se faire protestants! s'écrièrent-ils presque tous à la fois. Sauvez-nous, Monseigneur, d'un si horrible scandale!

VI

LUTTE TERRIBLE

Le lendemain, au moment même où, rentré à la sacristie, je quittais mes habits sacerdotaux, après avoir dit la première messe, mon curé s'approcha de moi et, sans rien me dire, me remit le billet suivant :

« Mon cher curé,

« Dites à M. l'abbé Berthomieux de se rendre à l'évêché. Je l'attendrai à midi.

« Votre ami,

« Dumoyen, v. g. »

— Très-bien, monsieur, repris-je en remettant la missive originale dans les mains du curé; je me rendrai à l'évêché.

Mon homme s'inclina légèrement et alla se mettre à genoux sur un prie-Dieu pour se préparer à monter lui-même à l'autel. J'allai bientôt me placer auprès de lui pour faire mon action de grâces. Ma tête travaillait. Tout était silence dans cette pauvre sacristie. Qui nous eût vus là agenouillés se fût dit : Voilà deux hommes de Dieu oublieux des choses de la terre!

Hélas! non. Nous étions l'un et l'autre, comme tous les autres hommes, obsédés par les pensées qui se présentent en foule dans un moment de grande crise. Je savais que le curé s'était vanté, la veille, que j'aurais bientôt à passer un mauvais quart d'heure. Il n'ignorait donc pas le but du rendez-vous épiscopal, et je devais être pour beaucoup dans les distractions du pauvre homme. Qu'il montât ainsi à l'autel; que ces tracasseries et ces misères du ménage sacerdotal fussent l'aliment habituel de sa pensée; qu'il conciliât merveilleusement avec la loi d'amour, prêchée par lui comme par nous tous, sa joie de me voir humilié et peut-être censuré rudement à l'évêché, ces contradictions sont le lot habituel de ces hommes pour lesquels leur prétendu droit, le maintien sévère

de la discipline est la légitimation permanente des sentiments haineux de leurs cœurs. On peut haïr quand on sert la cause sainte. Me pensée devait donc troubler son recueillement. J'avoue que j'étais fort troublé moi-même. Je ne posais pas, comme le vénérable personnage, en homme parfait, en saint homme. Je me souciais peu des tendres admirations des dévotes de Notre-Dame-du-Port, auxquelles, à l'occasion, je ne ménageais pas de dures et inutiles vérités. Je me sentais homme sous la soutane, et je souffrais pour le prêtre, en moi, chaque fois qu'une position difficile venait me demander ces vertus héroïques d'abnégation et de sacrifice qui ne s'acquièrent que par un long travail dans la vie. Je priais donc mal et très-mal. Et comme j'ai horreur de toute hypocrisie, pour ne pas rester plus longtemps dans une position extérieure supposant en moi la douce paix de l'âme qui vient de s'unir à Dieu, je demandai pardon au doux Maître d'être si peu fort devant la moindre épreuve, et je me levai.

Hélas! ce ne devait pas être encore mon calice le plus amer.

Je rentrai, profondément ému, dans ma chambre. J'avais le pressentiment d'une tempête.

Je ne sais pas tout ce qui se passe dans le cœur des autres hommes; mais dans le mien, le senti-

ment de toute injustice produit une révolte immense. Je crois que, devant une faute commise par moi, je serais d'une complète soumission. Pas un murmure ne s'échapperait de mes lèvres. Je n'aurais à blâmer que le coupable, et le coupable serait moi. Aussi imparfait, aussi fragile que tout autre de mes frères, il me semble que j'aurais comme la joie d'une expiation, en avouant humblement des fautes. Nous faisons cela tous les jours devant Dieu. Mais comme nous connaissons sa bonté infinie, en demandant à sa justice de nous épargner, nous savons que cette justice tient compte de tout ce qui est vrai et bon dans l'homme, et nous nous abandonnons à cette justice, convaincus qu'elle est toujours tempérée par la miséricorde.

Je serais ainsi devant les hommes, surtout quand ce sont des prêtres, qui ont pouvoir sur leurs frères.

Mais quand je surprends ces hommes dans les faiblesses de la passion et de la haine, quand, au lieu de les trouver humains et paternels, au moins, comme des hommes du monde, simplement justes, je ne dois voir en eux que des juges prévenus, que des ennemis, alors mon indignation éclate; je trouve le contraste trop fort, la contradiction trop brutale.

Ce qui me fait le plus de mal, ce n'est pas d'être condamné injustement, tant d'hommes ont pris paisiblement la ciguë, tant d'hommes se sont écriés : *Non dolet!* sous le coup même du glaive qui transperçait le cœur. Mais cela se faisait dans le monde, avec des passions humaines; cela s'expliquait par ces passions mêmes. Celui qui se met en route par la tempête ne sera pas surpris d'être inondé; par un soleil torride, on n'a pas à se plaindre si l'on ne se tient pas paisiblement sous l'ombrage. Mais quand l'injustice nous vient d'hommes qui veulent être crus saints, purs, charitables, dégagés des plus petites passions humaines, et que ces saints vous disent hypocritement de tendre la gorge, que ces purs vous offrent le poison, que ces charitables vous dépouillent de l'âme et du corps, mon Dieu! l'épreuve ne se supporte pas, parce que c'est en votre nom que le mal se fait, parce que c'est sous votre manteau que se cache l'injustice! On vous rend complice, mon Dieu! Et c'est ce qui me fait mal, ce qui me tue.

Il y a en moi une telle notion de l'infinie justice et de l'infinie mansuétude que devrait réfléchir le sacerdoce imitateur du Christ, que tout acte contraire à cet idéal, que moi, homme pourtant si positiviste, je me suis fait, me met hors de moi-même. Je comprends très-bien Caïphe; son rôle,

c'est la haine et la haine soufflée par la peur. Oh! pour celui-là, il est très-bien que le juste périsse. Mais Judas qui vend et qui livre ce juste, je ne le comprends pas!

J'arrivai sous ces impressions à l'évêché.

J'étais allé auparavant embrasser ma mère, sans lui dire mon trouble, sans le lui laisser deviner même, espérant que le contact des lèvres maternelles serait un baume.

J'avais fait une longue visite à madame de Lazerat, toujours de plus en plus maternelle pour moi. J'avais reçu de Félicie un doux regard, un serrement de main qui devait me communiquer de la force, parce que Félicie a été la femme la plus grande que j'aie trouvée dans le rude pèlerinage de mon sacerdoce : c'était la Véronique de la légende essuyant le visage de Jésus quand il montait à son calvaire.

Ni le baiser tendre de ma mère, ni le regard pur de Félicie et son étreinte de mains ne m'avaient communiqué une résignation à des injustices que je sentais devoir m'atteindre, dans ce terrible rendez-vous chez celui qu'un instinct secret me disait n'être qu'un persécuteur.

A midi sonnant, j'entrais dans le cabinet de M. le vicaire général. J'essayais d'être calme, mais la révolte gonflait à l'avance dans mon âme,

comme ces flots qui montent et présagent la tempête.

Dumoyen n'était pas, au fond, plus calme que moi. Mais, accoutumé à se dominer complétement, rien sur ses traits glacés, rien dans son attitude immobile ne trahissait une émotion.

Il ne me regarda pas : il sentit que c'était moi. En entrant, je m'étais incliné.

— Asseyez-vous !

Je m'étais assis. Lui-même avait tenu tout prêt le siége de douleur.

— J'ai à vous dire des choses bien pénibles et à vous imposer de bien durs sacrifices.

— Qu'est-ce, monsieur? lui répondis-je.

Il continua, sans lever une seule fois les yeux.

— Vous n'ignorez pas le motif qui vous fit partir du Mont-Dore. Le prêtre, le jeune prêtre surtout, a tant de précautions à prendre que lorsque, par légèreté ou par imprudence, il les néglige, il rend aussitôt son ministère impossible, n'importe où. Il y a un point sur lequel les fidèles ne transigent point. Tout ce qui a l'apparence du scandale est un scandale pour eux.

L'écueil qui vous avait perdu au Mont-Dore vous perd ici à Clermont. Nous vous avions donné une leçon douce, paternelle. Monseigneur, toujours si bon, toujours trop bon, n'avait pas voulu qu'aucun

reproche vous fût adressé. Ce n'était pas à nous, dans le conseil, à lui faire la leçon. Il a grâce d'état pour gouverner son diocèse. Nous avons dû lui laisser la responsabilité de sa grande indulgence. Comme il n'avait pas été difficile de le prévoir, cette indulgence vous a perdu.

Ces mots de « scandale », de « leçons données » m'avaient déjà échauffé les oreilles. Malgré ma bonne résolution de tenir jusqu'au bout, ma patience d'Auvergnat s'échappa comme une vapeur bouillante.

— Perdu, monsieur! m'écriai-je. Que signifie cela? En quoi mon sacerdoce est-il moins pur que celui de tous mes confrères de cette ville et du diocèse, que le vôtre, monsieur le vicaire général?

— Ne le prenez pas sur ce ton, monsieur l'abbé; vous parlez à un supérieur.

— Je ne l'ignore pas. Mais quand mes supérieurs emploient des mots qui m'outragent...

— Alors, nous allons clore l'entretien, monsieur, puisque, quand je parle au nom de monseigneur et de son conseil, vous refusez de m'entendre. Mais vous en supporterez la conséquence.

Je compris que ma vivacité avait été imprudente. J'avais affaire à rude partie; et maître Dumoyen n'en était pas à sa première prise de bec avec ces natures montagnardes, qui ne supportent



pas l'injustice. Je me radoucis, moins par peur, peut-être, que pour savoir enfin ce qu'on avait inventé contre moi.

— Eh bien! monsieur, j'écouterai, lui dis-je. Mais au fait, de suite. Je me blesse de vos considérants. La chose en elle-même me fera peut-être moins de mal.

— Je ne demande pas mieux, reprit-il. Je touchais au fait, précisément quand vous m'avez interrompu. Pour ôter à mon langage tout ce qui pourrait vous paraître personnel, je vous dirai que je suis ici uniquement l'organe de monseigneur, et je vous prie de ne voir ici que lui dans ce moment.

Or, il nous est revenu de toutes parts que vos visites fréquentes dans la maison de Lazerat ont éveillé l'attention publique, qu'on en parle beaucoup dans les familles chrétiennes de Clermont, qui en sont scandalisées. Monseigneur, convaincu du tort que ce scandale porte à la religion, veut absolument le faire cesser. Vous n'ignorez pas que le peuple, qui fait des histoires sur tout, en avait fait une sur votre conduite plus qu'excentrique à votre première ordination. Vous étiez devenu à ses yeux le héros d'une aventure d'amour. C'était précisément mademoiselle de Lazerat, que cette histoire donnait comme l'objet d'une passion malheu-

reuse, qui vous eût jeté de dépit dans le séminaire. Je n'ai pas à examiner ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans ce récit populaire qui fit alors beaucoup de peine à monseigneur et qui. aux yeux de plusieurs de nous, eût été un motif légitime pour ne plus vous appeler au sous-diaconat. C'était pourtant un antécédent fâcheux.

Après cela, quand vous étiez vicaire du Mont-Dore, vous allâtes faire des courses dans la montagne, de prétendues excursions scientifiques avec deux très-jeunes femmes, aussi compromettantes l'une que l'autre pour votre réputation, mademoiselle de Lazerat, en raison des antécédents, et une certaine Anglaise, en sa qualité de protestante. Le bruit de cette seconde aventure nous força à une sévérité apparente. Mais nous avions à éviter un plus grand scandale.

Et voilà que, placé ici à Clermont, sous nos yeux, au sein de votre famille, où tout devait vous commander de vous tenir sur vos gardes, vous continuez des relations qui déjà deux fois vous ont fait suspecter gravement. Franchement, vous ne blâmerez pas Monseigneur d'une prudence que commandent la conscience et le devoir. Il était temps de vous avertir. Je suis donc chargé de vous dire que défense expresse et rigoureuse vous est faite de continuer vos relations avec mesdames

de Lazerat. Si vous violez cette défense, on sera contre vous impitoyable.

— Mais, monsieur le vicaire général, repris-je, avez-vous pesé en conseil toutes les conséquences de cette mesure?

— Sans aucun doute.

— Vous y êtes pour votre part?

— Certainement. Mais pourquoi ces questions au moins inconvenantes?

— Parce que je tiens à m'éclairer sur ce point. Vous croyez donc que briser tout à coup mes relations avec une maison respectable comme celle de madame de Lazerat, fera taire les langues qui m'attaquent ou apaisera les pieuses consciences qui se scandalisent?

— Évidemment. On arrête ainsi le mal par la racine.

— Non, monsieur, non. Vous vous trompez. De deux choses l'une : ou l'on me croira innocent, et alors dans Clermont je serai posé vis-à-vis de l'opinion, dans le clergé et parmi les laïques, comme une victime de l'arbitraire épiscopal. Avez-vous du plaisir à me faire jouer ce rôle qui, je l'avoue, me répugne?

— Non.

— Certainement non. Tant mieux! Ou bien l'on me croira coupable, quand ma conscience me dit

que je ne le suis pas, et vous me déshonorez, monsieur; ce qui est plus vil à mes yeux, vous déshonorez mademoiselle Félicie de Lazerat, pure comme un ange. Voyez-vous les conséquences maintenant? Il faut que ce soit un tout jeune prêtre qui vous fasse voir cela.

— Que nous importe que, dans le for intérieur, vous et celle que vous voyez trop fréquemment, soyez coupables ou non? C'est votre affaire, à l'un et à l'autre entre Dieu et votre conscience. Il y a scandale : vous êtes officiellement coupable; voilà tout. Nous faisons cesser tout cancan, le temps s'écoule, les bruits s'apaisent. Quelques années après, l'affaire est oubliée. Si nous respectons ce que vous appelez votre innocence, avant six mois nous aurons cinquante scandales tout aussi gros dans les principales paroisses du diocèse, et nous serons débordés. Vous, qui nous faites la leçon, avec votre beau dilemme, comprenez-vous cela?

— Je ne comprendrai jamais une injustice. Sur quelles preuves accusez-vous un prêtre qui ne manque pas à un seul de ses devoirs? Sur quelles raisons appuyez-vous une flétrissure tombant sur une femme honnête, par le fait que tout Clermont apprendra qu'il m'est défendu de mettre le pied chez elle? Votre prétendue raison n'est qu'une

barbarie; et pour faire peur du scandale à mes autres confrères, vous prenez deux victimes honorables et vous leur jetez sur le front un stigmate. Je suis homme; je pourrais accepter cette honte pour moi, mais l'accepter pour Félicie de Lazerat, jamais!

— Vous résistez donc à Monseigneur! Les voilà ces prêtres! Comme ils comprennent bien l'obéissance jurée au pied de l'autel! Comme ils ont soin que le sacerdoce soit respecté!

— Mais, monsieur, nous ne nous entendons pas. C'est précisément pour que le respect ne soit pas enlevé au sacerdoce, que je vous demande de révoquer une mesure barbare. Singulière façon de sauvegarder la discipline! Dieu! mais quelle morale avez-vous donc dans votre administration épiscopale? Je suis coupable officiellement parce que quelque dévote aura trouvé mauvais que je sois accueilli avec bienveillance dans la maison de ma bienfaitrice, que, le soir, j'aille passer une heure au chevet d'une malade, que je sois traité en frère par une femme supérieure qui n'a rien des frivolités des autres jeunes femmes! Il faudra que, pour satisfaire sur ce point des idées fausses et d'injurieux soupçons, je déclare tout haut, par le fait, que les pieuses langues ne se sont pas trompées, que les soupçons étaient légitimes,

puisque l'évêché n'a pu me frapper que sur des preuves évidentes! Vraiment, monsieur, cela est trop fort!

— Ce sont là les belles défenses de tous ceux que nous frappons.

— Mais, s'il n'y a pas contre eux d'autres preuves que celles que vous avez contre moi, tous ont parfaitement raison.

Voyons, monsieur le vicaire général : on est coupable administrativement dès qu'on est suspecté par un certain nombre de femmes pieuses, dont la vie se passe à espionner les jeunes prêtres : mais dès lors à quoi leur sert leur vertu?

Je suppose que je sois un fieffé libertin, et que, fieffé libertin, j'aie l'habileté, probablement très-facile, de cacher sous le masque d'une piété austère des relations secrètes avec une complice misérable : du moment que, sous mon hypocrisie, la tourbe ignorante des dévotes n'aura pas soupçonné mes dépravations, je suis donc pur, chaste, saint officiellement! Je puis traîner mes hontes, souiller l'autel, et tant que l'on dira : Oh! quel ange de piété! me rire de vous, de l'Église et de Dieu?

— Ce sont hypothèses absurdes.

— Pas si absurdes que vous le dites. Vous avez beau faire : le prêtre, avec votre méthode, est en permanence de suspicion. Il n'a qu'un refuge, as-

suré, puissant, l'hypocrisie. Avec lui, il peut vous braver. Si Félicie de Lazerat ne m'avait pas une seule fois tendu la main devant le monde, que jamais je n'eusse accepté l'hospitalité de sa mère, que j'eusse affecté publiquement de la connaître à peine, mais que le soir, dans les ténèbres profondes, voilée sous un vêtement vulgaire, elle fût arrivée avec moi à un rendez-vous infâme, dans quelque quartier isolé et sombre, je serais chaste officiellement, et vous classeriez un scélérat parmi vos bons prêtres! Oh! monsieur, que vous me faites de mal aujourd'hui, et que je vous plains, si cela est vrai, de n'avoir d'autre procédé, pour garder le prêtre, que le terrorisme qui le jette dans l'hypocrisie!

Cependant il n'y a pas toujours chez vous la même sévérité. Vous admettez des exceptions.

Nous avons, dans notre paroisse de Notre-Dame-du-Port, une personne fort pieuse, que je ne vous nommerai pas. Elle a pour ami intime un prêtre assez connu de la ville, qui ne passe guère de jour sans aller chez elle. Vous n'ôteriez pas de l'esprit de tout le peuple de Clermont que ce prêtre a des relations criminelles avec cette sainte fille. Le bruit du scandale, depuis dix ans, a dû arriver mille fois à l'évêché. Les relations ont continué néanmoins, et certainement continueront encore. Je

veux les croire parfaitement innocentes, mais je réclame la même justice pour mes rapports avec Mademoiselle de Lazerat. Vous ne pouvez pas avoir deux poids et deux mesures.

— J'ignore de qui vous parlez et vous me faites probablement un conte.

Ce mot m'exaspéra.

— Non, monsieur, je ne vous fais pas un conte. Il y a dix ans qu'un ecclésiastique, haut placé dans cette ville, rend des visites fréquentes à mademoiselle Apollonie Houpillard; et cet ecclésiastique, c'est vous!

— Sortez! monsieur, sortez! On n'insulte pas ainsi en plein évêché le dépositaire de l'autorité épiscopale! Une sainte fille qui communie, de règle, quatre fois la semaine, non compris les bonnes fêtes; mais c'est infâme! Un vicaire général ayant toute la confiance de monseigneur! mais c'est le comble de l'audace!

— Ah! je vous comprends: quand la calomnie atteint l'humble vicaire de paroisse, il est officiellement coupable, et la jeune femme, ange de vertu, qu'on lui donne pour complice, devra être déshonorée par une mesure qui affichera son nom; mais quand cette calomnie atteint M. le vicaire général, il n'y a pas à s'en préoccuper plus que cela, c'est le comble de l'audace que de mention-

ner même le scandale des âmes pies, et soupçonner une femme qui communie quatre à cinq fois la semaine est infâme! Vous avez raison. Mais alors, monsieur, où est la justice? L'honneur de Félicie de Lazerat vaut-il moins que celui d'Apollonie Houpillard? Et dois-je moins protéger l'une que vous vous irriter des accusations injustes portées contre l'autre? J'en appelle à votre conscience.

— J'ai été trop bon, monsieur, de vous entendre dans vos éternelles récriminations. Je savais combien vous êtes ergoteur et je ne devais pas songer à avoir le dernier mot avec vous.

Je suis autorisé par monseigneur à vous donner deux ou trois semaines de réflexion. S'il n'y a pas d'obéissance de votre part, nous aurons recours, après ce délai, à des mesures rigoureuses.

Je n'ai plus rien à vous dire. Bonjour.

Mon homme s'inclina; et, se mettant à paperasser sur sa table, il s'arrangea comme s'il eût été seul. Je n'avais plus qu'à sortir.

— Vil hypocrite! m'écriai-je quand je fus seul dans sa petite antichambre.

Je venais de me faire justice. Je me sentis soulagé. Il est bon que de tels misérables aient ici-bas leur première flétrissure. Et c'est œuvre de jus-

tice divine anticipée que de les saisir au visage et de broyer sous leurs yeux le masque dont ils se couvrent.

Mais j'avais trop l'expérience des haines implacables de pareils hommes, surtout quand ils ont la puissance, pour me faire la moindre illusion sur mon avenir. J'étais perdu, pour jamais perdu. La pauvre abeille avait lancé son dard, seule arme qu'elle eût reçue de la nature. Mais l'arme était demeurée dans la plaie. L'abeille devait mourir de sa vengeance.

Je pris une brusque détermination.

VII

UN ÉVÊCHÉ DE PROVINCE

J'avais à sauver l'honneur de Félicie, qu'un ennemi tel que Dumoyen sacrifierait sans aucun remords pour se venger de moi. Je vis cela; je le compris très-bien. Je voulus lui arracher au moins cette victime.

Je me rendis immédiatement chez madame de Lazerat.

— J'ai un grand service à réclamer de vous, lui dis-je. J'ai de fortes raisons de croire que M. le curé de Notre-Dame-du-Port serait enchanté de se débarrasser de moi. Il me serait trop long de vous expliquer tout cela. Moi-même, je suis fatigué de lui, et, quoique je sois très-aimé dans la paroisse, il y a là quelques saintes âmes auxquelles je n'ai

pas eu le bonheur de plaire et que je redoute pour leur influence à l'évêché.

Madame de Lazerat me comprit et me répondit par un sourire.

Je continuai.

— Puisque vous connaissez ce monde-là, vous trouverez que c'est de ma part sagesse et prévoyance de plier à temps ma voile et de ne pas m'exposer à la tempête. Seriez-vous assez bonne pour aller faire une visite à monseigneur et lui demander de me nommer à quelque petite cure du diocèse ?

Il m'en avait coûté horriblement de me décider à cette démarche. Je cédais au terrible Dumoyen; je le proclamais maître; d'un autre côté, les cures importantes du pays étant alors occupées par des titulaires dans toute la force de l'âge, je n'avais à espérer que quelque pauvre village sans ressources. J'étais doublement le vaincu : proscrit par l'injustice, je demandais moi-même l'exil. Je servais admirablement mon antagoniste implacable.

Tout cela n'était rien encore. Mais il me fallait ou abandonner mon père déjà vieux et ma mère, ou les traîner avec moi dans quelque affreux bouge de campagne, eux accoutumés aux petites douceurs d'une ville riante où abonde tout ce qui tient au confortable de la vie.

Il fallait enfin laisser là aussi mes bienfaitrices, cette madame de Lazerat que je regardais comme ma seconde mère, Félicie, ma sœur, qui vivait de moi et qui était mon orgueil.

J'avais connu l'Éden et j'en sortais. L'ange avec son glaive qui m'en défendrait l'entrée à jamais, était le haineux Dumoyen. Je ne pouvais rester et accepter la lutte avec lui qu'à la condition douloureuse d'empoisonner l'existence de Félicie. Avais-je pu balancer?

Madame de Lazerat ne vit que le côté sous lequel je venais, moi-même à dessein, de lui présenter mon désir d'une petite cure de village. Elle me dit des choses très-sages pour me faire prendre patience.

— Que tous les jeunes vicaires avaient leurs ennemis, que l'évêque était bon, que cela s'arrangeait toujours, qu'on aurait des égards pour moi, comme le fils d'un serviteur de l'Église, que l'on craindrait de faire crier en m'ôtant de mon poste ou du moins de la ville, qu'enfin je ne risquais rien à attendre ; que de bonnes occasions se présentent souvent tout à coup; que l'évêque, étant très-âgé, pouvait être remplacé par un autre dans l'administration duquel ne serait pas celui qu'elle me connaissait pour antagoniste.

Elle ajouta :

— Puis vous êtes ingrat envers Félicie et moi, qui vous aimons tant; vous êtes dur pour votre pauvre mère, pour votre vieux père, qu'il vous faudra abandonner ou condamner à la Sibérie de nos montagnes.

Je lui répondis que j'avais pesé toutes ces choses, que je sentais parfaitement ce que ma démarche avait en apparence de dur pour elle et pour ma famille, que c'était là pour mon cœur une douleur profonde, mais que je comptais assez sur sa justice et sur celle de Félicie pour espérer qu'elles ne verraient dans ma détermination qu'un besoin de paix devant des conflits douloureux, prévus, auxquels je voulais me soustraire à l'avance.

— Je souffre horriblement, lui dis-je, de la séparation cruelle à laquelle je me résigne. Mais je crois écouter la raison; et je m'épargne ainsi pour moi-même, comme pour vous et pour ma mère, de plus amers chagrins. Pardonnez-moi mais, malgré toutes les apparences, croyez que j'agis sagement.

Devina-t-elle dans ces paroles des raisons secrètes que je voulais taire, pensa-t-elle qu'avec mon caractère très-tenace il était inutile d'insister, elle parut se rendre et me dit :

— Quoique souffrante, je me traînerai chez Monseigneur.

En province, la grande influence au sein des évêchés, c'est la femme haut placée. Les noms ont là leur prestige. Les traditions anciennes maintiennent entre l'évêque et les familles aristocratiques du pays ces relations de bienveillance qui s'appuient sur des services mutuels. Un évêque a besoin fréquemment du concours de ces familles qui ont une brillante position territoriale. Elles sont l'appui le plus sûr du clergé dans les campagnes, et il serait injuste de méconnaître que beaucoup de curés misérables ne doivent un peu de bien-être qu'au voisinage d'un château protecteur. Je n'ai pas à examiner ici à quelles conditions, pour beaucoup de pauvres curés, s'exerce ce protectorat. Je constate seulement un fait, et il n'y a pas d'administration diocésaine dont la première pensée ne soit de ménager constamment les grandes familles. On est donc sûr que, dans toute circonstance, un évêque tiendra compte des recommandations et des désirs qui lui viendront de cette partie intéressante de son troupeau, la seule qui, depuis la grande tourmente révolutionnaire, ait hautement proclamé sa fidélité au culte catholique et se soit imposé des sacrifices volontaires pour le soutenir.

Outre cette puissante considération que nul autre, moins que le vieil évêque de Clermont, ne

pouvait mettre de côté, il y avait les antécédents de la famille Lazerat, de laquelle, personnellement, l'évêque avait eu tant à se louer. La démarche de ma protectrice ne pouvait d'aucune façon être inutile. Elle pouvait me procurer quelque bon petit presbytère, et, dans tous les cas, imposer à l'administration des égards et des ménagements de toutes sortes, qu'on n'est pas toujours disposé à accorder au prêtre auquel manque un pareil appui.

Je ne m'étais pas trompé dans mes espérances.

— Mais, ce cher enfant, dit le prélat à ma protectrice, qui le presse donc de se charger si tôt du fardeau d'une paroisse? Si c'est du zèle et que ce zèle vienne de Dieu, comme je n'en doute pas, tant mieux. Nous avons des postes difficiles. La vie de nos prêtres, dans les campagnes, n'est pas toujours riante. Il y en a qui sont bien mal logés, et dans des gorges affreuses.

— Oh! Monseigneur, avait repris madame de Lazerat, j'espère bien que Votre Grandeur donnera à l'abbé Berthomieux quelque bonne petite cure dans notre jolie Limagne. De grâce, au sortir de Notre-Dame-du-Port, ne l'ensevelissez pas dans les neiges des puys.

— Vous savez que je n'ai rien à refuser à madame de Lazerat. Je prends bonne note de votre

demande : mais en Limagne tous les postes sont pris. Donnez-moi quelque temps encore.

C'était cette parole que j'attendais. Elle liait l'évêque : elle était un rempart pour moi contre le farouche Dumoyen, qui souvent était obligé de se courber devant les obstinations du vieillard.

Enfin, j'avais du répit, j'allais en profiter pour préparer ma pauvre mère et ma chère Félicie au plus douloureux des sacrifices. J'eus grand soin de répandre dans le monde ecclésiastique de Clermont la nouvelle que Monseigneur, plein de bonté pour moi, me réservait l'une des premières cures vacantes, et j'annonçai partout mon prochain départ.

VIII

AVENTURE D'UNE STATUE MIRACULEUSE.

Les dévotes n'ont pas le triomphe modeste, encore moins savent-elles se taire. Dès le lendemain de l'algarade que j'avais reçue dans la chambre de M. le vicaire général, mademoiselle Apollonie Houpillard et les cinq ou six pieuses satellites dont elle disposait dans la paroisse de Notre-Dame-du-Port n'eurent rien de plus pressé que d'aller se vanter partout qu'elles délivraient enfin Clermont de ma personne, que le scandale allait cesser, qu'un honnête et zélé vicaire leur serait donné et que j'irais cacher ma honte dans quelque recoin du diocèse où je serais oublié.

Ces clabauderies furent répétées avec si peu de vergogne qu'elles soulevèrent l'indignation de la

partie honnête et virile de la paroisse. J'étais généralement aimé, surtout des hommes; mon système de parler à la raison, de faire appel aux sentiments élevés de l'âme, de représenter constamment la foi comme don libre et spontané que l'homme fait de lui-même à Dieu, avait plu généralement. Je jouissais, chose fort rare malheureusement au sein du clergé, qui compte trop sur l'influence féminine, de cette estime sérieuse des pères de famille, selon moi le moyen le plus honorable et le plus sûr de rendre fructueux le ministère sacerdotal.

Il vint un moment où les braves paroissiens de Notre-Dame-du-Port s'insurgèrent contre les basses persécutions dont j'étais la victime. Ils s'entendirent, et un jour, ayant à leur tête l'un des fabriciens les plus honorables de l'église, ils vinrent me trouver chez moi et, dans quelques paroles simples et bien senties, ils m'exprimèrent leurs regrets des ennuis que m'occasionnait une coterie misérable.

J'avoue que je fus sensible à cette démarche, complétement spontanée, de leur part. Je n'avais pas pu certainement la prévoir. L'homme moderne supporte le prêtre. Les uns le croient utile encore aux enfants pour leur enseigner les éléments de la morale, et aux femmes pour occuper leur imagi-

nation et leur besoin de merveilleux; les autres le jugent une vieillerie innocente aux âges d'ignorance, mais capable de devenir très-dangereux à des temps de civilisation où les vieilles idées arrêtent le progrès, comme le sable amoncelé arrête les chars sur une montée rapide. Mais il arrive rarement au prêtre de voir l'homme, son contemporain, lui tendre une main franchement cordiale. J'avais cette gloire, à Clermont, tout jeune que j'étais, d'avoir excité l'une de ces nobles et sérieuses sympathies.

Je remerciai ces messieurs de leur généreux courage. On conçoit que j'étais ému profondément.

Ils ne s'en tinrent pas là; et, au sortir de chez moi, sans que je m'en doutasse le moins du monde, ils se rendirent auprès du vieil évêque. Là ils protestèrent, au nom de la paroisse, contre une persécution injuste, et affirmèrent au digne prélat que leur vicaire avait toute leur estime et toute leur confiance, et qu'ils lui seraient reconnaissants de le conserver à un poste où il faisait le bien.

Dans une petite ville, les moindres faits prennent aussitôt de grandes proportions. Ce fut toute une affaire. Les évêques n'aiment pas ces manifestations des paroisses : ils soupçonnent toujours qu'elles ont été préparées à la sourdine par

les vicaires intéressés à garder une position où ils se plaisent et où souvent les retiennent des liens secrets. Comme il faudrait se donner la peine de s'enquérir exactement de la valeur de pareils témoignages, on trouve en général plus commode, dans les évêchés, de n'en tenir aucun compte, et il est de règle en administration de ne donner jamais, par exemple, une cure à tout prêtre qu'une population entière est venue demander pour pasteur à l'évêque.

Entre les âges du christianisme où nul n'était pasteur qu'en vertu de l'élection des fidèles et ce refus brutal d'accéder à de rares demandes, quand un homme de raison et de cœur est parvenu à se faire aimer dans une contrée, il y a un contraste qui fait mal et qui prouve jusqu'où nous sommes tombés dans l'abaissement. On a peur des curés populaires. Que cela est triste!

L'illustre Dumoyen jeta feu et flammes. Connaissant sur cela les idées du maître, il le gronda presque comme un enfant : il lui rappela leurs principes suivis jusque-là dans le diocèse.

— Vraiment, Monseigneur, je souffre de votre excès de bonté. Votre cœur vous entraîne trop loin. Vous avez répondu affectueusement à ces braves gens de Notre-Dame-du-Port, habilement serinés par leur vicaire. Il y avait un mot très-

simple à leur dire : Je ne me mêle pas de vos boutiques, ne vous occupez pas de mon administration. Voyez dans quelle fausse position vous nous mettez. Si je suis légitimement sévère de mon côté, et que du vôtre vous soyez paternel jusqu'à la faiblesse, à quoi aboutirons-nous? Croyez bien que cet espiègle a combiné tout cela pour nous mettre en contradiction avec nous-mêmes. Je ne suis pas d'humeur à lui céder, je vous en préviens.

L'évêque, pour ne pas recevoir une plus longue semonce, balbutia à la hâte quelques mots d'excuse.

— Je n'ai rien promis; je ne me suis engagé en rien.

— Pourtant le freluquet se vante partout que Votre Grandeur lui réserve une bonne cure.

— J'ai dû être poli pour madame de Lazerat.

— Celle-ci ferait mieux de surveiller sa fille que de venir solliciter en faveur de M. Lioune. Je vous ai prédit, Monseigneur, que tout cela finira par quelque gros scandale.

C'était le mot magique dont se servait le vicaire général pour faire fléchir l'évêque.

Celui-ci lui répondit presque confus :

— Eh bien! faites comme vous l'entendrez.

Pendant cette petite scène intime, que j'ai beaucoup abrégée pour n'en rapporter que ce qui pou-

vait tenir à mon récit, il se passait dans Clermont un événement singulier qui eut un grand retentissement, et dont nulle recherche de la justice n'a pu pénétrer le mystère.

L'une des plus curieuses églises de l'Auvergne, pour ne pas dire la plus curieuse, puisqu'elle a servi de modèle à celles de Brioude, de Saint-Nectaire et de Saint-Paul d'Issoire, est cette même église de Notre-Dame-du-Port dont j'avais l'honneur d'être vicaire. C'est le spécimen de cet art sauvage indigène, appelé l'art roman, qui prend dans l'Auvergne un cachet particulier.

Sa belle abside circulaire est pénétrée de deux autres absides richement décorées, au dehors, d'une espèce de mosaïque grossière faite de pierres noires et blanches qui présentent des rosaces et d'autres ornements. Les deux extrémités du transsept ou bras de la croix, ont aussi leurs absides orientées comme l'abside principale et décorées de la même façon. Trois nefs forment le fond de l'église et la nef centrale est pénétrée d'une galerie, appelée plus tard par les archéologues anglais *triforium*, qui a ses ouvertures par trois baies en plein cintre (1), soutenue par des piliers décorés de co-

(1) Quelques-unes de ces baies sont trilobées; ce qui indiquerait un remaniement.

lonnes. Cette belle distribution, rare dans les églises romanes, devint commune au treizième siècle dans toutes les grandes cathédrales, à la légèreté desquelles elle contribuait encore.

L'église de Notre-Dame-du-Port, œuvre du onzième siècle, a tout le caractère de travail rude et hésitant de cette époque qui est la véritable ère de la renaissance occidentale. L'art tâtonne; il est dans l'enfance; il produit des figures grimaçantes; il se complaît aux laideurs et aux monstres; mais dans ses tentatives hardies, il arrive à l'originalité; il demeure sévère, et, se tenant sur les limites de l'antique, d'où il dérive par sa fidélité à l'arc cintré, il reproduit la majesté sauvage de l'époque demi-barbare qui lui donna le jour.

Tous les voyageurs connaissent Notre-Dame-du-Port; tous sont descendus dans sa crypte, aujourd'hui défigurée, comme l'église elle-même, par une espèce de badigeon qui en fait un monument neuf. De mon temps, elle était encore dans toute la nudité de son vieux ciment noirci par les âges et par les cierges. C'était grave, sombre même et presque terrible. Les sanctuaires antiques n'inspiraient pas plus de terreur.

Au centre de la crypte, au-dessus de l'autel, s'élevait une petite niche dans laquelle était placée la statue miraculeuse de Notre-Dame-du-Port. Cette

statue, célèbre dans toute l'Auvergne, était appelée la *Vierge noire*. Naturellement elle était attribuée à saint Luc, comme les centaines de vierges noires qui se vénèrent en France et en Italie. On la disait en bois de cèdre, par conséquent incorruptible. Ce qu'il y avait de mieux, c'est qu'elle faisait des miracles, ou, pour être historien plus exact, qu'elle avait fait autrefois des miracles. La crypte, au récit des vieilles gens, était autrefois tapissée, à la lettre, des *ex-voto* qui indiquaient les prodiges que son intercession avait opérés. Mais, depuis la restauration du culte, ces miracles avaient cessé. Le clergé du premier Empire et de la Restauration avait une œuvre trop sérieuse à remplir, replacer, comme on disait alors, les pierres détachées du sanctuaire, pour se compromettre à prôner, comme merveilleuses, des guérisons obtenues à la suite de neuvaines et de prières. Tous les ans, au 15 mai et pendant huit jours, les nombreuses populations de l'Auvergne arrivaient à l'église souterraine, venaient allumer de petits cierges, *faire toucher* par dévotion de petits vêtements destinés aux enfants faibles ou malades. Mais tout se bornait là.

Bien des fois j'avais entendu les petites saintes de la paroisse, les amies intimes d'Apollonie Houpillard, gémir sur le malheur des temps, sur le

manque de dévotion à la sainte Vierge, qui faisait que nulle manifestation de sa puissance n'avait lieu, comme autrefois, par les nombreux miracles que nous racontaient nos grand'mères, et dire qu'il serait bien à désirer que quelque grand coup fût frappé pour ranimer la foi aux miracles parmi les populations. J'avais prêté peu d'attention à ces propos de folles; et le peuple, fidèle à ses routines, s'en tenait chaque année à ses petites dévotions et à ses petits cierges. On se passait assez bien de miracles.

Le jour même où maître Dumoyen stylait si vertement son évêque à mon endroit, vers les deux heures de l'après-midi, je fus appelé à l'église pour entendre en confession une jeune fille de la campagne qui devait se marier le surlendemain. J'ai encore très-présentes à mon esprit les moindres circonstances de ce qui se passa alors. L'église étant considérablement en contre-bas du large monticule sur lequel est bâti Clermont, je descendis les degrés qui conduisent au portail méridional, le mieux historié et le meilleur morceau d'architecture de tout le monument. Je franchis le seuil. Je ne vis d'abord personne dans l'église. Je m'agenouillai un moment et j'élevai ma pensée vers Dieu pour lui demander l'esprit de sagesse et de lumière dans la fonction que j'allais remplir.

De là, ouvrant mon confessionnal, je pris un rochet blanc suspendu au fond, je m'en revêtis et tournant la tête, je vis une toute jeune fille, bien simple et bien timide, qui s'avança du côté de la grande porte où elle s'était tenue agenouillée et où je ne l'avais pas aperçue, et qui vint se jeter à mes pieds. Je donnai quelques conseils à cette enfant prête à entrer dans la vie grave et douloureuse de la famille. Après qu'elle eut reçu l'absolution, je la vis se retirer, prendre de l'eau bénite à la grande porte, faire un salut à l'autel, et sortir en se signant.

Dans le même moment, mademoiselle Apollonie Houpillard se montra à moi, dans le bas-côté, sous le premier arc doubleau qui sépare les nefs du bras de la croix. Je lui trouvai l'air un peu inquiet, la face un peu rouge. Mais comme je l'avais souvent surprise dans l'église, le visage ainsi empourpré, et se remettant de ses larmes, je fis peu attention à la sainte. J'avais un ordre à donner au sacristain. Je me rendis à la sacristie pour cela. Je sortis bientôt. L'église était absolument vide. Je remontai chez moi par l'escalier intérieur dont j'ai déjà parlé. Il n'y avait pas une demi-heure que j'étais paisible, occupé à je ne sais plus quelle lecture, quand tout à coup un bruit se fait entendre dans la rue ; ce bruit augmente : ce sont des cris de plus

en plus répétés. J'écoute : rien de bien distinct, mais quelque chose d'impétueux et de strident, comme le bruit d'une émeute populaire. Je regarde par mes fenêtres. On se rassemble confusément, on se pousse, on s'interroge : tout ce monde me paraît dans un état d'inquiétude inexprimable. Je me précipite dans la rue. Je demande : — Que se passe-t-il? On me répond : — Un grand malheur ! On vient d'enlever la vierge noire, la vierge souterraine de Notre-Dame-du-Port !

Aux premiers cris d'épouvante succèdent les larmes des femmes et des jeunes filles. Les enfants ébahis ne comprennent rien à ce bruit insolite. Est-ce le monde qui va finir? C'est cela pour le moins, tant il y a d'effroi autour d'eux.

Bientôt les hommes sortent des boutiques ou des chambres hautes. J'entends leur grosse voix.

— Oh! l'infâme voleur!

— C'est quelque impie!

— Un damné protestant!

Dans une relation de l'événement imprimée, que j'ai sous les yeux, je lis cette parole attribuée à une voix virile :

« Si Dieu n'a pas voulu descendre de sa croix, pour répondre aux outrages, il aurait dû arrêter à l'autel le voleur, le fixer là, clouer son bras sur place au moment du crime ! »

Toujours selon la même relation, un autre se fût écrié dans un groupe :

« Il n'est pas étonnant qu'on nous insulte, nous, puisqu'on insulte le bon Dieu. »

En un moment une foule compacte, effrayée, presque dans le délire de la terreur, se précipite plutôt qu'elle ne se porte vers le sanctuaire profané. Je suis cette foule, gagné moi-même par la panique, et je me trouve, je ne sais comment, au bas des degrés qui conduisent à la porte méridionale. Bientôt la justice prévenue descend sur les lieux. Un procès-verbal est rédigé par le procureur du roi. Je reproduis en sa présence, et à peu près dans les mêmes termes, la déposition qu'on a lue tout à l'heure. Je n'ai vu aucun étranger entrer dans l'église ou en sortir.

Mademoiselle Apollonie Houpillard dépose qu'étant venue réciter son chapelet et faire sa visite au Saint-Sacrement et à la très-sainte Vierge, elle n'a vu personne dans l'église, si ce n'est moi.

Le sacristain dépose qu'étant descendu à l'église souterraine, un chandelier renversé sur l'autel lui a donné l'éveil. Il a trouvé une chaise devant cet autel; et c'est à l'aide de cette escalade, du reste facile, que l'enlèvement a eu lieu.

Un dernier témoin à interroger reste encore. C'est la jeune paysanne. La police se met en

quête. La fille à marier est bientôt trouvée. De sa déposition, il résulte clairement qu'elle n'a pas pénétré dans l'église plus loin que le confessionnal où je l'ai entendue.

L'habile voleur aura admirablement choisi son moment. C'est la seule conclusion à laquelle il paraisse raisonnable à la foule de se tenir. Mais un grand nombre de témoins affirment que de midi à deux heures, époque présumée du crime, ils n'ont vu dans le voisinage de l'église aucun étranger. Que croire? La justice hésite. Étais-je le coupable? Mais dans quel but? Il n'y avait pas à s'arrêter à cette idée. Était-ce le sacristain, par une misérable pensée de cupidité pour les quelques petites pierreries qui ornaient la statuette? Mais c'est un homme d'une incontestable probité. Était-ce mademoiselle Houpillard? Une sainte fille comme elle, voleuse et profanatrice, c'était absurde. La jeune paysanne? Mais elle se serait crue damnée. Et à la veille de ses noces, une jeune fille ignorante et timide pouvait-elle même avoir conçu une telle pensée?

Pendant la rédaction du procès-verbal, la foule s'était entassée dans l'église, et des masses compactes stationnaient sur les places voisines. Tout à coup nous vîmes M. Dumoyen, vicaire général, précédé du suisse de la cathédrale et suivi du

valet de pied de l'évêque portant un rochet et un camail, se faire jour à travers la nef et s'avancer vers la chaire. Il se revêtit de son costume, et gravissant les degrés de la chaire, il prit la parole.

Son allocution ne fut pas longue, mais elle fut extrêmement chaleureuse. Voici ce que ma mémoire m'a conservé :

— Si c'est un malheureux que la cupidité a entraîné, qu'il nous rende l'objet de notre vénération et qu'il garde le fruit de son crime! Cela ne l'enrichira pas beaucoup. Il nous inspire moins de haine que de pitié; et nous sommes prêts à lui accorder son pardon.

Si c'est un impie ou un protestant qui ait cru beaucoup nous punir par cet enlèvement, il s'est trompé. Il ne nous a pas enlevé notre Marie toute-puissante dans le ciel, *omnipotentia supplex.* Celle-là nous reste. Même, par une disposition particulière de la Providence, nous pouvons remplacer la Vierge noire perdue par une autre Vierge noire que vous connaissez tous, un peu plus grande que celle qui vient de disparaître, qui est aussi en bois incorruptible et qui se gardait dans une autre niche de la chapelle souterraine. Tous les ans nous la portons en procession dans la ville : on la *fait toucher* aussi, et certainement elle est miraculeuse comme l'autre. Nous n'avons donc pas tout perdu.

Mais ce que nous avons gagné, je vais vous le dire.

Il était à désirer que quelque grand coup fût frappé qui nous réveillât de notre assoupissement. Nous avons besoin que la foi des grands siècles revienne et que cette foi renouvelée envers Marie la force d'opérer des prodiges parmi ses enfants, prodiges si communs autrefois, que nos pères pouvaient appeler Clermont la terre des miracles et regarder Notre-Dame-du-Port comme le lieu privilégié où la très-sainte Vierge répandait abondamment ses grâces.

Oui, ce malheur public que nous déplorons tous sera le commencement d'un retour sincère aux pieux usages du passé : les malades viendront ici demander de nombreuses guérisons, les affligés des consolations dans leurs peines, et des offrandes, comme autrefois, attesteront l'intervention miraculeuse de Marie.

Il annonça ensuite qu'une procession serait faite le lendemain, présidée par le vénérable évêque, dont le cœur avait profondément souffert du vol sacrilége qui venait d'être commis, et qu'une neuvaine expiatoire aurait lieu, dans laquelle le diocèse entier, de ses parties les plus reculées, serait invité à venir témoigner sa douleur et sa dévotion ardente à la grande patronne de l'Auvergne.

Je viens de résumer le discours de M. le vicaire général. Je dois dire qu'il fit sur la foule une grande impression. On comprend que mademoiselle Apollonie Houpillard s'était trouvée l'une des premières aux pieds de la chaire; elle buvait avec enthousiasme les paroles tombant chaleureuses de la bouche de son cher père spirituel. Je la regardais attentivement, et à des sourires d'illuminée que je voyais courir sur ses lèvres, aux mille passions qui s'agitaient dans son cœur et dont ses traits, comme la peau du caméléon, rendaient les secousses véhémentes et rapides, il me vint à la pensée que ce trouble fébrile, cette inquiétude mal déguisée, ne tenaient pas à l'enthousiasme provoquée par l'éloquence de M. Dumoyen, mais qu'il y avait quelque chose au delà.

J'emportai ces idées; elles se représentèrent à moi tout le jour : elles prirent corps dans ma pensée, et quand le soir mesdames de Lazerat, très-intriguées du mystère qui semblait s'attacher à la disparition de l'image miraculeuse, me demandèrent ce que j'en pensais :

— Rien de plus simple, leur dis-je, c'est un coup monté par Apollonie Houpillard.

— Allons donc! s'écrièrent à la fois mes dignes amies, mais c'est impossible, cher abbé, c'est impossible!

— Pas autant que vous le croyez.

— Voyons, vous rêvez! Quoi! cette dévote mettre une main sacrilége sur la sainte Vierge! Elle aurait tremblé d'être précipitée vive en enfer.

— Mais nullement.

— L'abbé, vous calomniez cette pauvre fille!

— Je voudrais la calomnier. Mais elle est courageuse, Apollonie! Et courage et fanatisme unis ensemble peuvent tout.

— Mais enfin, dans quel but? me dit Félicie.

— Écoutez! J'ai souvent entendu nos bonnes filles déplorer qu'il ne se fît plus, comme autrefois, de miracles à Notre-Dame-du-Port. Un mot même m'a souvent frappé dans leurs entretiens : « Il serait à désirer quelque grand coup. » Or aujourd'hui même, dans son allocution pathé, tique, M. le vicaire général a répété mot pour mot la phrase sacramentelle : « Il était à désirer qu'il y eût quelque grand coup, qui nous réveillât de notre assoupissement. » J'ai vu les traits bouleversés d'Apollonie Houpillard, son sourire de folle et d'enthousiaste, quand cet homme a reproduit, devant tous, le programme pieux de ses saintes filles spirituelles.

— Oh! vous concluez trop vite, me dit madame de Lazerat. Ce sont des coïncidences et voilà tout.

— Oui, mais des coïncidences qui éclaircissent le mystère.

— Vous ne direz pas au moins que M. le vicaire général soit complice de la supercherie, si réellement l'auteur du rapt est mademoiselle Apollonie.

— Je ne sais pas trop. Il est homme à croire qu'il est permis de faire un petit mal de ce genre, pour obtenir un plus grand bien. Un morceau de bois grossièrement taillé en sainte Vierge n'a pas grande valeur; on le remplace par un autre : mais une forte secousse donnée aux imaginations religieuses peut ranimer la piété. La fin excuse les moyens. Le personnage peut bien avoir inspiré l'intrigue ou en être le complice.

— Selon vous donc, me dit Félicie, ce ne serait pas autre chose qu'une soustraction pieuse. La rusée Apollonie aurait combiné l'affaire. Bien sûre de ne pas être soupçonnée, elle aurait, après avoir récité humblement son chapelet, mis dans sa poche la petite statuette (1), convaincue qu'une recrudescence de dévotion allait se faire dans la paroisse et que les miracles recommenceraient.

— Vous y êtes; c'est là ma conviction intime.

(1) La statuette perdue de Notre-Dame-du-Port avait environ vingt centimètres de haut, et pouvait facilement être emportée sous le vêtement d'une femme.

L'histoire parut singulière à Félicie. Elle en plaisanta beaucoup.

— Mais nos dévotes de Clermont ne sont pas si stupides que je les avais jugées. Avoir trouvé cela, c'est quelque chose. Je rends mon estime à mademoiselle Apollonie Houpillard.

Je ne m'étais pas trompé sur mademoiselle Houpillard. Quelques années après, j'eus des preuves matérielles qu'elle était bien l'auteur de ce rapt pieux. La sainte fille avait voulu provoquer un miracle : elle n'avait pas douté un instant que la statue, comme on le raconte dans toutes les vieilles légendes, ne revînt miraculeusement à sa place et ne sortît pour cela toute seule du sable épais où elle l'avait cachée au fond de sa cave. Mais je m'étais trompé sur M. Dumoyen : il était innocent, autant que moi, du stratagème; et c'était avec une complète bonne foi qu'il avait fait son allocution sur le vol de la madone. Je l'avais trop légèrement jugé devant mesdames de Lazerat.

Félicie, on l'a vu, s'était beaucoup amusée de l'aventure. Elle avait raconté notre conversation à l'une de ses amies les plus intimes, en lui recommandant le plus grand secret. Mais à Clermont, comme en beaucoup d'autres lieux, les murs ont des oreilles, ou bien les âmies ne sont pas des miracles de discrétion. Dumoyen, qui avait sa

police épiscopale merveilleusement montée, grâce à ses pénitentes et à quelques vieux pécheurs convertis devenus espions, sut le récit malicieux que j'avais fait du terrible événement et l'explication que j'en avais donnée.

Cette fois, il ne garda plus de bornes.

Furieux, il alla tout dire au vieil évêque, qu'il épouvanta de mes noirceurs. Il y avait à choisir immédiatement, pour le vieillard, entre une expulsion honteuse du diocèse de ce misérable abbé Berthomieux et la démission du vicaire général.

Il sembla à l'évêque que la foudre lui tombait sur la tête par cette menace. Devant un crime abominable comme le mien, toute indulgence était mpossible. Le saint vieillard, qui, par habitude administrative, détestait les moyens extrêmes, parlementa cependant avec cet homme irrité. Ils se firent des concessions mutuelles. L'évêque accorda qne je quitterais Clermont dans les quarante-huit heures; le vicaire général consentit qu'on m'internât sur le plus haut plateau de la montagne, au milieu des neiges, sur l'un des versants du Mont-Dore.

Par suite de cette décision, le secrétaire de l'évêché me fut expédié en grande hâte. Il m'apportait une nomination à la misérable cure de Picherande.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

UN ENFANT DE L'AUVERGNE

DEUXIÈME PARTIE

UN MONDE NOUVEAU

TROISIÈME PARTIE

LA VIE DU MINISTÈRE

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER





